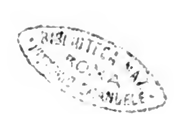
# L'ANTI-LUCRECE,

*TOME PREMIER.*






MELCHIOR
Cardinal de Polignac.
Peint par Hyacinthe Rigaud.
Gravé par J. Daullé Gr. du R.

# L'ANTI-LUCRECE,

## POËME

SUR LA

RELIGION NATURELLE,

COMPOSÉ

PAR M. LE CARDINAL

DE POLIGNAC;

*Traduit par M. De Bougainville, de l'Académie Royale des Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.





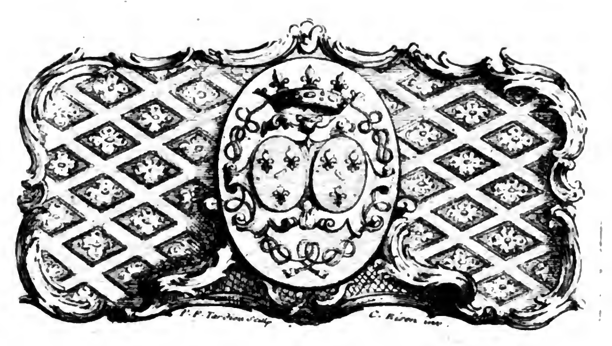


A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE COIGNARD, & ANTOINE BOUDET, rue S. Jacques, à la Bible d'or.
PIERRE-GILLES LEMERCIER, rue Saint Jacques au Livre d'or.

M. DCC. XLIX.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.*



A

*SON ALTESSE SERENISSIME*

MADAME LA DUCHESSE

# DU MAINE.



MADAME,

LA TRADUCTION *de l'Anti-Lucréce a droit de paroître ſous les auſpices de* VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *Je n'expoſerai point les motifs qui*

m'autorisent à vous la présenter : ce détail n'apprendroit rien au Public. Il sçait que ce Poëme a été fait sous vos yeux, & qu'une Princesse, qui joint à l'élévation du génie l'étendue des connoissances, doit s'intéresser au sort d'un ouvrage regardé comme le monument immortel des connoissances & du génie de son Auteur. L'Anti-Lucréce ne seroit désavoué ni par Descartes ni par Virgile. Le goût ne s'y fait pas moins sentir que le raisonnement. Des vérités sublimes y sont developpées avec art, avec méthode, avec élegance. Si, pour connoître parfaitement le mérite d'un tel Ouvrage, il faut avoir tout ce qui rend capable de le produire, qui peut mieux que vous, MADAME, en sentir tout le prix?

Je serois peut-être en droit de m'étendre ici sur tant de qualités dont l'assemblage reléve en vous l'éclat d'un titre auguste : mais ne craignez point que j'abuse d'une occasion si favorable. Ce n'est pas que j'appréhende que des louanges comme les miennes puissent allarmer votre modestie. Un pareil motif pouvoit arrêter les Fontenelles & d'autres

*grands hommes, dont la ſimple eſtime a de quoi flatter, & qui tous étonnés de vos lumières, ſe ſont diſputé la gloire de vous rendre un hommage, adreſſé moins à votre rang, qu'à vous-même. Notre ſiécle a peu de génies ſuperieurs que la Cour de* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *n'ait raſſemblés. Poëte & Philoſophe, M. de Polignac y trouvoit en même-tems le Parnaſſe & le Lycée. Elle réunit tous les genres de talens. Aucun, pour être admis auprès de vous, n'a beſoin de Mécene. Votre goût,* MADAME, *leur en ſert à tous. Ce goût ſi sûr & qui ſoumet à ſon reſſort tant d'objets differens, ne dois-je pas le redouter en préſentant à* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *la traduction d'un ouvrage rempli de beautés? J'ai tâché de ne rien oublier pour la rendre digne de l'Auteur, du Public & de Vous. J'ai ſans ceſſe lutté contre l'Original, quoique je n'euſſe pas conçû l'eſpoir de l'égaler. Le véritable moyen de ne pas demeurer au-deſſous de ſoi-même, c'eſt de prétendre quelquefois s'élever au-deſſus. Noble ambition; elle produit des efforts preſque toujours heureux.*

*Que les miens seroient mal récompensés, si l'idée que cette traduction fera prendre de l'Anti-Lucréce, ne répondoit pas au merite de l'ouvrage même ! Il est vrai que ce mérite est prouvé par un succès d'autant plus décisif, que l'Anti-Lucréce, en se montrant, avoit à combattre un des plus grands ennemis qu'un Livre pût redouter. C'est la réputation même dont il jouissoit avant que de paroître. Tout ce qui s'offre à des yeux prévenus doit craindre l'effet du préjugé, plus dangereux lorsqu'il est favorable, que lorsqu'il est contraire. La Renommée, en annonçant un ouvrage, lui fait contracter un engagement sur lequel il ne doit point espérer de grace. Objet inconnu des desirs, de l'impatience & quelquefois de l'admiration précoce du Lecteur, vient-il enfin à se montrer ? Rarement égal à l'idée qu'on s'en formoit, il essuye autant de critiques, qu'il attire de regards : critiques toujours rigoureuses, parce que la curiosité lui demande compte d'un délai, que des beautés sans nombre rachétent à peine ; & souvent injustes, parce que souvent, au lieu d'examiner cet*

*ouvrage en lui-même, on le compare au portrait que l'imagination s'en étoit tracé. Ce n'est plus qu'une copie : il a dans l'esprit de chaque Lecteur un original, dont on veut qu'il représente tous les traits. Vous le sçavez,* MADAME, *c'est dans cette disposition que le Public se trouvoit à l'égard du Poëme auquel vous vous intéressez. Jamais, peut-être, aucun Livre n'eût d'avance un éclat pareil. Composé par un homme célébre, désiré par Newton, traduit en partie par deux Princes, confié par l'Auteur à un ami qui semble ne lui avoir survêcu peu de tems, que pour donner à ce fruit de tant d'années le dégré de maturité qui lui manquoit encore ; l'Anti-Lucréce a eu pour témoins de sa naissance & de ses progrès tous les amateurs des Lettres.*

*A cet obstacle s'en joignoient de nouveaux, tirés de la nature même & de la forme de l'ouvrage. C'est un Poëme Latin sur des matieres Philosophiques. Les principes de la Métaphysique la plus abstraite y servent de base aux loix de la plus sévére morale. On y défend avec force la Religion*

*naturelle; on l'établit comme le fondement d'une révélation nécessaire; on prouve l'absurdité d'un Systême qui favorise les passions. Quel accueil un tel ouvrage pouvoit-il espérer dans un siécle, où la Langue de l'ancienne Rome est peu cultivée, où l'irréligion triomphe, où l'abus de l'esprit est appellé raison, où les bons mots sont devenus des décisions & les paradoxes des principes? L'Anti-Lucréce a cependant réussi: c'est qu'il appartient aux grands hommes de fixer tous les suffrages & de vaincre tous les obstacles. Ils ne persuadent pas toujours; mais ils enlévent toujours l'admiration.*

*En opposant aux Matérialistes la Métaphysique de Descartes, l'Auteur adopte sa Physique, avec des changemens qui la rectifient. C'est,* MADAME, *une nouvelle raison pour moi de présenter cet ouvrage à* VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *On sçait quel est votre attachement pour le Cartésianisme. L'Histoire de la Philosophie moderne ne manquera pas de vous comparer à cette Reine Philosophe, qui fit l'honneur & l'étonnement du siécle passé. Descartes peut se glori-*

*fier de vous avoir toutes deux pour Disciples. Christine a vû ce grand homme ; vous l'avez retrouvé dans le Cardinal de Polignac.*

*Je suis avec le plus profond respect,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
DE BOUGAINVILLE.

DISCOURS

# DISCOURS PRÈLIMINAIRE.

L'OBJET de l'ouvrage, dont je présente aujourd'hui la traduction, est annoncé par le titre même qu'il porte. L'Auteur s'y propose de combattre le systême irréligieux que *Lucréce* a développé. Ce Poëte Romain, né dans un siécle & dans une ville, où la corruption des mœurs donnoit une foule de partisans à la Philosophie d'*Epicure*, en adopta les principes avec une espéce de fanatisme. Trop éclairé pour ne pas mépriser les objets qu'adoroit le Vulgaire; mais n'ayant ni l'esprit assez juste, ni le cœur assez droit, pour se tenir dans le milieu qui sépare la superstition & l'impiété, il confondit avec les extravagances du Paganisme les dogmes sacrés de la Religion naturelle. Zélé disciple d'Epicure, il ne se borna pas à suivre la doctrine de ce fameux Matérialiste. Malgré la difficulté du sujet, il fit un Poëme qui en renferme l'exposition & les détails: Poëme écrit avec art, semé d'images, quelquefois éloquent, toujours méthodique, plein de ces traits qui caractérisent le génie; mais où l'on trouve plus de

force que de clarté dans le ſtyle, beaucoup de hardieſſe & peu de ſolidité dans le raiſonnement. Toutefois, ſi nous l'en croyons, c'eſt la nature, c'eſt la vérité même, qui s'expriment par ſa bouche. Au ton qu'il prend pour débiter ſes dogmes, pour donner à la plûpart des phénomenes une explication plus ſouvent ingénieuſe que véritable, on croit entendre, non l'interpréte d'un philoſophe propoſer une hypothèſe qu'il adopte, mais le miniſtre d'une Divinité prononcer des oracles. Que Lucréce parle avec orgueil, je n'en ſuis pas ſurpris; il étoit Poëte, & ſe prétendoit eſprit fort. Mais qu'un homme qui profeſſe hautement l'Athéiſme ſoit enthouſiaſte, c'eſt une inconſéquence que le délire poëtique peut à peine excuſer. Lucréce l'étoit à l'égard du ſyſtême & de la perſonne d'Epicure. Panégyriſte éternel & preſque adorateur de ſon Maître, il lui prodigue partout les noms de Sage, de Génie ſublime, de bienfaiteur des humains : il en fait l'apothéoſe : il ſemble ne vouloir renverſer tous les autels de l'univers, que pour bâtir de leurs débris un temple à ce Grec fameux.

Lucréce n'eſt pas le ſeul qui le comble d'éloges. Tous les diſciples d'Epicure avoient pour ſa mémoire un reſpect profond. Tant que ſon Ecole ſubſiſta, le jour de ſa naiſſance fut célébré comme

un jour de fête ; & depuis le renouvellement des Lettres, sa conduite & sa morale ont trouvé parmi les Modernes un grand nombre d'approbateurs. *Volaterran*, *Philelphe*, *Laurent Valle*; *Saint-Evremont*, *le Chevalier Temple*, une infinité d'autres que je pourrois nommer, ont signalé leur zéle en faveur de ce Philosophe. A tant de suffrages *Bayle* ajoute le sien, & prononce *qu'il n'y a plus que des ignorans ou des entêtés qui puissent juger mal d'Epicure*. On ne doit pas être étonné d'une telle décision. Cet Auteur vouloit, à quelque prix que ce fût, former une liste d'Athées vertueux. Il abuse même de l'autorité de *Gassendi*, pour appuyer son jugement. Gassendi se déclare, il est vrai, l'apologiste d'Epicure : dans un Livre composé pour le défendre, il en fait un modéle de toutes les vertus civiles. Mais il n'avoit ni le même but, ni le même intérêt que Bayle. En faisant revivre la Physique corpusculaire, il a sçû la réformer. Vrai Philosophe, & digne de préparer la voie à *Descartes*, il admet un Créateur intelligent, un avenir, une loi naturelle. Au reste, il n'est pas ici question des mœurs d'Epicure : c'est un point de fait assez indifferent. Pourquoi sa conduite influeroit-elle sur l'idée que nous devons avoir de sa morale ? S'il fut tel qu'on le dépeint, ses partisans suivent moins son exemple, que ses principes : principes

dangereux, & qui ſappent les fondemens de la ſociété.

Lucréce partage les éloges prodigués à ſon Maître. Si les Matérialiſtes reconnoiſſent Epicure pour leur chef, ils regardent Lucréce comme leur Poëte. Charmés d'un ouvrage où ſont raſſemblées les difficultés les plus ſpécieuſes, que l'Athéiſme oppoſe à la Religion, ils en chériſſent, ils en admirent l'Auteur. La pureté de ſa diction les flatte moins, que l'audace avec laquelle il attaque & défie la Providence. C'eſt, à les entendre, une ame noble, un eſprit mâle & courageux. Ils aiment à s'élever avec lui dans cette région ſupérieure, d'où, plein d'une pitié dédaigneuſe, il abaiſſe ſes regards ſur le reſte des mortels. Quelques réflexions ſur le néant des grandeurs humaines, quelques maximes ſéveres & dès-lors inconſéquentes, ſemées dans ſon Poëme, leur ſervent de prétexte pour ériger en ouvrage de morale ce Poëme où l'obſcénité regne, & qui ne reſpire que l'irréligion.

M. le Cardinal de Polignac ne pouvoit donc mieux employer ſes talens, qu'à réfuter un Auteur ſi dangereux. Ce n'eſt pas que le ſyſtême d'Epicure, & ceux des autres Matérialiſtes n'ayent été ſouvent combattus. *Fenelon*, *Mallebranche*, *Clarck*, *Derham*, *Abbadie*, *Cudwort* & d'autres grands hommes ont avec ſuccès conſacré leurs plumes à

la défenſe de la Religion naturelle. Mais la Poëſie n'avoit point encore été vengée de l'outrage que lui fit Lucréce, en la proſtituant à l'Athéiſme. Je ne donne pas en effet le titre de poëme à quelques ouvrages didactiques, * écrits en vers contre cette monſtrueuſe opinion. Pour la détruire avec éclat; pour diſſiper les nuages dont un Poëte ſéducteur avoit obſcurci la vérité, il falloit un Poëte qui pût entrer en lice avec lui & ſe ſervir des mêmes armes. Comme le cœur décide preſque toujours, même dans ce qui eſt du reſſort de l'eſprit, en vain prétend-on nous perſuader, ſi l'on ne ſçait nous plaire. Malgré la beauté du vrai, malgré l'intérêt que nous avons à le connoître, il n'eſt que trop ſouvent forcé de ſe parer à nos yeux d'ornemens étrangers. Ces ornemens lui devenoient encore plus néceſſaires, depuis que l'erreur qui n'en a pas le même beſoin, puiſqu'elle flate nos paſſions, s'offroit armée par Lucréce de toutes les graces de la Poëſie, de tous les artifices du ſtyle, de toutes les ſubtilités du raiſonnement. On ne pouvoit réduire au ſilence cette voix enchantereſſe, qu'en oppoſant à ſes ſons mélodieux des ſons qui ne le fuſſent pas moins. Ce n'étoit point aſſez d'expoſer avec clarté les preuves dela véritable Doctrine, de les préſenter

* Tels ſont les Poëmes Latins de *Paléarius*, de *Scipion-Capicius*, & de quelques autres Modernes, &c.

avec méthode, d'en faire ſentir tout le poids. Ces qualités ſuffiſantes dans un ouvrage purement philoſophique, devoient dans un Poëme être relevées par l'harmonie des vers, la nobleſſe des idées, l'abondance des images; & tel eſt le mérite de l'Anti-Lucréce. Rival d'un des plus grands Poëtes de l'ancienne Rome, M. de Polignac avoit une imagination moins hardie, mais plus riante; un ſtyle moins nerveux, mais plus naturel; la même élévation, le même goût, la même étendue d'eſprit, & plus de connoiſſances. Plein de ſon ſujet; capable de le traiter avec autant d'art que de dignité, il a ſçû joindre l'éloquence du langage à celle des raiſons; répandre ſur des queſtions abſtraites toute la clarté qu'exigent ces matieres, & toutes les graces qu'elles peuvent ſouffrir; enfin, par un mêlange de peintures agréables, de ſentimens nobles, de preuves déciſives; par les charmes d'un ſtyle toujours pur, ſouvent orné, quelquefois ſublime, intéreſſer ſon Lecteur, lui plaire & le convaincre.

Pour bien juger de l'objet de cet Ouvrage, il faut donner à l'idée que le titre en préſente toute l'étendue qu'elle peut avoir. En paroiſſant ne combattre qu'Epicure & Lucréce, l'Auteur attaque réellement tous les Matérialiſtes. Quoique diſtingués en pluſieurs claſſes, ſuivant la différence apparente des ſyſtêmes qu'ils adoptent, tous les Athées

ne font en effet qu'un feul corps. Unis de principes & d'intérêts, ils foutiennent les mêmes erreurs; ils nient les mêmes vérités. Tout homme qui méconnoît la Divinité, la Providence, la diftinction de l'ame & du corps, celle du vice & de la vertu, quelque parti qu'il embraffe, quelques preuves qu'il allégue de fes fentimens, trouve fa réfutation dans un Poëme où font démontrés ces principes fondamentaux de la Religion & des mœurs. Si l'Anti-Lucréce fe bornoit à renverfer l'hypothéfe des atomes, à détruire les argumens qui font propres aux Epicuriens, à faire fentir l'abfurdité du Roman imaginé par leur Maître fur la naiffance du monde, & la production des hommes, l'Anti-Lucréce pourroit être un Poëme élégant; ce ne feroit pas un ouvrage univerfellement utile. En admirant l'efprit de l'Auteur, je me plaindrois de l'étroite fphère dans laquelle il fe feroit renfermé. J'aurois peine à me défendre de foufcrire au jugement que j'en ai quelquefois entendu porter par des Critiques fuperficiels, qui fur la foi d'un titre dont ils ne connoiffoient pas l'étendue, l'accufoient d'avoir évoqué des Ombres, pour les combattre. Tout Lecteur capable de réfléchir fentira la fauffeté de cette imputation. M. de Polignac combat des ennemis réels. Ce n'eft point contre un feul Athée; c'eft contre l'Athéifme même qu'il a pris les armes. Le plan

qu'il s'eſt fait embraſſe toutes les grandes queſtions de Métaphyſique & de Morale. Il raſſemble dans ſon ouvrage les plus fortes preuves de ces précieuſes vérités, que l'impie traite de chiméres ou de problêmes. On y trouve au moins le germe des meilleurs raiſonnemens épars dans les Ecrits les plus profonds. Outre les traits qu'il lance contre *Hobbes* & *Spinoſa*, la plûpart des coups, qui frappent directement Epicure, retombent ſur ces Athées modernes : & lors même qu'il paroît n'attaquer que les hypothéſes défendues par l'Ecole Epicurienne, il ne s'y borne pas en effet. Ses réponſes ſont fondées ſur des principes généraux, qui prouvent que la matiere n'eſt point éternelle ; qu'incapable de ſe mouvoir & de ſe modifier, elle a néceſſairement un principe ; que la penſée ne peut être un de ſes attributs. En réfutant la doctrine de Lucréce ſur la nature de notre ame, il examine l'eſſence de cet être, il en prouve l'immortalité. En un mot, il ne ſe contente pas de détruire l'édifice bâti par Epicure ; il en éleve un autre ſur ſes ruines : & ſi ce nouvel édifice eſt inébranlable, tous ceux que d'autres Matérialiſtes ont pû conſtruire ſont dès-lors renverſés ; parce que deux ſyſtêmes contradictoires ne ſont pas vrais en même-tems. La vérité eſt une : on s'en écarte par mille voies différentes ; mais une ſeule route y conduit.

Si donc ce nouveau défenſeur de la Religion naturelle paroît n'avoir d'autre ennemi que Lucréce, c'eſt qu'il le regardoit, ſi j'oſe ainſi parler, comme le Champion de l'Athéiſme. Une étude approfondie de tous les ſyſtêmes irreligieux, ſoit anciens, ſoit modernes, lui découvroit le rapport qu'ils ont avec celui d'Epicure. Ses réflexions; ſes entretiens avec Bayle; les efforts que faiſoient pluſieurs Ecrivains, pour établir la prétendue conformité de l'hypothéſe Epicurienne & du Cartéſianiſme; tout en un mot, l'avoit convaincu qu'une réfutation méthodique de Lucréce feroit digne d'un Poëte Philoſophe. L'abrégé que je vais faire de la doctrine d'Epicure, en la comparant à celle des autres Matérialiſtes, montrera combien le Cardinal de Polignac avoit raiſon de penſer ainſi. A ces opinions j'oppoſerai le ſyſtême développé dans l'Anti-Lucréce. Paralléle important, curieux, & qui peut donner d'utiles éclairciſſemens ſur le fonds de cet ouvrage. Il formera *la premiere Partie* de ce Diſcours: je renvoye à *la ſeconde* tout ce qui regarde la forme du Poëme, ſon ſtyle, ſon hiſtoire depuis la mort de l'Auteur, & la traduction que j'en donne au Public.

PLAN de ce Diſcours.



## PREMIERE PARTIE.

ART. I. Précis du Systême d'Epicure.

LE PRINCIPE fondamental du syſtême d'Epicure, c'eſt que rien n'a pu ſortir du néant, & que rien ne peut y rentrer. Ce Philoſophe n'admet dans l'univers que deux ſubſtances, toutes deux néceſſaires, éternelles, infinies; *la Matiere & le Vuide*. Par le Vuide, il entend un eſpace pénétrable à tous les corps; par la Matiere, un amas immenſe de corpuſcules indiviſibles quoiqu'étendus, ſimples quoique diverſement figurés, qu'il appelle *Atomes*, & qu'il regarde comme les élémens de tous les Etres. Ces corpuſcules ſe meuvent par eux-mêmes & de toute éternité. Une peſanteur qui leur eſt naturelle les précipite avec une vîteſſe infinie dans les abyſmes du Vuide; & leur chûte y produit leur mêlange. Ce mêlange ſeroit impoſſible, ſi les atomes tomboient en lignes paralléles: mais par une ſorte de déclinaiſon qu'Epicure leur ſuppoſe, ils décrivent des courbes, des angles qui ſe croiſent; & par conſéquent ils doivent ſe rencontrer, s'entrechoquer & s'unir. La varieté de leurs figures diverſifie ces chocs à l'infini. Il en réſulte des combinaiſons ſans nombre, des tiſſus de toute eſpéce: & quoique pris ſéparément, les atomes n'ayent rien d'eſſentiel que la peſanteur & la figure; entremêlés les uns aux

autres, ils produisent des corps doués de qualités sensibles, telles que la couleur, le son, l'odeur; en un mot, de toutes ces modifications qui différencient les êtres materiels.

Si le concours de ces élémens éternels fait tout éclore, tout est détruit par leur séparation. Les atomes, par des métamorphoses continuelles, se remontrent successivement sous mille formes differentes. Ce sont les materiaux dont le *Hazard* a composé l'univers & tous les corps que l'univers rassemble. Principe aveugle, mais tout-puissant, il construit sans cesse des mondes innombrables. Celui que nous habitons a commencé; il doit finir: & comme il est formé des débris d'un autre monde, un autre naîtra de ses ruines. Le Vulgaire fait pour tout admirer, parce qu'il ne connoît rien, est frappé des merveilles que la Nature paroît offrir à ses yeux. La régularité des mouvemens célestes, l'éclat des Astres, le retour des Saisons, l'abondance & la varieté des productions de la terre le remplissent d'étonnement. L'accord qu'il croit découvrir entre tant de parties d'un même tout, lui fait regarder ce tout comme le chef-d'œuvre d'un Etre intelligent qui le conserve & le gouverne. » Erreur grossiere, vaine illusion, dit Epicure. Ap» prenez, stupides adorateurs d'un chimérique pou» voir, apprenez que l'univers est un jeu du hazard.

» Reconnoiſſez dans les révolutions des Aſtres l'ef-
» fet néceſſaire de l'enchaînement & du cours des
» atomes. Ces loix immuables, que vous attribuez
» à la ſageſſe toute-puiſſante d'un Créateur, ſont le
» fruit d'une imagination ſuperſtitieuſe. Vous don-
» nez aux Dieux les rênes du monde ; vous les ar-
» mez du tonnerre : préſomptueux eſclaves, vous
» croyez relever leur grandeur & la vôtre, en les
» établiſſant vos maîtres. Mortels, connoiſſez
» mieux les droits & les attributs de la Divinité.
» Son eſſence eſt le bonheur ſuprême ; & ce bon-
» heur ne peut compatir avec les ſoins qu'entraîne
» le gouvernement de l'univers. Ce monde que
» vous ſuppoſez être l'empire des Dieux, n'eſt pas
» même leur ſéjour. Ils habitent les eſpaces qui ſé-
» parent les mondes différens : lieux tranquilles,
» que reſpectent les Aquilons ; délicieuſes retraites
» où régne une paix éternelle. C'eſt là que dans le
» ſein du repos ; auſſi peu touchés de vos homma-
» ges, que de vos crimes ; ignorant même s'ils ont
» ici-bas des autels, ils jouiſſent à jamais d'une oi-
» ſive félicité.

» Ils n'ont pas plus de part que vous à la forma-
» tion de notre univers. C'eſt l'ouvrage du hazard ;
» & voici comment il l'a produit. Lorſqu'un mou-
» vement vague, mais continuel & rapide eut
» porté les atomes, dont ce monde eſt compoſé,

» dans la partie de l'efpace qu'il occupe, ils com» mencerent à s'entremêler ; & ce concours en fit » d'abord une maffe, où fe trouvoient confondus des » élémens de toute grandeur & de toute figure. Ce » cahos dura peu ; tout fe débrouilla bientôt. Les plus » pefans fe précipiterent de toutes parts vers un point » commun ; tandis que les autres dégagés par cet » affaiffement, s'élevoient à proportion de leur pe» titeffe & de leur légereté. Les plus légers fe réu» nirent dans la plus haute région ; & leur enchaî» nement fit la voûte célefte. Divers amas de cor» pufcules moins deliés, mais tous extrêmement » fubtils, s'arrêterent dans les régions inférieures. » Ces amas, d'abord informes, s'arrondirent infen» fiblement. On en vit éclore le Soleil, la Lune » & tant d'Aftres, dont l'éclat éblouit vos yeux. » L'air remplit l'efpace qui les fépare de nous. C'eft » un affemblage d'atomes diftribués, felon leur de» gré de fineffe, en différentes couches dont les » plus épaiffes environnent la terre. Elle fe formoit » en même-tems que les autres corps ; & c'eft le » réfultat de la partie la plus groffiere des élémens, » de ceux que la pefanteur avoit d'abord contraints » de s'abaiffer. La fermentation qui mêla tant d'a» tomes diverfement figurés, en fit une maffe énor» me, dont l'intérieur eft rempli de cavités auffi » profondes, que les montagnes qui couvrent fa

» surface sont élevées. Tant de rochers, de préci-
» pices, d'abysmes semés de toutes parts sur la
» terre, annoncent un arrangement irrégulier de
» corpuscules mûs par un principe aveugle. Parmi
» les atomes grossiers qui la forment, il s'en trou-
» voit un grand nombre d'autres plus polis, qu'ils
» avoient entraînés dans leur chûte. Ceux-ci produi-
» sirent l'Océan, les Fleuves, les Ruisseaux. Tan-
» dis que la surface de la terre acquéroit la solidité
» que nous lui voyons, les minéraux, les pierres,
» les fossiles se formoient dans ses entrailles, ainsi
» que les germes de toutes les espéces, soit de vé-
» gétaux, soit d'animaux, dont elle est peuplée. Ils
» y resterent ensevelis, tant que les eaux la cou-
» vrirent. Mais lorsqu'elles se furent retirées dans
» les immenses cavernes où le hazard avoit creusé
» leur lit, la chaleur du soleil développa ces ger-
» mes sans nombre, & les fit éclore avec une pro-
» digieuse vîtesse. Le même instant vit les collines
» & les plaines se revêtir de forêts, les rochers se
» couronner de mousse, l'émail des fleurs relever
» la verdure des prairies, les plantes s'élever sans
» ordre, & tous les animaux sortir confusément du
» sein de la terre. La nature fit alors ce qu'elle
» renouvelle chaque année sur les bords du Nil.
» Après la retraite de ce fleuve, les champs qu'il
» vient d'inonder sont couverts d'une multitude

» de petits animaux, ou plutôt d'embrions à peine » ébauchés. Le ſpectacle que donnent ces fertiles campagnes, eſt l'image de celui que toute » la face de la terre offrit dans l'origine du monde. » En un moment elle fut peuplée d'êtres vivans » éclos tous enſemble. Les Inſectes & les Oiſeaux » nâquirent d'abord. Les Hommes épars avec les » Quadrupedes, les Loups mêlés avec les Agneaux, » toutes les eſpéces confondues virent en même-tems le jour. Ces innombrables enfans de la terre » couchés ſur le limon qui la couvroit; expoſés » aux influences de l'air, aux rayons du ſoleil; ſans » connoiſſance, ſans force & preſque ſans mouvement, puiſerent dans des ſources communes » une nourriture convenable à leur état. Des ruiſſeaux de lait portés par un cours naturel vers les » levres de ces animaux firent couler dans leurs veines une ſubſtance pure, ſimple & capable de » contribuer à leur accroiſſement. »

Epicure ne balance donc pas à confondre l'eſpéce humaine avec toutes les autres. L'homme, ſelon lui, n'eſt qu'une portion de matiere organiſée par le hazard. Nulle diſtinction, quant à l'eſſence, entre l'ame & le corps. Ces deux parties de nous-mêmes ne différent que par la délicateſſe plus ou moins grande de leur texture. Le corps eſt un aſſemblage d'atomes groſſiers : ceux dont l'ame eſt le réſultat, ſont plus

ſubtils. Quatre ſortes d'élémens entrent dans ſa compoſition. Des particules de ſang, d'air & de feu, combinées dans un certain ordre avec une autre matiere encore plus fine & plus pure, forment cette ſubſtance capable de connoître & d'aimer. Elle ſe diviſe en deux portions, l'une ſenſitive, & l'autre intelligente. La premiere répandue dans tous les membres n'eſt chargée que de leur imprimer le mouvement, & de recevoir les ſenſations : c'eſt *l'ame* proprement dite. La ſeconde douée de la faculté de penſer, a ſon ſiege dans le cœur, & de-là préſide à toutes les opérations de notre machine : Epicure lui donne le nom d'*eſprit*. Mais cet eſprit vraiment corporel eſt dans une entiere dépendance des ſens. Seuls principes de nos connoiſſances, ſeuls juges de tous les objets, nos ſens ſont infaillibles. Leur rapport eſt l'unique moyen que nous ayons de découvrir l'erreur & la vérité.

Quoique les ſens ſoient les organes qui tranſmettent à l'ame l'impreſſion des corps environnans, ces corps n'agiſſent pas immédiatement ſur eux. Ils les frappent par l'entremiſe d'images, qui détachées ſans ceſſe de leur tiſſu, voltigent dans l'air, obéiſſent à ſes impulſions différentes, & malgré cette agitation conſervent la forme, & juſques aux moindres traits des corps dont elles émanent. Rien n'égale la fineſſe & la légereté de ces images.

C'eſt

C'eſt l'ombre, l'empreinte, l'écorce des objets. On en diſtingue quatre ſortes. Les unes partent de la ſurface; les autres, du fonds même des corps. Pluſieurs ſe forment d'elles-mêmes dans le vague de l'air; enfin, leur concours & leur mêlange en produit de nouvelles, plus ou moins biſarres, ſuivant la figure de celles qui ſe ſont unies, & la maniere dont l'union s'eſt faite. Selon cette abſurde théorie, nos ſens ne ſont que des eſpéces de réſervoirs où les images des objets s'introduiſent malgré nous. Le coup qu'elles portent retentit juſqu'à l'ame, même pendant le ſommeil, & fait naître un ſentiment qu'elle partage avec la machine dont elle meut les organes.

Si le corps eſt doué, comme l'ame, de la faculté de ſentir; l'ame eſt mortelle, comme le corps. La diſſolution des liens qui les uniſſent, fait périr en même tems l'un & l'autre; & les atomes qui les compoſoient ſe ſéparent, pour former de nouveaux aſſemblages. Telle eſt, dans ce Syſtême, la deſtinée de l'homme. Etre matériel & périſſable, il ſort des mains de la Nature, ſans loix, ſans maître, ſans principe, ſans devoirs, ſans autre guide qu'un aveugle inſtinct. Le plaiſir eſt ſon bien ſuprême & ſa derniere fin. Tranquille ſur l'avenir, inacceſſible aux remords, ſacrifiant tout à ſon repos, il doit jouir du préſent, braver la mort,

& l'attendre avec une parfaite ſécurité.

Quelle eſt donc l'origine de cette religion que l'homme reconnoît, de ces loix qu'il reſpecte, de cette ſocieté pour laquelle il croit être né? Ce ſont, dit Epicure, des établiſſemens arbitraires, dont l'utilité commune fut le principe & l'objet. Nés libres, nous ſommes les artiſans de nos propres chaînes; & cet eſclavage que déſavoue la Nature, remonte cependant juſqu'à la naiſſance du monde. Les premiers hommes vêcurent d'abord comme les animaux. Plongés dans les ténébres de l'ignorance, ne ſe connoiſſant pas eux-mêmes, fuyant à la rencontre les uns des autres, ils parcouroient au gré de leur caprice les montagnes, les plaines, les forêts. La terre leur ſervoit de lit; le gland & les fruits ſauvages étoient leur nourriture. Errans le jour à l'ombre des bois, ils ſe retiroient la nuit dans de profondes cavernes, dont les Lions & les Ours leur diſputoient ſouvent la poſſeſſion. Las enfin d'avoir ſans ceſſe à ſe défendre contre les bêtes féroces, & contre la violence de leurs ſemblables, ils ſuivirent cet attrait naturel, qui porte les animaux d'une même eſpéce à ſe réunir. De tous côtés, il ſe forma des ſocietés plus ou moins nombreuſes; & les Arts les plus néceſſaires naquirent en même-tems. Avec des branches d'arbres on conſtruiſit des cabanes; on ſe fit des vêtemens de

la peau des animaux ; on apprit à défricher la terre. Mais la discorde troubla bientôt ces républiques naissantes. Pouvoit-elle ne pas régner entre des hommes rassemblés par hazard, égaux, indépendans, fougueux, & dont les passions ne connoissoient encore aucune sorte de frein ? Ce n'étoit que meurtres, qu'usurpations réciproques. La terre inondée de sang, alloit devenir un vaste desert. L'excès du désordre en produisit le remede. Les allarmes, les dangers, les malheurs dompterent la ferocité des hommes. Une funeste expérience leur apprit que cette liberté, dont ils paroissoient jouir, étoit réellement détruite par l'abus qu'ils en faisoient ; & qu'en voulant conserver leur droit sur tout, ils n'avoient en effet la proprieté de rien. Ainsi, par un commun accord, ils renoncerent tous à leurs prétentions sur la part que chacun d'eux possedoit en particulier. Ce sacrifice réciproque qu'ils se firent d'un droit qu'ils tenoient de la Nature, fut la base d'une union durable, & le fondement de toutes les Loix établies depuis, pour maintenir l'ordre & le repos parmi les hommes. Delà cette distinction du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu. Les actions, toutes indifférentes par elles-mêmes, furent permises ou proscrites, selon qu'elles parurent utiles ou nuisibles. Sans la loi positive, on pourroit assassiner son pere, verser

par un pur caprice le ſang de ſon bienfaiteur, de ſon ami. La Nature conſent à ces ſortes de plaiſirs.

Quoique les diverſes Sociétés duſſent leur inſtitution aux mêmes motifs, elles ne prirent pas toutes en naiſſant la même forme. Un ſeul homme eut dans les unes aſſez d'adreſſe ou de force pour ſe rendre dépoſitaire de l'autorité ſuprême ; elle fut partagée dans les autres entre pluſieurs. Mais dans toutes, la politique de ceux qui gouvernoient ſçut affermir leur pouvoir, en faiſant ſubir aux peuples un nouveau joug: celui de la Religion. Les hommes ſont crédules; ils chériſſent la vie ; l'idée de l'anéantiſſement fait frémir leur amour propre ; le bruit du tonnerre les intimide; enfin, la vûe des merveilles de l'univers leur perſuade qu'une cauſe inviſible en fait jouer les reſſorts. De telles diſpoſitions furent miſes à profit par les Legiſlateurs; & ſur ces fondemens communs, dit Epicure, on vit le menſonge élever differens ſyſtêmes religieux. Ce ſont, ajoûte-il en s'obſtinant à confondre l'idolâtrie avec la Religion, ce ſont des remparts, ſeuls capables de défendre le Trône & les Loix, contre des eſclaves, qui ſans ces précautions auroient ſouvent pû ſe ſouvenir qu'ils étoient nés libres. Ces Dieux tonnant ſur la tête des coupables, ce Tartare ouvert ſous leurs pieds, en inſpirant aux

hommes une crainte plus forte que les paſſions mêmes, rendent ces paſſions plus timides. D'un autre côté, l'agréable perſpective de ces tranquilles demeures, où la vertu doit trouver une récompenſe éternelle, adoucit à leurs yeux la contrainte que la Loi leur impoſe. Ces idées, dont ſe repaît le vulgaire, lui font reſpecter des bornes dans leſquelles le retiendroit mal la vûe de ſes propres intérêts, qu'il n'eſt pas capable de connoître. Il faut le tromper, pour le rendre heureux. Mais *le Sage, le vrai Philoſophe, qui s'élevant au-deſſus des préjugés, s'eſt affranchi des vaines terreurs*, n'a pas beſoin de pareils motifs. Il ſçait que l'unique moyen de conſerver ſon repos eſt de ne point attenter à celui des autres; & ſur ce principe, il obſerve en apparence les loix & le culte de la ſocieté, *quoiqu'une étude approfondie de la Nature l'éclaire ſur l'origine de ces établiſſemens.* Etrange abus du nom de Sage! C'eſt le proſtituer que de le donner à des fourbes, qui ſe font un devoir d'affecter des ſentimens qu'ils n'ont pas; à des Sophiſtes, qui pouſſent l'inconſéquence au point de méconnoître la verité de la Religion; lors même qu'ils en ſentent les avantages & la néceſſité.

Que l'on me permette cette réflexion. Je ne puis trop tôt faire éclater toute l'horreur que m'inſpire le Syſtême abſurde dont j'offre le précis. Je

l'ai fait d'après l'idée génerale que m'en ont donnée trois Lettres d'Epicure, le Poëme de Lucréce, & les Traités Philosophiques de *Ciceron*. Ces Ouvrages auroient pû me fournir les matériaux d'un exposé beaucoup plus étendu; mais l'objet que je me propose n'exigeoit pas que je parcourusse avec Gassendi toutes les branches de cette doctrine. Je n'ai parlé de la Physique d'Epicure que parce qu'elle est la base de sa Morale, & qu'il étoit essentiel de faire sentir toute l'horreur de cette Morale, dont tant d'Ecrivains ont fait un éloge pompeux. Quels principes de mœurs peut en effet nous donner un Philosophe, qui n'admet d'autre Divinité que le Hazard; d'autres substances que la matiere & le vuide: qui regarde l'immortalité de l'ame, comme une chimere; la vertu, comme un nom; la volupté, comme l'unique bien auquel il nous soit permis d'aspirer? En vain il parle de tempérance, de justice, d'amour de la patrie; en vain il exhorte les hommes à réprimer leurs passions: plus ses préceptes sont beaux, moins ils sont conséquens. Les loix sur lesquelles se fondent le repos & le bonheur de la société, ne tirent leur force que de la Religion naturelle. M. de Polignac a démontré cette verité dans son Poëme. Elle est si simple & si manifeste, que les incrédules l'ont souvent reconnue. Il n'auroit pas même été nécessaire d'en

développer les preuves, ſi quelques Modernes ne s'étoient écartés ſur ce point du ſentiment général. *Cardan* & pluſieurs autres, ont prétendu que la ſociété pouvoit ſe maintenir ſans le ſecours de la Religion. Etrange paradoxe, renouvellé depuis par un homme que l'abus de l'eſprit & de la raiſon a rendu célébre. Ce Sophiſte artificieux & profond, qui ſe faiſoit un jeu de changer les vérités en problêmes, & de revêtir les plus abſurdes opinions des couleurs de la vraiſemblance, *Bayle* employe tout ce qu'il a d'érudition & de ſagacité pour établir que la corruption des mœurs n'eſt pas une ſuite néceſſaire de l'Athéïſme, & qu'un peuple d'athées peut vivre auſſi tranquille qu'une Nation religieuſe. Le célébre M. *Warburton* a renverſé ce Syſtême dans ſon excellent Traité ſur la Miſſion de Moyſe. Si l'on joint à cette partie de ſon ouvrage le premier Livre de l'Anti-Lucréce, on aura une réfutation également éloquente & ſolide de cette dangereuſe erreur.

ART. II. Syſtêmes des autres Matérialiſtes, comparés à celui d'Epicure.

MAIS pour combattre avec ſuccès la Morale d'Epicure, il ne ſuffit pas de montrer qu'elle a des ſuites funeſtes. Comme elle eſt une conſéquence néceſſare de ſa Phyſique, il faut attaquer cette Phyſique même & la détruire. Préliminaire d'autant plus indiſpenſable, que la chûte du Syſtême Epi-

curien doit entraîner celle de tous les Syſtêmes enfantés par l'Athéïſme, ou qui tendent à l'établir. Je ne crains pas d'avancer qu'il n'eſt point d'athée, qui ne doive reconnoître quelque branche eſſentielle, quelque point fondamental de ſon hypothéſe dans celle d'Epicure. Quelque variées que ſoient dans le détail les opinions des Matérialiſtes, elles ſont toutes les mêmes, & pour le fonds, & pour les conſéquences. La comparaiſon approfondie de ces opinions diverſes ſeroit un ouvrage également utile & curieux ; mais ce diſcours a des bornes qui ne me permettent que d'effleurer la matiere. Je dois m'en tenir à des généralités. Pour les dégager de tout embarras, je commence par établir quelques principes que je crois inconteſtables.

I. L'idée de Dieu préſente celle d'un Etre intelligent, éternel, unique, infini, doué de toutes les perfections, diſtingué de la matiere, Auteur & Conſervateur de l'univers.

II. On doit diſtinguer deux claſſes d'athées : l'une de ceux qui diſent ſans équivoque & ſans détour ; *Il n'y a point de Dieu* : l'autre de ceux qui, ſans le prononcer en termes formels, admettent, comme Epicure, des principes dont cette erreur eſt une conſéquence néceſſaire & directe.

III. Tous les athées ſont ou partiſans du Hazard, ou Fataliſtes. Mais le Hazard & la Fatalité

ne différent presque que de nom ; c'est en effet le même principe.

IV. C'est tomber dans une espece d'athéisme, que d'admettre une Divinité, sans reconnoître sa Providence.

Ces préliminaires une fois posés, essayons de donner une idée nette & précise des systêmes qui se rapportent à celui d'Epicure, sans nous arrêter à prouver cette conformité par de longues discussions. Pour la découvrir, il suffira de rapprocher chaque hypothése du précis que j'ai fait de l'Epicuréisme. Epargner au Lecteur une opération si simple & si facile, ce seroit entreprendre sur ses droits.

Gassendi ne balance pas à taxer d'athéisme tous les Philosophes de l'Antiquité. C'est un jugement trop rigoureux, auquel je ne puis souscrire, malgré le respect que j'ai pour ce grand homme, l'un des Modernes qui a le mieux connu l'ancienne Philosophie. Il se fonde sur ce que tous les Anciens s'accordoient à soûtenir l'éternité de la Matiere. Mais sa conséquence ne me paroît pas juste. Cette opinion, quoique fausse, peut entrer dans un systême religieux. L'éternité de la Matiere ne suppose pas nécessairement une existence indépendante de Dieu. Elle peut être considérée comme l'effet nécessaire d'une cause éternelle, dont la nature est d'agir

& de produire ſans ceſſe. Telle étoit certainement l'idée de *Pythagore* & de *Platon*, & peut-être auſſi celle de pluſieurs Philoſophes de la Secte Ionique. Ils étoient donc bien éloignés de méconnoître une Puiſſance ſupérieure. J'en dis autant de ceux qui ſoûtenoient la Matiere non ſeulement éternelle, mais incréée, s'ils admettoient en même tems une Intelligence, principe de l'ordre & ſuprême arbitre de l'univers. J'avoue que ces derniers ne s'entendoient pas; que ſuppoſer un Etre incréé, qui ne dépend d'aucune cauſe ni pour l'exiſtence, ni pour les attributs, & le ſoumettre aux loix d'une autre ſubſtance coéternelle, c'eſt ſe contredire. Bayle a prouvé qu'en ſoûtenant l'éternité d'une matiere exiſtente par elle-même, on doit nier la Providence. Mais les hommes ne raiſonnent pas toujours conſéquemment; & c'eſt un bonheur en pareil cas. Pour être accuſé de ne point reconnoître une Divinité, ſuffit il de s'en former une idée fauſſe? Les ſyſtêmes les plus abſurdes des Philoſophes religieux ſont moins ridicules que la Théogonie Grecque ou Romaine; & ſans doute, Gaſſendi ne traitoit point d'athéiſme la Religion de ces peuples. Les Philoſophes anciens ne méritent donc pas tous le nom d'athées. Ne le donnons qu'à ceux qui ſoutenant l'éternité des corps, refuſoient de croire en même tems une

Intelligence; ou la regardoient, non comme un Etre réel, mais comme une modification de la Matiere.

Tel étoit *Anaximandre*, qui remplaça *Thalès* dans l'Ecole Ionique. Thalès en ſuppoſant que l'eau eſt le principe de tous les Etres, avoit admis une Intelligence coexiſtente & ſupérieure : ſon ſucceſſeur ne reconnut pour cauſe univerſelle qu'une Matiere inanimée, brute, informe, à laquelle il donnoit le nom vague d'infini. Eternel, immuable, mais compoſé de parties mobiles & ſujettes à des viciſſitudes ſans nombre, cet Infini, ſource de tous les Etres, eſt l'abyſme où les replonge la diſſolution de leurs élémens. De ce tout immenſe ſe forment des mondes innombrables & deſtructibles. Ces mondes étoient les ſeules Divinités d'Anaximandre. A cette opinion ſur la nature des Dieux, il en joignoit une autre auſſi ſinguliere ſur l'origine de l'eſpéce humaine. Selon lui, les premiers hommes avoient d'abord été renfermés dans des Poiſſons; & la terre ne les vit éclôre, que lorſqu'ils eurent pris dans le ſein de ces animaux un accroiſſement, qui les mit en état de pourvoir à leurs propres beſoins.

Ce principe de tous les corps, que Thalès croyoit être l'eau, étoit l'air, ſelon *Anaximenes*, & le feu, ſuivant *Héraclite*. *Empedocles* diſtinguoit quatre élémens

coéternels, dont le mêlange formoit les Etres particuliers. Pour l'infini d'Anaximandre, c'eſt viſiblement ce que les Péripatéticiens ont déſigné depuis ſous le nom de *Matiere-premiere*.

On voit par-là ce qu'*Ariſtote*, Chef de cette nombreuſe Ecole, entendoit par ce terme. Pour donner un précis de ſon ſyſtême, il faudroit parcourir ſes *catégories*, expliquer ſes *formes ſubſtantielles*, développer ſes idées ſur *la matiere*, *la forme*, & *la privation*, qu'il regardoit comme les trois principes des corps. Mais ſans entrer dans un pareil détail, je crois pouvoir réduire l'eſſentiel de ſa doctrine à quatre points fondamentaux. I. En paroiſſant reconnoître un Dieu, Ariſtote ſoûtenoit non-ſeulement l'éternité de la matiere, mais encore celle du monde. II. Selon ce Philoſophe, un lien indiſſoluble unit l'Auteur & l'Ouvrage, quoique diſtingués l'un de l'autre. III. Les corps terreſtres ſont des compoſés d'air, de feu, de terre & d'eau : mais outre ces quatre élémens, Ariſtote ſuppoſe une matiere plus pure, incorruptible, homogéne, ſans peſanteur, dont le mouvement eſt toujours égal ; & c'eſt de cette matiere qu'il forme les corps céleſtes. En conſéquence, il diſtingue le monde en Sphères ou Cieux différens. La ſuprême Intelligence gouverne le Ciel ſupérieur, immuable & parfait comme elle-même. Ce Ciel, que les Péripatéticiens nomment

le premier mobile, eſt celui des étoiles fixes. Mais les ſoins de la Divinité ne s'étendent pas aux autres ſphères, dont chacune renferme une planéte. Ces ſphères où regnent le mal & le déſordre, où la viciſſitude exerce un empire abſolu ſur des corps périſſables & ſujets à des altérations ſans nombre, ſont ſoumiſes à des *Formes intelligentes* ſubalternes. Ainſi renfermé dans la contemplation de ſoi-même & du plus parfait de ſes ouvrages, Dieu ignore ce qui ſe paſſe ici-bas. Par conſéquent point de Providence, point de vertu, point de bonheur après cette vie mortelle. Les avantages de l'eſprit, la ſanté du corps & les faveurs de la fortune ſont toute la félicité de l'homme. IV. Ariſtote diſtingue deux parties dans notre ame, l'intellect patient, & l'intellect agent. Le premier ne ſubſiſte plus après la mort; c'eſt-à-dire, que l'ame n'eſt plus capable de reſſentir ni joie, ni douleur. Le ſecond plus pur & plus parfait, dégagé des liens du corps, ſe rejoint à ſon principe, à l'ame du monde, qui n'eſt autre que Dieu même.

*Straton de Lampſaque* n'admettoit d'autre Divinité que la Nature, & par le terme de Nature il déſignoit une matiere ſubſiſtante par elle-même, & douée d'une vie animale; mais privée d'intelligence. Le monde, ſelon lui, n'eſt pas un ouvrage nouveau produit par hazard; c'eſt l'effet éternel &

néceſſaire d'un mouvement eſſentiel à la matiere.

Les Philoſophes de la Secte Eléatique, *Xénophanes*, *Parmenides*, *Méliſſus* & *Zénon d'Elée* ont prétendu que tous les Etres ne faiſoient qu'une ſubſtance, & que cette ſubſtance unique étoit Dieu même. Une gradation de conſéquences tirées d'un principe qu'ils croyoient inconteſtable, les conduiſit à cette abſurde opinion. « Rien ne peut être fait » de rien, diſoient-ils. Donc ce qui eſt, a toujours » été: ce qui a toujours été, eſt éternel: l'éternel » eſt infini, & l'infini eſt unique, immobile, invariable. L'univers eſt donc un ſeul & même Etre. » Rien ne commence; rien ne finit; rien ne ſe » meut dans le monde. Tant de reproductions, de » métamorphoſes qui ſemblent varier cette vaſte » ſcène, ne ſont que de vaines apparences. » Ce ſyſtême a beaucoup de rapport avec la Phyſique des Stoïciens, dont je vais donner une courte analyſe.

Suivant *Zénon* & ſes Diſciples tout eſt corporel. Ils admettent deux principes dans l'univers; l'un actif & l'autre paſſif. Mais ces principes ne ſont point diſtingués quant à l'eſſence: ils ne ſont qu'une même *nature*, qu'on appelle *Matiere*, lorſqu'on ſe la repréſente comme le ſujet de l'action; & *Dieu*, lorſqu'on n'y conſidere que la raiſon & la puiſſance, qui donnent la forme aux Etres particuliers.

Entant que Dieu, cette nature eſt une ſubſtance pure, ſimple, active, intelligente, quoique matérielle. Ils la nomment *Ether*, ou le feu céleſte. Entant que Matiere, c'eſt un compoſé d'élémens, dont les combinaiſons diverſes ont produit l'univers. Ainſi Dieu eſt l'ame du monde; ou, pour parler le langage de *Séneque*, le monde eſt Dieu même; il penſe, il a du ſentiment. Le feu céleſte répandu dans les différentes parties de ce vaſte aſſemblage, les pénétre toutes, les vivifie, les anime, en fait autant de portions de la Divinité. Il brille dans le Soleil & dans les aſtres; il fait végéter les plantes; il imprime le mouvement aux animaux. Mais ce feu principe & conſervateur du monde le fera périr un jour. Un embraſement général en conſumera toutes les parties. « Alors, » diſent les Stoïciens, la nature doit entrer dans un » parfait repos; & l'Etre ſouverain rendu à lui-» même, ne s'occupera plus que de ſes propres » penſées, juſqu'à ce que tout ſe reproduiſe & re-» paroiſſe ſous l'ancienne forme.» En effet, ſuivant leur ſyſtême, l'univers doit renaître. C'eſt un corps qui meurt, pour revivre: c'eſt le Phénix des Poëtes. Nos ames ſont auſſi des particules du feu céleſte, & vont après la mort ſe replonger dans cet immenſe Océan. Ainſi, quoiqu'elles ſurvivent à la diſſolution des organes corporels, on ne doit pas les regarder

comme immortelles dans le ſens propre; puiſqu'aucune ne ſubſiſte alors en qualité d'individu diſtinct, & ſéparé de tout autre. On ſent aſſez que cette opinion ſur l'eſſence de l'ame exclut néceſſairement toute crainte des peines, tout eſpoir de récompenſe après cette vie, & dès-lors renverſe les fondemens de la Morale. D'ailleurs l'attente d'un avenir où la Juſtice ſuprême exercera ſes droits, ne peut s'accorder avec deux autres principes univerſellement reçûs chez les Stoïciens, & qui ſont comme la baſe de leur doctrine. Ils ſoutenoient 1erement. Que tout eſt ſoumis aux loix de la Fatalité; que les événemens ſont liés entre eux par une chaîne que le Deſtin a formée, & que rien ne peut ni déranger, ni rompre; en un mot, que l'homme n'eſt pas libre. 2ement. Que les vices ne contribuent pas moins que les vertus, à la beauté de l'univers, & que de ces contraſtes réſulte un tout parfait. *O Jupiter, ô Tout*, s'écrioit un des Oracles du Portique, *vous ne pouvez vous paſſer de moi. Brillant de vertus, ou ſouillé de crimes, je ſuis également néceſſaire à la perfection de vos œuvres. Deſtinée ſuprême, ordonnez de mon ſort: je vous obéis avec une aveugle ſoumiſſion.* Quelle foule de réflexions doit préſenter au Lecteur l'alliage que les Stoïciens faiſoient de la plus auſtere Morale avec une Phyſique ſi peu religieuſe!

Avant

Avant eux *Hippocrate* avoit penſé que le feu diſtribué dans toutes les parties de l'univers eſt la Divinité ; que ce feu pur, ſubtil, immortel, voit tout, entend tout, connoît & le préſent & l'avenir. Si nous l'en croyons, notre ame n'eſt autre choſe que la chaleur naturelle répandue dans les membres du corps. *Dicéarque* en faiſoit une modification de la matiere, une qualité provenante de la diſpoſition, du concert, du jeu de nos organes, & que détruit la diſſolution de cette machine. *Démocrite* qui ſuppoſoit un nombre d'atomes animés & penſans, regardoit l'ame comme un compoſé de pareils corpuſcules, aſſez ſemblables aux Monades de *Leibnits*. Cet ancien Philoſophe eſt le prédéceſſeur d'Epicure. Il ſoutenoit avant lui la doctrine des atomes, inventée par *Leucippe*. Epicure n'a fait que développer ſes idées & les réduire en ſyſtême, avec quelques innovations, qui ne ſont pas toujours heureuſes. C'étoit en particulier mal entendre ſes intérêts, que de ſupprimer cette claſſe d'atomes intelligens, imaginée par Démocrite. Ce dernier avoit une étrange opinion ſur la Divinité. Il en prodiguoit le titre à ces images, qui ſelon lui, détachées des corps, voltigent autour de nous & nous en tranſmettent l'impreſſion; aux idées des objets ; enfin, à l'acte de notre entendement, par lequel nous les appercevons. Ainſi le Dieu de

Démocrite n'avoit ni l'unité, ni l'immutabilité, qui constituent l'essence divine. En combattant cette opinion, Bayle avance qu'elle ne peut partir que d'un génie supérieur ; mais par une malignité condamnable, il donne la sublime hypothése du Pere Mallebranche sur les idées, comme un développement de celle de Démocrite. M. *l'Abbé d'Olivet* a fait sentir la fausseté de cette comparaison, dans l'excellent ouvrage qu'il a composé pour éclaircir celui de Ciceron sur la nature des Dieux.

Ce qui nous reste de la doctrine des Cyniques ne suffit pas, pour en donner une idée nette. Nous sçavons seulement qu'ils regardoient le juste & l'injuste, comme une distinction arbitraire, & les loix comme le fruit du caprice des hommes. Quant aux Pyrrhoniens, leurs principes sont trop connus, pour que je m'arrête à les développer.

Sans faire une plus longue énumération des différens systêmes imaginés par les anciens sur l'essence de la Divinité, l'origine de l'univers, & la nature de notre ame, je crois pouvoir assûrer qu'il n'est point de Philosophe, dont la doctrine sur ces importantes questions, soit à couvert de tout reproche. *Anaxagore* le premier des Grecs qui, suivant Ciceron, ait fait entrer l'idée d'une Intelligence immatérielle dans le systême philosophique, ne la regardoit pas comme principe de la matiere. Pour

former le monde, cet Etre ſouverain n'avoit fait que débrouiller un cahos éternel comme lui. En approfondiſſant les penſées de Pythagore & de Platon ſur l'Etre ſuprême, ces penſées ſi nobles, ſi ſublimes, on les trouve mêlées d'erreurs. Si le monde intelligible, exiſtant de toute éternité dans l'idée de Dieu, eſt, ſelon Pythagore, l'archetype du monde matériel, tiré par cet Etre tout-puiſſant du ſein d'une matiere informe; ce Dieu ſuprême eſt en même tems uni à ſon ouvrage par des liens indiſſolubles. C'eſt l'ame univerſelle, dont toutes les ames particulieres ne ſont que des écoulemens & des portions. Ces ames préexiſtantes aux corps qu'elles habitent, en parcourent pluſieurs par des tranſmigrations ſucceſſives, juſqu'à ce qu'elles ſe réuniſſent à leur tout. Dans le ſyſtême de Platon, nos ames ſont auſſi des particules de celle du monde: elles ne s'en détachent que pour s'y rejoindre; & cette ame du monde eſt elle-même une émanation de la Divinité.

Il n'eſt point d'Epicuriens qui n'adoptaſſent de pareilles opinions quant aux conſéquences morales. Cependant, je le répéte, gardons-nous de taxer d'athéiſme les Auteurs de ces hypothéſes, comme ont fait quelques Ecrivains Modernes, dont le but étoit peut être d'enrichir de deux noms célébres la liſte des athées. Pythagore & Platon en

admettant l'immortalité de l'ame, avoient ſur cette matiere des idées moins ſaines que le peuple; mais n'accuſons de leurs erreurs que la Raiſon humaine alors plongée dans les plus épaiſſes ténébres. Les abſurdités du Paganiſme, les fictions des Poëtes, les traditions populaires confondues enſemble formoient un cahos, où ſe perdoient les génies les plus éclairés. A peine pouvoient-ils, à la faveur de quelques traits de lumiere diſperſés dans cet abyſme, découvrir un petit nombre de vérités, dont ils n'appercevoient pas même l'accord. La révélation ſeule a pû diſſiper ces nuages. Il falloit qu'un rayon émané du ſein de la lumiere même, portât le jour dans cette nuit profonde. En voyant des Auteurs Modernes former à l'aide du ſeul raiſonnement un corps de Morale, on eſt tenté de croire que la raiſon ſuffit pour nous conduire à la vérité. Mais ſans la révélation, ils ſeroient moins éclairés. C'eſt elle qui les guide quelquefois, ſans qu'ils le ſçachent. * Plus on étudie les anciennes opinions,

* M. le Cardinal de Polignac étoit convaincu de cette vérité. Perſuadé que la Loi naturelle eſt inſuffiſante ſans la révélation; qu'être Philoſophe ſans être Chrétien, c'eſt s'arrêter au commencement de la route, prendre les fondemens de l'édifice pour l'édifice meme, ſéparer en un mot deux choſes eſſentiellement unies, il ne regardoit l'Anti-Lucréce que comme le préliminaire d'un Poëme plus important, où il devoit recueillir & développer les preuves de la Religion Chrétienne. On ne peut trop regretter que ce projet qu'il annonce dans ſon neuviéme Livre, n'ait point eu d'exécution. Ce n'eſt pas qu'une pareille cauſe ait beſoin d'etre défendue; mais elle honore ſes

plus on ſent la juſteſſe de cette remarque, faite par pluſieurs grands Hommes. Privés du ſecours de la révélation, les meilleurs Philoſophes n'ont bâti que des ſyſtêmes défectueux : quel nom donner à ceux de tous les autres ?

Ils ſont inſoutenables ; & c'eſt, aux yeux de tout homme ſenſé, le triomphe de la Religion. De toutes les preuves dont le concours en démontre la certitude, une des plus frappantes, des plus à notre portée, c'eſt l'abſurdité des hypothéſes imaginées pour la combattre. Elles ont néanmoins trouvé des partiſans ; nous ne devons pas en être ſurpris. Comme la dépravation des mœurs eſt une des principales ſources de l'athéiſme, tout ſyſtême qui tend à délivrer les paſſions d'un joug qu'elles abhorrent, trouve en elles des défenſeurs zélés, qui ſçavent en pallier les défauts, en diſſimuler la foibleſſe, & lui donner des dehors ſéduiſans. Les hommes ne ſont que trop ſouvent complices de ceux qui les trompent ; ils croyent volontiers ce qu'ils déſirent. Je ne ſçais quel charme faſcine alors nos yeux ; & quand nos erreurs nous ſont cheres, notre raiſon ſe tait, ou ne parle qu'en leur faveur.

défenſeurs. Nous euſſions vû ſe déployer dans ce ſecond ouvrage toute l'éloquence de notre Poëte. La Religion Chrétienne offre à l'eſprit les plus nobles idées ; elle eſt pour le cœur une ſource inépuiſable de ſentimens.

Ces hypothéſes, quoiqu'abſurdes, peuvent donc être l'objet d'un examen ſérieux ; puiſqu'il s'agit de déſabuſer des hommes. Une ſeconde réflexion fera ſentir encore davantage combien cet examen eſt utile & même néceſſaire. Ceux qui ſe dégradent au point de méconnoître une Divinité, ont rarement un ſyſtême fixe & développé. La plûpart libertins, ſans être Philoſophes ; entraînés par la fougue de l'âge & des paſſions, par l'amour de l'indépendance, par le torrent de l'exemple, ont embraſſé ce parti ſans réflexion & ſans choix. Jamais ils ne conſiderent ni les motifs, ni les fondemens de leur opinion. Demandez-leur ce qu'ils ſubſtituent à cette Religion qu'ils mépriſent : des diſcours vagues ſont leur unique réponſe. Ils entendent dire que des hommes célébres ont nié l'exiſtence de Dieu, & ſoutenu le Matérialiſme par des ſyſtêmes méthodiques. C'en eſt aſſez pour eux. Diſciples de ces Sages, dont le nom leur eſt à peine connu, ils ſe repoſent ſur leur autorité. « De grands Philoſophes, » répondent-ils, ont approfondi cette importante » matiere : ils ont pris ſur eux les frais d'une diſ- » cuſſion pénible : nous voyons par leurs yeux ; » pleins de confiance en leurs lumieres, nous mar- » chons ſans examen dans les routes qu'ils ont » frayées. » Eſt-il un moyen plus ſimple de confondre ces crédules partiſans de l'incrédulité, que

d'expofer à leurs regards des Syftêmes qu'ils adoptent fans les connoître. Surpris de l'abfurdité de ces fentimens, ils les défavoueront fans doute : l'amour-propre méconnoît toujours ce qui le fait rougir. Ils prétendront que leurs idées font plus raifonnables. Mais qu'ils effayent de réunir ces idées confufes, dont l'aveugle impreffion les a fi long-tems déterminés ; que leur efprit articule enfin ces fons vagues qui s'élévent du fond de leur cœur : quel fera le fruit de cette opération ? Juges de leur propre ouvrage, qu'ils le comparent à celui de leurs maîtres ; ils en reconnoîtront la conformité. Leur Syftême, quel qu'il foit, fe réduira néceffairement à l'un de ceux dont je viens de donner l'abregé, ou fera peut-être un mêlange de plufieurs de ces opinions mal afforties. L'erreur eft un Protée, qui fe reproduit fous mille formes différentes, mais qui toujours le même, malgré l'illufion des métamorphofes, ne peut échapper à des regards attentifs & pénétrans.

J'en appelle à l'expérience. Quels nouveaux Syftêmes ont imaginés les défenfeurs modernes de l'athéïfme ? Vils plagiaires, copiftes des Anciens, dont ils n'ont fait que déguifer les fentimens, ils en impofent par la différence des termes à ce peuple d'efprits forts, qui fuit aveuglément leurs pas. L'opinion de *Coward* fur la nature de l'ame eft celle de

Dicéarque, que cet Anglois a renouvellée. *Hobbes* reconnoîtroit ſes principes dans le précis que j'ai fait de ceux d'Epicure ſur l'origine des Loix & de la Société. Cette même théorie eſt le fondement de la politique de *Machiavel*. Qu'eſt-ce que le *Spinoſiſme*, ſinon le Syſtême de Xénophanes & des Stoïciens mis dans un nouveau jour, & traité d'une maniere plus méthodique? La Secte des *Immatérialiſtes* fait un mêlange des idées de Pythagore ſur le monde intelligible, avec le Pyrrhoniſme le plus outré. L'Angleterre a vû renaître ſous les auſpices d'un homme célébre l'infini d'Anaximandre. Enfin, le croiroit-on? Le ridicule ſentiment de ce Philoſophe ſur l'origine de l'eſpéce humaine, a de nos jours oſé reparoître. Un Phyſicien moderne a ſoutenu, comme lui, que les hommes étoient ſortis de poiſſons. Et cette opinion, il ne la donne pas, comme une de ces idées ſinguliéres que l'eſprit hazarde quelquefois en ſe jouant. C'eſt, à l'entendre, le fruit d'une méditation profonde, le réſultat d'un grand nombre d'expériences faites ſur les bords du Nil & ſur les côtes de la mer Rouge. Je ne ſçais ſi l'ouvrage de cet Auteur eſt imprimé: mais il forme un long Manuſcrit, que j'ai eû quelque-tems entre les mains. Je ne parle ni de *Robert Flud*, ni de pluſieurs autres Philoſophes irréligieux; leurs hypothéſes ſe retrouvent toutes dans les Anciens,

comme celles des Modernes que je viens de citer. Tant il eſt vrai, qu'il n'y a point d'abſurdité qui n'ait été dite & redite par des Philoſophes!

En général, quelque parti que prennent les Athées, ils s'accordent tous à nier l'exiſtence ou la providence de Dieu, la création de la matiere, la ſpiritualité de l'ame & ſon immortalité. C'eſt donc les combattre tous à la fois, que de prouver contre Epicure que Dieu exiſte; qu'il a créé la matiere; qu'Auteur du monde il le gouverne; que notre ame incorporelle par eſſence doit vivre à jamais. M. de Polignac établit ces vérités dans ſon ouvrage. On en jugera par le précis qui me reſte à faire de ſa doctrine.

ART. III. Précis de la doctrine établie dans l'Anti-Lucréce.

ELLE a pour fondement la diſtinction de l'intelligence & de la matiere: principe inconteſtable, qui nous éclaire à la fois ſur la nature de l'homme & ſur l'origine de l'univers. Tout ce qui exiſte eſt eſprit ou corps. Les êtres de la premiere claſſe ont la penſée pour attribut eſſentiel: l'étendue eſt la qualité primitive de ceux de la ſeconde. Ces deux propriétés ſont tellement oppoſées l'une à l'autre, qu'elles s'excluent réciproquement, & ne peuvent ſe trouver réunies dans la même ſubſtance. De ce que la matiere eſt incapable de penſer, il ſuit que paſſive par eſſence elle ne peut ni ſe mouvoir, ni

fe donner aucune des modifications dont elle eft fufceptible. Elle a donc un moteur, une caufe toute-puiffante ; & ce moteur, cette caufe eft l'Intelligence fouveraine.

Ainfi la nature des corps fournit une démonftration fenfible de l'exiftence d'un Dieu. Mais cette importante vérité fe trouve encore établie par d'autres preuves, toutes de genres différens. Telles font l'idée de cet Etre gravée dans notre efprit ; l'union de l'ame avec le corps ; les merveilles de l'univers ; enfin l'accord unanime de tous les hommes.

Ce principe infini, éternel, immuable, a tiré la matiere du néant, parce qu'il l'a voulu, & quand il l'a voulu. Le monde matériel eft fon ouvrage, & c'eft la copie du monde intelligible, qui a toujours exifté dans fes idées. Auteur de la Nature, il a, pour en régler le cours, établi des loix générales, auffi fages que conftantes. Sa Providence embraffe l'univers, & veille fur chaque être en particulier.

L'homme eft le plus parfait de tous. Compofé de deux fubftances étroitement unies, malgré l'oppofition de leur nature, il tient par le corps aux objets fenfibles ; mais il peut s'élever par l'ame jufqu'à la Divinité dont il eft l'image. Son corps eft une machine fçavamment organifée. C'eft l'affemblage d'une multitude de refforts, dont le concert & la

délicateſſe forment un tout en même-tems parfait & deſtructible. Son ame eſt ſimple, dès lors indiſſoluble, & par conſéquent immortelle. La liaiſon de ces deux parties de nous-mêmes produit entre elles une correſpondance intime. Certains mouvemens excités dans le corps occaſionnent dans l'ame certaines penſées : telle ou telle penſée de la part de l'ame fait naître dans le corps tel ou tel mouvement. Une ſubſtance ſpirituelle ne peut agir, il eſt vrai, par elle-même ſur une portion de matiere : mais l'Etre ſouverain, dont la volonté les unit, eſt, ſi je l'oſe dire, le milieu qui tranſmet de l'un à l'autre ces impreſſions réciproques. Dieu eſt l'Agent univerſel : c'eſt lui qui meut le corps à l'occaſion des deſirs de l'ame ; c'eſt lui qui fait répondre les penſées de l'ame aux mouvemens du corps. L'immortalité de l'ame eſt auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu. Les hommes naiſſent tous avec le germe de ces deux vérités. *C'eſt*, pour me ſervir de l'expreſſion d'un de nos meilleurs Ecrivains, * *le dogme du Genre humain & la foi de la Nature.*

Sur ces deux points roulent toutes les ſpéculations de la Métaphyſique, & tous les préceptes de la Morale. En effet, l'Auteur de l'univers en eſt le Souverain. Il a gravé dans nos cœurs en traits ineffaçables

* Hiſtoire de Jovien, Tome I. pag. 369.

une loi qui ne nous impofe des devoirs, que pour nous rendre heureux; loi fimple, pure, immuable, univerfelle, & dont tous les caracteres répondent aux attributs de fon Auteur. Elle unit tous les peuples : elle fait de tous les hommes autant de freres : ils ne font vraiment libres, que lorfqu'ils refpectent les bornes qu'elle prefcrit à leur liberté. Interprétes de cette loi primitive, les plus fages Légiflateurs n'ont fait que la développer. Leurs réglemens ne font refpectables, qu'autant qu'ils ont pour bafe ceux du droit naturel. La diftinction du jufte & de l'injufte n'eft donc pas l'ouvrage des hommes. Elle a pour principe la nature des Etres, ou plutôt celle de la Divinité même. Dieu eft la vérité, la juftice, le bien par effence; & cet amour du vrai, ces femences d'équité, qui réfident dans notre cœur, font les titres précieux de notre origine : c'eft l'empreinte de la main qui nous a tirés du néant.

Il eft donc des vices & des vertus; & par conféquent des peines & des récompenfes après cette vie. En effet, les hommes étant libres, leurs actions doivent recevoir le prix qu'elles méritent. Elles ne le reçoivent prefque jamais en ce monde, où l'on voit fouvent les coupables profpérer, & les amis de la vertu gémir dans l'infortune. Le tems eft un cahos; mais l'ordre doit être réta-

bli dans l'éternité. La Juſtice ſuprême y punira le crime ; un bonheur ineffable y ſera le partage des Juſtes.

Ce bonheur eſt la poſſeſſion de Dieu même. Le déſir d'être heureux eſt eſſentiel aux hommes. Leurs penſées, leurs actions tendent toutes à ce but. Ils ſe trompent ſouvent ſur la route, qui peut les y conduire. Les richeſſes, les honneurs, les plaiſirs, les ſciences, le repos, ce phantôme qu'ils appellent la gloire, uſurpent leurs hommages, & les attirent par des charmes trompeurs. Biens chimériques, inſuffiſans, mêlés d'amertume, quelquefois empoiſonnés par les remords, & dont les moins frivoles n'ont, comme les autres, que la durée d'un inſtant. Tous ſont indignes d'attacher une ame immortelle. Unique objet de nos contemplations & de nos déſirs, Dieu ſeul peut raſſaſier notre eſprit & notre cœur. Seul il peut fixer les regards & les vœux d'une ame née pour connoître & pour aimer. Il eſt le bien ſuprême, la derniere fin de l'homme : mais que l'homme n'eſpére pas y parvenir, s'il ne s'acquitte de ce qu'il doit à ſon Créateur, de ce qu'il ſe doit à ſoi-même, de ce qu'il doit enfin à la Société.

Voilà quel eſt en abrégé tout le ſyſtême de la Religion naturelle : ſyſtême dont les diverſes parties ſe ſoutiennent par leur accord, ſe prêtent un

jour mutuel, & concourent à former un tout inébranlable. Cette Religion ne suffit pas sans le Christianisme; mais elle ne fait avec lui qu'un même corps. Les vérités dont elle nous instruit, intimemement liées à celles que Dieu nous a révélées, en sont, pour ainsi dire, la base & le fondement. Sans elle tout n'est que chimere, qu'illusion, que désordre. Si notre ame n'est pas immortelle, nous sommes les plus malheureux & les plus méprisables de tous les Etres. Joüets du mensonge, ennemis de nous-mêmes par un excès d'amour propre, confondant les besoins de nos passions avec ceux de la nature, environnés de maux réels, & dénués de véritables ressources; vertueux sans objet, sans principe, sans espoir; forcés de sacrifier les plus doux penchans de nos cœurs à de chimériques devoirs, à de vains remords; rampant avec peine d'un objet à l'autre; amas monstrueux de contradictions, nous traînons dans l'ignorance & la misere quelques momens qui se perdent dans l'abysme du passé. Vils mortels, quel est donc le fondement de l'orgueil qui vous enfle? Est-ce cette raison, que vous regardez comme votre appanage? Mais elle ne peut que vous égarer: elle n'enfante que des doutes ou des erreurs. Est-ce votre liberté? C'est le principe de vos maux & la source de vos désordres. Ce sont peut-être vos connoissances. Rarement utiles, souvent incertaines,

& toujours achetées par l'étude, sont-elles préférables à cet instinct qui conduit les animaux? Enfans de la nature, dociles à ses loix, guidés par sa lumiere, ils suivent sans écart la route qu'elle leur trace. Fruits d'un travail opiniâtre, vos arts sont des preuves de vos besoins. Vos générations s'écoulent comme les flots, & tant d'êtres insensibles triomphent de la durée des siécles. Déplorons notre destinée; je le répéte, si ce qui pense en nous périt avec notre corps. Mais non : mon ame se sent née pour vivre à jamais; & ce sentiment intérieur ne peut me tromper. Ma vie n'est que le passage du néant à l'éternité. La terre est mon exil, & la mort doit me rendre à ma patrie. Dans ce séjour heureux habite un Dieu, Pere & Législateur des hommes. Sa Loi suprême m'ordonne de pratiquer des vertus dont il sera l'éternelle récompense. Mes passions s'élévent, il est vrai, contre le joug qu'elle leur impose : mais quel droit auroient-elles de m'entraîner dans leur révolte? Leurs intérêts ne sont pas les miens. Périsse à jamais cette affreuse Philosophie, qui prenant leur parti contre nous-mêmes, nous dégrade pour les affranchir!

*Descartes* est peut-être le premier des Modernes qui ait solidement démontré la distinction de l'ame & du corps. Ce grand homme, né pour éclairer les hommes, pour les instruire dans l'art de penser,

ne dut qu'à lui-même ses sublimes découvertes. Dans un siécle où la Raison gémissoit sous le joug de l'ignorance ; où le Péripatétisme exerçoit sur les esprits un empire despotique ; où la nouveauté, ce titre aujourd'hui si favorable, suffisoit pour décrier une opinion ; au milieu d'un peuple d'esclaves, il arbora l'étendard de la liberté. Avec ce courage, qui triomphe de tous les obstacles, il combattit des erreurs établies par une longue possession, & défendues par une foule de partisans opiniâtres. On le traita de rebelle ; on proscrivit sa doctrine ; on la peignit des couleurs les plus noires, & ce nouveau Socrates trouva dans sa patrie des persécuteurs. Mais, supérieur aux préjugés par son génie, aux contradictions par sa constance, Descartes aimoit plus la Vérité, que les ames vulgaires n'aiment les objets sensibles. Digne du nom de Philosophe, il avoit pour elle cette passion vive & sincére, qui rend capable de tout sacrifier. Il continua de marcher dans la route qu'il s'étoit frayée. Par un doute raisonnable, il sçut s'élever à l'évidence ; & conduit par de profondes méditations, à quelques principes aussi simples que féconds, il en fit la base d'une Métaphysique solide, lumineuse & vraiment utile aux hommes, puisque la plus pure Morale en est une conséquence nécessaire. C'est principalement sous ce point de vûe, qu'il me paroît mériter

nos

nos hommages & notre reconnoiſſance. Il eut un génie vaſte : grand Géométre , excellent Phyſicien , il connut la liaiſon de la Géométrie & de la Phyſique. En réduiſant le premier les courbes en équations , il mérita de partager avec les inventeurs des nouveaux calculs la gloire de ces admirables découvertes. Son œil éclairé perça les profondeurs de la Nature , en dévoila le méchaniſme , en découvrit quelques myſtères. Auteur d'une méthode inconnue juſqu'à lui , il répandit parmi nous les germes de cet eſprit philoſophique , également applicable à tous les genres d'études & de recherches , qui procéde toujours avec ordre , qui lie toutes les idées ; enfin , qui donne aux bons ouvrages modernes tant de précifion & de clarté. Mais le plus noble uſage qu'il ait fait de ſes lumiéres , celui qui doit le mettre au nombre des bienfaiteurs des hommes , c'eſt de nous avoir appris à nous connoître ; c'eſt d'avoir établi d'une maniere inconteſtable la ſpiritualité de notre ame ; cet attribut glorieux , le titre de notre grandeur , le fondement de nos devoirs & de nos eſpérances. En vain *Locke* , en ſoutenant que la matiere peut devenir penſante , & que l'eſprit ne penſe pas toujours , a prétendu détruire les bornes qui ſéparent à jamais ces deux ſubſtances. Son aſſertion dénuée de preuves , quoique reçûe de nos jours avec cette faveur qu'ont parmi

nous les opinions étrangéres, n'ébranlera jamais le principe sur lequel est établie la Métaphysique de Descartes.

C'est cette Métaphysique, immortelle comme le nom de son Auteur, indépendante du sort de ses autres idées, que M. le Cardinal de Polignac développe dans l'Anti-Lucréce. Il a rassemblé les preuves qui l'établissent, & réfuté les objections qui la combattent. Le second Livre de ce Poëme forme avec les deux suivans un traité complet sur l'essence de la matiere: celle de l'ame est approfondie dans le cinquiéme & le sixiéme. La plûpart des raisonnemens qu'il employe ne sont pas nouveaux; mais il les présente dans un nouveau jour. D'ailleurs, sont-ils moins solides, pour avoir été déja mis en œuvre? Doivent-ils faire une moindre impression sur des esprits raisonnables? Que des fictions brillantes perdent tout à nos yeux en cessant d'être nouvelles: fleurs passagéres, elles n'ont d'autre mérite qu'un éclat inutile, & quelquefois dangereux. Mais d'importantes vérités doivent-elles être assujetties à de pareilles loix? Les passions ne rougissent point de recourir sans cesse aux mêmes armes: pourquoi la raison n'auroit-elle pas un droit qu'elles osent s'arroger?

Dans le précis que j'ai fait de la doctrine de l'Anti-Lucréce, je n'ai rien dit du Systême de

Phyſique embraſſé par l'Auteur. C'eſt que je conſidére plutôt ce Poëme comme un ouvrage compoſé ſur la Religion naturelle, que comme un morceau de Phyſique. On ne peut trop diſtinguer ces deux rapports, ſous leſquels l'Anti-Lucréce ſe préſente en même-tems. Sous le ſecond, il n'eſt que curieux: il eſt vraiment utile ſous le premier. Les principes adoptés par M. de Polignac ſur la Religion & les mœurs ne dépendent nullement des explications qu'il donne aux Phénoménes que nous offre la Nature. Il ſoutient la Phyſique de Deſcartes: mais quelque Phyſique qu'il eût embraſſée, quand il défendroit celle de *Nevvton* ou de *Gaſſendi*, ſa Métaphyſique ſeroit toujours la même. Toujours inébranlable, elle ſe ſoutiendroit par ſa propre force ſans le ſecours de ces hypothèſes. Cette remarque eſt importante: je l'ai faite pour répondre à quelques Cenſeurs injuſtes, qui confondant l'acceſſoire de l'Anti-Lucréce avec l'eſſentiel, imputent à l'Auteur de combattre un Syſtême ancien, par un Syſtême qu'ils ſuppoſent n'avoir plus aujourd'hui de partiſans.

Ce n'eſt pas que la Phyſique de Deſcartes adoptée par Mallebranche ſoit digne du mépris qu'ils ont pour elle. *Quelle que ſoit la deſtinée des tourbillons*, dit un de nos plus habiles * Phyſiciens &

* M. de Mairan, dans ſon Eloge de M. l'Abbé de Molieres.

de nos meilleurs Philoſophes, *c'eſt une belle idée qui mérite qu'on faſſe les plus grands efforts pour la maintenir.* C'eſt l'ouvrage de l'art & du génie; c'eſt un magnifique ſpectacle offert à l'eſprit. Si la matiere ſubtile, où Deſcartes fait nager tous les corps, eſt ſujette à de grandes objections; ſi les Newtoniens ſe croyent fondés à la ſoutenir incompatible avec le mouvement, le vuide n'a-t-il pas auſſi ſes difficultés, peut-être plus inſurmontables? N'eſt-ce pas faire revivre les qualités occultes, que d'admettre pour principe univerſel une attraction inhérente à la matiere? La ſaine Métaphyſique combat cette étendue incorporelle, ſuppoſée par Huyghens & par Newton. Leurs partiſans ſe défendroient mal, contre un Cartéſien qui leur imputeroit de regarder le vuide comme l'immenſité de Dieu, & par conſéquent comme Dieu même.

Mais de plus, quelle idée de l'univers nous donne une hypothèſe, qui le repréſente comme une immenſe ſolitude où ſont diſperſés quelques corps? Peut-on croire que le vuide reflèchiſſe les rayons; que la lumiere ſoit une émanation de la ſubſtance du Soleil; que des Cométes viennent de tems en tems s'incorporer à cet aſtre, pour réparer les pertes continuelles qu'il fait en nous éclairant? Ces difficultés & pluſieurs autres détermi-

nerent M. de Polignac à se déclarer pour le Cartésianisme ; quoiqu'il rendît un sincere hommage au génie de Newton, à ses découvertes, à ses sublimes spéculations. Non qu'il suivît pas à pas Descartes avec une superstitieuse fidelité. Les tourbillons dont il soutient l'existence différent de ceux de son maître: il adopte le Systême de Newton sur les couleurs ; celui de Boerhaave sur la nature du Feu. Mais alors même il se montre vraiment disciple de Descartes. C'est suivre l'esprit de ce grand homme, que d'abandonner ses idées, lorsqu'elles se trouvent peu solides. Descartes, qui dans les matieres de pur raisonnement ne connut d'autorité que celle des preuves, désavoueroit des partisans dont l'aveugle soumission regarderoit comme certain, ce qu'il n'a souvent donné que comme vrai semblable. Le destructeur des Autels d'Aristote, le vengeur des droits de la Raison contre la tyrannie des préjugés, a prétendu former non des esclaves, mais des hommes & des Philosophes.

Je crains que cette premiere partie ne paroisse trop longue à la plûpart des Lecteurs : mais l'importance du sujet doit me justifier à leurs yeux. Une pareille matiere ne pouvoit être traitée superficiellement. Je serai plus court dans la seconde partie, dont le premier article roulera sur la forme & le style de l'Anti-Lucréce.

## SECONDE PARTIE.

ART. I. De la forme & du ftyle de l'Anti-Lucréce.

L'ANTI-LUCRECE eft un Poëme didactique, compofé de neuf Livres, qui renferment chacun l'examen d'un fujet particulier; mais qui font tous liés enfemble par le rapport des matieres, l'unité d'objet & l'art de l'Auteur. C'eft un corps formé de l'affemblage de parties, dont chacune prife féparément feroit elle-même un corps. Pour faire exactement connoître la forme de cet ouvrage, il faudroit en tracer un plan détaillé; mais je m'en crois difpenfé par les Sommaires que j'ai mis à la tête des différens Livres. Ces Sommaires font travaillés avec tout le foin dont je fuis capable. J'expofe dans chacun le fujet du Livre dont il eft l'abrégé: je montre la liaifon de ce Livre avec les précédens: je tâche de faire fentir celle qu'ont entre eux les Articles que j'ai cru devoir y diftinguer. Enfin, je m'attache à mettre fous les yeux du Lecteur l'ordre que le Poëte a fuivi dans fes idées, l'enchaînement des matieres qu'il traite, & celui des preuves fur lefquelles il fonde fes fentimens. Tous ces précis lûs de fuite forment, à ce que je crois, une analyfe exacte de l'Anti-Lucréce.

Cet enchaînement, cet ordre qui par d'heureufes tranfitions unit les membres d'un vafte tout, eft la partie effentielle du ftyle, dans quelque genre

d'ouvrage que ce ſoit, mais principalement dans un ouvrage philoſophique. Un Philoſophe doit ſurtout être clair. Il a beſoin de ſoutenir par une méthode ſimple & naturelle l'attention des Lecteurs, qui peu familiariſés pour la plûpart avec les idées préciſes, peu faits pour méditer, ſe rebutent, dès qu'il leur en coûte trop pour concevoir, & ſouvent même, par une injuſtice dont l'amour propre eſt la ſource, imputent à l'Ecrivain plus qu'au ſujet les efforts qu'ils ſont obligés de faire, & qu'ils ne font jamais qu'à regret. L'eſprit eſt capable d'intérêt, comme le cœur; mais il faut plus d'art pour l'intéreſſer: il en faut plus pour impoſer ſilence à l'imagination, que pour la repaître; pour tranſporter l'ame dans cette région inacceſſible aux ſens, où la Raiſon ſeule a droit de parler & d'entendre, que pour attacher les ſens par des peintures agréables. Le vrai moyen d'y réuſſir, c'eſt de mettre l'objet qu'on examine, à la portée du Lecteur; & c'eſt à quoi l'ordre qu'on obſerve peut beaucoup contribuer. L'ordre répand ſur les matieres les plus abſtraites je ne ſçais quel charme qui diminue leur ſéchereſſe. Il en facilite l'intelligence; & dès-lors la difficulté d'une queſtion, loin de nous dégoûter, en reléve le prix à nos yeux; parce qu'il nous eſt flateur de rencontrer des obſtacles que nous pouvons eſpérer de vaincre. Quand on ſçait marcher

d'un pas égal, tirer d'un seul principe une foule de conséquences, éviter les détours, écarter les discussions inutiles, tendre au but par le chemin le plus court; quelque route qu'on ose frayer, on ne doit craindre ni de la commencer, ni de l'achever seul : on peut s'assûrer d'être suivi jusqu'au terme.

Tel est dans tous les genres le mérite & l'effet d'une ordonnance réguliere. Un édifice dont toutes les parties sont liées entre elles, attire & fixe nos regards par la beauté de ses proportions. Mais si la méthode est une qualité nécessaire dans un ouvrage, elle n'est pas la seule d'où dépende la perfection du style. Il faut encore sçavoir penser; & quelle étendue ce seul mot n'a-t-il pas? Les pensées, toujours justes & vraies, doivent suivant la nature du sujet, être simples ou nobles, fortes ou délicates. Sans s'écarter de son objet, l'Auteur doit s'élever aux vûes générales; offrir dans une seule idée le germe de plusieurs autres, en laissant au Lecteur le plaisir de les développer; faire en un mot un heureux mêlange de réflexions, d'images & de sentimens.

Enfin, ce n'est pas assez de disposer avec ordre, de penser avec justesse; il faut de plus sçavoir écrire, & par ce terme j'entends l'expression, le langage. Cette partie du style, si capable de relever le mérite des autres, a plus de difficulté qu'on ne pense.

Combien de qualités ne faut-il pas réunir, pour exceller dans l'art d'écrire ? Il en eſt de générales, eſſentielles dans tous les genres. Quelque ſujet qu'on traite, le langage doit être ſimple ſans négligence, châtié ſans affectation, concis ſans obſcurité. On ne parle que pour être entendu : on n'écrit que pour communiquer aux autres ſes idées. Mais comment les tranſmettre ſans altération ; ſi l'on ne s'attache à la propriété des termes ? Cette propriété de termes, bien différente d'un puriſme ſuperſtitieux, ſuppoſe une étude approfondie de la langue qu'on parle ; une connoiſſance exacte de ſes régles, de ſes uſages ſouvent contraires aux régles, de ſes richeſſes & de ſes défauts ; l'art de la manier, de ſe l'aſſujettir, d'y trouver des beautés que le Vulgaire n'apperçoit pas. Et cette étude, cette connoiſſance, cet art annoncent un génie philoſophique, un goût exquis, des talens naturels cultivés par la réflexion. Il eſt vrai qu'une Langue ne fournit pas toujours des expreſſions qui répondent à nos penſées avec une juſteſſe parfaite &, pour ainſi dire, géométrique. Mais dans ces cas même elle a des reſſources pour quiconque ſçait les connoître & s'en ſervir. En choiſiſſant le terme qui s'éloigne le moins de l'idée qu'il s'agit de rendre, on le fait ſuivre ou précéder de quelqu'autre qui le modifie. De cet alliage réſulte une expreſſion compoſée, qui joint à la juſ-

tesse le mérite d'une combinaison fine & délicate.

L'élégance est encore une qualité dont tous les genres sont susceptibles. Le choix des termes y contribue beaucoup ; mais il ne suffit pas. Elle est sur-tout produite par l'arrangement des mots, par le soin d'éviter les répétitions, les consonances & mille autres petits défauts de détail, dont la multitude défigure le style. Sçachez lier ensemble vos phrases, de maniere qu'elles s'annoncent & s'aménent à mesure qu'elles se suivent ; les entremêler & les assortir avec art ; leur donner un tour en même tems libre & varié, votre style sera nombreux, intéressant, agréable. Un mot bien placé forme quelquefois une image, ou fait naître un sentiment. Que dirai-je de cette chaleur, qui doit animer le style ? Elle est dans un écrit, ce qu'est le sang dans un corps & le feu dans l'univers.

Mais outre ces qualités générales, il en est de particulieres à chaque genre d'ouvrages. Les uns nobles, grands, sublimes demandent une magnificence d'expressions, une force, une énergie qui seroit déplacée dans les autres. L'éloquence, l'histoire, la poësie ont chacune leur ton ; & ce ton est sujet à des variétés sans nombre. Le grand art est de proportionner la richesse, l'élévation, la vivacité de son style à la matiere qu'on traite. Toujours facile & correct, il doit, selon la nature du sujet,

être ſimple, orné, ſublime ou touchant. C'eſt une onde pure, dont la différence du terrein fait tantôt un ruiſſeau, tantôt un rapide torrent, & quelquefois un fleuve majeſtueux. Cette idée des qualités néceſſaires à la perfection du ſtyle, idée ſur laquelle j'aurois dû peut-être moins inſiſter pour plus d'une raiſon, fait aſſez ſentir quel eſt le mérite d'un bon Ecrivain ; mais en même tems quelle eſt la difficulté de bien écrire. Penſe-t on qu'il ſoit beaucoup plus facile de bien juger d'un ouvrage? Cependant il n'eſt perſonne qui ne ſe croye en état de prononcer ſur ce point. Quiconque écrit eſt ſûr d'avoir autant de juges que de lecteurs : mais parmi ce grand nombre de juges, combien peu de connoiſſeurs véritables ? Un trait hardi, une penſée brillante, une ſaillie légere, un paradoxe ingénieux enlévent preſque tous les ſuffrages. La plûpart des hommes ſont faits pour admirer ce qui les étonne. Il en eſt peu qui ſentent le prix d'un ouvrage régulier, pur, harmonieux, dont le ſtyle ſoutenu, ſans être monotone, ne paroît pas le fruit du travail. Cette ſimplicité, cette aiſance qui regnent dans le tour d'un Ecrivain, lui font perdre bien des admirateurs. On croit que pour écrire de cette maniere, il ſuffit de prendre la plume ; on joüit de ſes efforts, ſans imaginer qu'il ait eu des efforts à faire ; on marche dans un terrein uni, ſans penſer

à ce qu'il en a coûté pour l'applanir. Au reſte, cette idée qu'on ſe forme d'un ouvrage eſt la meilleure preuve de ſa bonté. Comme l'art doit être l'imitateur de la nature, il ne réuſſit jamais mieux, que lorſqu'il en ſçait emprunter tous les traits, au point d'être méconnu lui-même.

Suivant ces regles que j'ai la ſincérité d'expoſer contre mes propres intérêts, examinons le ſtyle de l'Anti-Lucréce ; il eſt en état d'en ſoutenir l'application. Ce n'eſt pas qu'il n'ait des défauts ; tout ce qui ſort de la main des hommes eſt néceſſairement défectueux. Mais par combien de beautés ces taches légeres ne ſont-elles pas effacées ? Ces beautés ſont différentes, parce que l'Anti-Lucréce traite d'un grand nombre de matieres ; que chacune a ſon ſtyle, & que le Cardinal de Polignac a ſçû prendre ce ſtyle avec une facilité qui n'annonce pas moins de goût que de talent. En général, la diction en eſt très-correcte. Il eſt peu d'ouvrages modernes, dont la latinité ſoit comparable à celle de ce Poëme. Des alluſions fines, des tours heureux y découvrent un Auteur nourri de la lecture des meilleurs Ecrivains du ſiécle d'Auguſte. Ses vers ſont harmonieux, aiſés, naturels. Auſſi faciles que les vers d'Ovide, ils approchent les uns de l'élégante ſimplicité de ceux d'Horace, les autres de la nobleſſe de ceux de Virgile.

En effet, quoique tous également purs, ils ne ſont pas tous du même goût. L'Anti-Lucréce eſt un ouvrage, où l'Auteur, ſouvent Poëte & Philoſophe en même tems, ſe trouve quelquefois obligé de n'être que Philoſophe. Les détails dans leſquels il entre, en traitant des queſtions de Métaphyſique ou d'Aſtronomie, étoient peu ſuſceptibles de graces & d'ornement. La préciſion, la clarté, la méthode ſont les ſeules qualités du ſtyle, qui conviennent à ces ſortes de matieres. On ne peut nier que M. de Polignac ne les porte au plus haut dégré. Il poſſéde l'art de mettre des vérités abſtraites dans tout leur jour, & de donner en quelque ſorte un corps aux idées les plus métaphyſiques. Malgré la gêne de la verſification, & la difficulté de traiter dans une langue étrangere des ſujets obſcurs par eux-mêmes, il eſt ſi clair que la proſe françoiſe ne pourroit l'être davantage. Son ſtyle eſt ſi naturel, qu'on ſeroit tenté de croire que les mots s'arrangeoient ſous ſa plume, ſans le moindre effort de ſa part. La juſteſſe & la propriété des termes qu'il employe eſt ſurprenante. J'ai vû de ſçavans Anatomiſtes s'étonner de la maniere dont il a ſçu joindre l'élégance à la plus ſcrupuleuſe exactitude, dans la deſcription qu'il fait du corps humain au ſeptiéme Livre. D'habiles Aſtronomes donnent les mêmes éloges au huitiéme, où le ſyſtême de l'uni-

vers eſt développé ſelon les principes de Deſcartes & de Copernic. Je pourrois citer encore d'autres morceaux, comme ſon explication de la peſanteur, ſa théorie du feu, ſes preuves de la diviſibilité de la matiere à l'infini.

Mais quelle éloquence, quelle poëſie, lorſque la nature de ſon ſujet lui permet de prendre l'eſſor! Les fleurs ſemblent naître ſous ſes pas. Deſcriptions agréables, images riantes, comparaiſons ingénieuſes, ſentimens nobles & touchans, idées ſublimes, tout eſt prodigué dans ſon ouvrage. L'Anti-Lucréce pourroit fournir des exemples de tous les genres de beautés. Quand le Cardinal de Polignac oppoſe au portrait du Sage d'Epicure, celui d'un homme perſuadé des grands principes de la Religion naturelle; quand il nous repréſente les ravages de l'amour propre, les ſuites affreuſes de l'Athéiſme, l'origine de l'Idolâtrie, l'inſuffiſance & la vanité des plaiſirs, des honneurs, de tous les biens dont notre cœur ſe repaît ici-bas, on ſent qu'il eſt pénétré de ce qu'il dit. C'eſt un Orateur, un Poëte, un Philoſophe épris des charmes du vrai. Il peint avec grace; il éléve l'eſprit; il intéreſſe le cœur. Quoi de plus noble que ſon début, que les éloges qu'il fait de Deſcartes & de l'étude de la nature? Quoi de plus poétique que ſa deſcription des Caſcades du *Teverone?* En s'attachant à montrer que les ani-

maux ſont des automates, avec quel art nous fait-il paſſer devant les yeux les traits les plus ſinguliers de leur hiſtoire ? Ses tableaux ſont dignes de *la Fontaine* & d'*Oudry*. Quels agrémens ne répandent-ils pas ſur le ſixiéme Livre, dans lequel il raſſemble les preuves de ce Paradoxe raiſonnable, avancé d'abord par *Gomez Peréira*, & preſque démontré depuis par Deſcartes ? Sa deſcription d'une coquille, celle de la ſenſitive & pluſieurs autres ſuffiroient pour me faire regretter qu'il n'ait laiſſé que quelques vers du neuviéme Livre, qui devoit rouler ſur les foſſiles, les minéraux, les plantes marines, en un mot, ſur tout ce que renferment les entrailles de la terre & le ſein de la mer. L'origine des rivieres eſt un ſujet qu'il eût relevé des plus brillantes couleurs de la Poëſie. Avec quel plaiſir l'aurions-nous ſuivi dans les grottes profondes, où la nature dérobe à nos yeux ſes plus grandes merveilles ! Quel champ n'offroient pas à ſon génie les découvertes qu'on fait ſi ſouvent de coquillages & de poiſſons pétrifiés dans les terres : Médailles inconteſtables du Déluge, ſuivant l'expreſſion de M. *de Fontenelles* ; cet ingénieux Philoſophe, qui a ſçû donner tant d'eſprit à la raiſon !

Il ſeroit encore à ſouhaiter pour un autre motif, que le Cardinal de Polignac eût mis la derniere main à ſon ouvrage. S'il en avoit eu le loiſir, il

auroit ſans doute fait diſparoître une partie des défauts qu'on y remarque, & que je ne prétends pas diſſimuler. Le principal eſt une abondance qu'il n'a pas toujours renfermée dans ſes juſtes bornes. Il ne laiſſe preſque rien à ſuppléer au Lecteur; il tombe dans des répétitions; il développe des raiſonnemens, dont il auroit pû ne préſenter que le principe. Ajoûtons qu'en général ſes tours ne ſont pas aſſez variés; que ſon ſtyle, avec beaucoup de graces, n'a peut-être pas aſſez de force; qu'il prodigue trop les comparaiſons. On pourroit ſur-tout en critiquer deux ou trois, qui me paroiſſent peu juſtes, & qui certainement ne ſont pas nobles. Peut-être peuvent-elles ſe ſoutenir dans un Poëme latin; mais je n'ai pas cru devoir les faire paſſer dans ma traduction. Au reſte, comme chaque Peintre a ſa maniere, chaque Ecrivain a ſon ſtyle. Ce qui me paroît diſtinguer celui de notre Poëte, c'eſt la fécondité, la nobleſſe, la clarté, l'élégance & l'harmonie. Avec plus de nerf & de feu, ce ſeroit un modéle achevé.

Si les hommes ſe peignent dans leurs ouvrages, quelle idée l'Anti-Lucréce ne doit-il pas nous donner de ſon Auteur? Je n'entreprendrai pas de le repréſenter tel qu'il fut. Trop jeune pour avoir pû le connoître; je ne jugerois de lui que par ſon Poëme & par les autres monumens qu'il nous a laiſſés

laiſſés de ſon génie. Je ſçais trop d'ailleurs ce qui me manque, pour oſer même aſpirer à l'honneur d'en faire le portrait. Les grands hommes appartiennent de droit aux grands Peintres. Le nom du Cardinal de Polignac eſt écrit dans les faſtes de l'univers. La France, la Société, la Littérature ont pleuré ſa perte; & nos Académies, dont il faiſoit un des principaux ornemens, ont eu la gloire de lui donner des Panégyriſtes dignes de lui. Deux célébres Ecrivains chargés de ſon éloge, par la place qu'ils y rempliſſoient alors, s'en ſont acquittés avec un ſuccès brillant. *M. de Boze* a bien voulu permettre que celui qu'il a compoſé parût à la tête de ma traduction ; & cet éloge qui préſente un fidéle abrégé de la vie de M. de Polignac, autoriſe mon ſilence ſur une ſi belle Hiſtoire.

Cependant je ne puis, ſur-tout à l'occaſion de l'Anti-Lucréce, m'empêcher de remarquer un trait qui caractériſe à mes yeux cet homme illuſtre: c'eſt la grandeur de ſon ſçavoir. Il avoit reçû de la nature une merveilleuſe facilité. L'étendue, & ſi je l'oſe dire, la ſoupleſſe de ſon génie, le rendoient propre aux différens genres d'études. Sans les confondre, il les embraſſa tous. Mithridate parloit toutes les langues de l'Aſie : ne peut-on pas dire que le Cardinal de Polignac a ſçu toutes celles du monde littéraire? Il n'étoit étranger dans aucune des parties

de ce vaſte empire. Et quel progrès n'auroit-il pas fait dans les Sciences, s'il n'eût été qu'Homme de lettres ; puiſque malgré le tumulte des affaires, les devoirs de la ſociété, les diſtractions inſéparables de ſon rang & des places qui lui furent confiées, il avoit acquis un fonds de connoiſſances inépuiſable ? Heureux qui peut faire de ſon eſprit un ſi noble uſage ! C'eſt l'employer utilement, que d'aimer à multiplier ſes idées. Rien ne le retrécit, ne le dégrade davantage, que de ſe concentrer dans un ſeul genre, en mépriſant tous les autres. Ce goût excluſif annonce preſque toujours un génie borné, faux, eſclave des préjugés, incapable de vûes générales, fait pour ramper autour d'un ſeul objet, pour s'appeſantir ſur de minces détails. Ceux qui penſent, quoique déterminés par des talens naturels, à cultiver telle ou telle ſcience, ne ſe bornent pas à la ſphère qu'ils ont choiſie : ils connoiſſent, ils parcourent les ſphères voiſines. Citoyens d'une partie de l'univers, ils ſont naturaliſés dans les autres. Qu'on ne diſe pas que les différens objets de nos études ſont trop contraires, trop vaſtes, pour ne point ſe donner une excluſion mutuelle. Je ſçai que prétendre mener de front toutes les Sciences, ce ſeroit ſe repaître d'un eſpoir chimérique. Mais ſans former un pareil projet, on peut joindre à l'étude approfondie de quelqu'une, les élémens

de plusieurs autres. Malgré leur opposition apparente, elles ont un rapport véritable ; elles se soutiennent, s'éclairent réciproquement. Du point de vûe dans lequel il se place, l'homme d'esprit apperçoit leur liaison. Il voit que celle dont il a fait choix n'est que la partie d'un tout, & que ce tout est un corps dont la moindre portion a droit d'attirer ses regards. Les Lettres forment réellement une République. Il est entre les esprits une société, comme il en est une entre les habitans d'un même pays. Le citoyen d'une ville où fleurit le commerce, peut sans sortir de sa patrie, jouir de toutes les productions, de toutes les richesses des climats les plus éloignés. Sa demeure est un centre, où tout vient aboutir. Que penseroit-on de lui, si renonçant aux avantages d'une si heureuse situation, las de cette abondance, de cette variété, qui préviennent ses besoins, il alloit se renfermer dans une Isle déserte, aride, & qui séparée de tout, étrangere à l'univers, ne produiroit qu'une seule des choses nécessaires à la vie ? Ayons la même idée d'un homme, qui ne cultivant qu'un seul genre d'études, proscrit tout le reste avec dédain. Quoi donc ? Ne peut-on être sensible aux attraits d'une science, sans méconnoître le prix de toutes les autres ? C'est une des injustices de l'amour propre : mais que cet amour propre est aveugle ! qu'il

entend mal ses intérêts ! Ces espéces d'enthousiastes qui ne font cas que de leur secte, pensent-ils que ceux qu'ils méprisent, ayent pour eux beaucoup d'estime ? N'est-il pas infiniment plus flateur de connoître assez toutes les sciences, pour en appercevoir l'utilité ; pour s'intéresser aux progrès de ceux qui les cultivent ; pour s'approprier les fruits de leurs travaux ; pour avoir le plaisir de les estimer ? L'étude des hommes & celle de la nature ouvrent deux scènes différentes, mais qui peuvent être contemplées par les mêmes yeux. Eléve de toutes les Muses, le Cardinal de Polignac pouvoit dire avec raison : « L'Histoire m'instruit ; la Poësie » me délasse ; l'Antiquité me donne des préceptes » & des modéles ; la Physique & l'Astronomie » m'offrent un spectacle digne de nos regards. C'est » pour moi que Descartes médite ; que Pascal pen- » se ; que Newton calcule ; que Mallebranche cher- » che la vérité ; que la Bruyere peint les mœurs ; » que le Leibnits François, le Varron de notre sié- » cle porte aujourd'hui le flambeau dans la nuit » des tems. » En vain objecteroit-on que des connoissances si variées, au lieu d'éclairer l'esprit, n'y jettent que le trouble & la confusion. Elles produisent cet effet sur des hommes qui, plus avides de sçavoir, que capables de réflechir, entassent tout sans choix & sans ordre. C'est sans doute un

malheur pour eux, que de sçavoir beaucoup ; parce qu'un esprit faux, à force de s'exercer sur plus d'objets, devient incorrigible par l'habitude de mal juger. Mais les génies méthodiques, qui de bonne heure se sont formé le goût & le jugement sur des principes invariables, ne doivent pas craindre de trop embrasser. Toutes leurs idées se placent & s'arrangent naturellement. L'Anti-Lucréce en fournit la preuve. L'Auteur y traite un grand nombre de matieres différentes. Mais la propriété des termes dont il se sert, & la clarté de son style montrent que la multitude de ses connoissances ne nuisoit pas à la justesse de ses idées.

ART. II. Histoire de l'Anti-Lucréce depuis la mort de l'Auteur.

CE Poëme, l'Ouvrage de l'esprit & du sçavoir, seroit peut-être encore enseveli dans les ténébres, si l'Auteur n'avoit pas eû un Ami véritable. C'est à l'amitié, que le Public doit la possession de l'Anti-Lucréce. La conformité de caractère unissoit depuis long-tems au Cardinal de Polignac un homme, qui joignoit aux avantages de la naissance, à la délicatesse de l'esprit, un mérite plus rare & plus réel aux yeux de quiconque sent le prix des qualités du cœur. A ce portrait on reconnoît sans peine M. l'Abbé de Rothelin; ce sage, aimable & modeste, né pour être l'exemple & les délices de la societé. M. de Polignac avoit plus d'une fois

reconnu la ſolidité de ſon attachement pour lui, dans ces occaſions délicates qui effrayent les amitiés foibles & démaſquent les fauſſes. Perſuadé par de telles épreuves, que cet ami tendre & conſtant auroit pour ſa mémoire le même zèle que pour ſa perſonne; il lui remit ſon Poëme peu de jours avant ſa mort, en le laiſſant maître abſolu de la deſtinée de cet ouvrage. C'étoit lui donner une grande marque de confiance, mais en même-tems le charger d'un pénible fardeau. L'Anti-Lucréce n'étoit pas, à beaucoup près, dans l'état où Virgile laiſſa l'Enéide. Travaillé par l'Auteur à pluſieurs repriſes; plein de différentes leçons entre leſquelles il ne paroiſſoit pas s'être déterminé; rempli de ces négligences, qui échappent toujours dans le feu de la compoſition; c'étoit un aſſemblage de piéces de rapport dont la liaiſon, quoique réelle, ne ſe montroit pas au premier coup-d'œil. Des additions ſans nombre, écrites ſur des feuilles volantes, formoient plus de trois mille Vers ſéparés du texte même. Une réviſion ſi difficile ne demandoit pas moins de ſagacité que de patience, de goût que de ſçavoir. Il falloit d'abord raſſembler les diverſes copies de cet ouvrage, la plûpart informes & toutes, différentes; les comparer ſoit entr'elles, ſoit avec l'Original remis par l'Auteur; choiſir entre les variantes; diſtribuer

dans le corps du Poëme cette foule de morceaux détachés, dont la place n'étoit pas indiquée; tirer ensuite du tout ensemble un Manuscrit complet. Sans une lecture réïterée, ou plutôt sans une étude approfondie de l'Anti-Lucréce, on ne pouvoit parvenir à cette derniere opération, qui n'étoit elle-même qu'un préliminaire. En effet, ce Poëme avoit d'avance une grande célébrité: l'Auteur étoit un homme illustre, dont la réputation établie par d'autres titres pouvoit être compromise. Et ce qu'il faut sur-tout remarquer, cet Auteur, malgré l'amour que les hommes ont pour leurs productions, avoit permis de le supprimer, comme s'il se fût défié du mérite ou du succès de son ouvrage. Quels soins n'étoit donc pas obligé de se donner un homme zelé pour l'honneur de son ami, & que le choix de cet ami rendoit l'arbitre de ce qui pouvoit augmenter sa gloire, ou lui porter atteinte? Ce n'étoit pas assez de s'attacher à la forme, au style, à la versification du Poëme; il devoit en examiner le fonds, en discuter le raisonnement & les principes; enfin, à cause de la varieté des sujets qui s'y trouvent ou traités ou simplement effleurés, se livrer à des recherches sans nombre. Travail ingrat, long, pénible, obscur, & dont un Auteur voudroit à peine se charger pour lui-même.

Mais est-il des obstacles dont l'amitié ne triomphe?

Elle inſpire à ceux qu'elle anime ce courage qui rend capable d'un dévouement. Elle a ſes Héros. Fait pour en être un, ſenſible à ſes douceurs & digne de les gouter, M. l'Abbé de Rothelin ſçavoit qu'en faiſant le bonheur de ceux qu'elle unit, elle leur impoſe des devoirs ; & tout ce qu'il regardoit comme devoir fut toujours ſacré pour lui. D'ailleurs il étoit ſoutenu par l'importance de l'objet. Contribuer à la perfection d'un ouvrage où l'athéiſme eſt combattu, c'étoit ſervir la Religion & par conſéquent l'Humanité. Déterminé par des motifs ſi reſpectables, malgré le triſte état d'une ſanté qui s'affoibliſſoit de jour en jour, il entreprit la reviſion de l'Anti-Lucréce & l'acheva. Je n'entrerai pas dans le détail des ſoins qu'il a pris : ce détail ſeroit immenſe, & ſe peut aiſément concevoir après la peinture que j'ai faite du déſordre où ſe trouvoit le Poëme. A force de le lire & de le méditer, il en avoit tellement ſaiſi le plan, les idées, le ſtyle, que l'eſprit même de l'Auteur ſembloit l'animer.

Mais comme la modeſtie eſt inſéparable du mérite, plus on a de lumieres, plus on ſe défie de ſon propre goût. M. l'Abbé de Rothelin ne crut pas devoir ſe charger ſeul d'un travail qui demandoit des connoiſſances ſi variées ; il ſe hâta d'aſſocier à cet examen les Critiques les plus éclairés.

Convaincu que le suffrage des véritables Connoisseurs répond de celui du Public, & souvent même le détermine, il offroit l'Anti-Lucréce aux regards de tous ceux dont l'approbation peut flatter un amour propre délicat. Je ne citerai pas tous les Sçavans qu'il a consultés : cette Capitale renferme peu d'hommes illustres dans les différens genres de sciences ou de littérature, dont les noms ne fassent partie de cette liste. En les rassemblant plusieurs à la fois, il avoit formé des especes de Tribunaux littéraires, dont chacun entendoit séparément la lecture du Poëme entier. Les uns devoient prononcer sur le style ; les autres sur les choses mêmes. Admis à quelques-unes de ces conférences, j'ai souvent eu le plaisir d'observer la diversité des impressions que les mêmes objets font sur les esprits differens ; j'ai souvent eu celui de suivre avec peine une foule de remarques fines, de réflexions judicieuses, que la dispute faisoit éclore avec rapidité. Mais ce qui me touchoit le plus, c'est l'inquiétude avec laquelle M. l'Abbé de Rothelin cherchoit à démêler le veritable sentiment de ses Auditeurs, & la satisfaction vive que lui causoient de sinceres applaudissemens. On eût dit qu'il étoit l'Auteur du Poëme. En le voyant occupé sans cesse de cet ouvrage, se livrer avec patience, avec ardeur, aux plus longues discussions ;

revenir à tout moment ſur ſes pas ſans ſe rebuter ; faire ſes délices de toutes les fatigues inſéparables d'une pareille entrepriſe, je jouiſſois d'un ſpectacle plein de charmes pour les cœurs ſenſibles. Le pouvoir de l'amitié paroiſſoit à mes yeux dans tout ſon jour ; & je concevois alors que ce ſentiment ſi déſintereſſé, ſi pur, eſt capable de la même vivacité que les paſſions ; ou plutôt que c'eſt la paſſion des ames vertueuſes.

M. l'Abbé de Rothelin recueilloit ſoigneuſement tous les avis ; il prenoit une note des differentes critiques, mais en ſe réſervant le droit de les juger & la peine d'en faire uſage. La plupart de ceux qu'il conſultoit ſe contentoient d'indiquer les défauts, ſans entreprendre de les réformer. C'eſt ſur lui que rouloit ce travail pénible. Il le partageoit avec quelques amis, charmés de lui donner cette marque de leur attachement. Celui de tous dont il a tiré le plus de ſecours, c'eſt un homme connu par ſon eſprit & ſes talens, mais dont l'eſprit & les talens ſont le moindre mérite, M. *le Beau*, Profeſſeur d'Eloquence dans l'Univerſité de Paris, & maintenant aſſocié de l'Académie des Belles-Lettres. Ils travailloient de concert avec une aſſiduité qui mit enfin le Poëme en état de paroître. Tout étoit prêt ; & l'Anti-Lucréce pour ſe montrer n'attendoit que des circonſtances plus heureuſes.

Mais une mort trop prompte, quoique depuis long-tems annoncée par une langueur incurable, en nous enlevant M. l'Abbé de Rothelin, l'a privé du plaisir de présenter au Public l'Ouvrage du Cardinal de Polignac. Ce n'est pas un des moindres sacrifices qu'il ait eu à faire. Pour en diminuer l'amertume, il a confié par un acte autentique l'édition de l'Anti-Lucréce à cet ami zèlé, qui l'avoit secondé si parfaitement. Flatté d'une telle marque de reconnoissance, M. le Beau se chargea de ce dépôt précieux, dans le dessein de n'en pas jouir long-tems seul. Des obstacles qu'il n'avoit pas prévus, l'ont empêché de satisfaire aussi-tôt qu'il le desiroit son impatience & celle du Public. Enfin après les avoir surmontés, il a depuis environ quinze mois publié ce Poëme fameux, en l'accompagnant d'une Préface digne du Poëme & de lui. Elle est pleine de traits brillans, de pensées fines, d'heureuses expressions; mais elle ne fait pas moins l'éloge du cœur de l'Ecrivain que de son esprit. C'est-là, que déclarant qu'il donne l'Anti-Lucréce sous les auspices de M. l'Abbé de Rothelin, il éleve à sa Mémoire un monument immortel. De quels traits nous peint-il cette douceur, cette égalité d'ame, cette politesse noble & vraie, ce goût des Lettres, cet amour de la Religion, cette vertu modeste & solide; en un mot, tant de qualités

eſtimables dont l'aſſemblage formoit le caractère d'un homme ſi digne de nos regrets ? Ce caractère fut le principe d'une conduite toujours uniforme, toujours régulière, & du courage inalterable avec lequel il attendit l'inſtant qui devoit terminer ſes jours. Je l'ai vû pendant trois mois ſoutenir d'un œil ferme & tranquille les approches d'une mort qui s'avançoit à pas lents. Quoique ſenſible, quoiqu'environné d'objets capables d'ébranler ſa conſtance, il parut rompre ſans effort tous les liens qui l'attachoient à la terre, & nous montra ce que peut ſur un Philoſophe Chrétien l'eſpérance d'un avenir.

ART. III. De la Traduction que je donne de ce Poëme.

LES AMIS des lettres & de la vertu, les cœurs reconnoiſſans, tous ceux en un mot dont l'approbation peut me flater, applaudiront aux juſtes éloges que je donne à M. l'Abbé de Rothelin. Ils ne peuvent paroître déplacés à la tête d'un ouvrage dont nous lui ſommes redevables, & d'une traduction que j'ai faite par attachement pour lui. Après l'idée que je viens d'ébaucher de ſon caractere, ne ſerai-je pas taxé d'orgueil, ſi je dis qu'il m'honora de ſes bontés ; qu'il me donna ſouvent des preuves d'une ſincere & vive affection ? Je la dûs ſans doute au deſir que je marquois de cultiver les Lettres. C'étoit intéreſſer vivement un homme qui les

aimoit avec ardeur, dont elles faisoient la plus chere occupation, & qui jaloux d'étendre leur empire, ne cherchoit qu'à leur acquérir de nouveaux sujets. Il sçut lever les obstacles qui m'empêchoient de suivre mon goût, & guida mes premiers pas dans une route, où les premiers pas décident de tous les autres. Epris des charmes & touché des avantages de l'étude, il étoit persuadé que les sciences font la gloire d'un Etat. Avec quel plaisir voyoit-il leurs intérêts confiés au zele d'un Ministre éclairé, qui regarde le pouvoir de les proteger comme un de ses plus beaux droits ! Que ne peuvent-elles pas esperer de la paix qu'un Monarque bienfaisant & desinteressé vient de rendre à l'Europe ? Sous ce nouvel Auguste, secondé par un autre Mecene, elle fera renaître l'âge d'or de la Litterature.

M. l'Abbé de Rothelin, qui pour donner l'Anti-Lucrece au Public, attendoit le retour de cette paix, ne fut témoin que des victoires dont elle est le fruit précieux. Une mort prématurée l'a privé d'un spectacle dont ses yeux étoient dignes. J'avois, quelques mois avant qu'elle arrivât, commencé la traduction du Poëme. Dans ses derniers momens il me parut desirer que je la continuasse ; je le lui promis : en m'ouvrant la carriere des Lettres, il avoit acquis un droit sur mes premiers travaux. Cette promesse m'a soutenu contre les

dégoûts & les difficultés inséparables d'un pareil ouvrage.

Sans prétendre les exagerer ici, je ne crains pas d'avancer qu'il est souvent plus facile de composer que de traduire. Un traducteur doit posseder & sa langue & celle de son Auteur. Il doit emprunter le génie d'un autre ; saisir ses idées ; se conformer à son goût ; s'anéantir à tout moment, pour se reproduire sous une forme étrangere. D'ailleurs quels efforts n'a-t-on pas à faire, pour affranchir une traduction de la contrainte propre en quelque sorte aux ouvrages de ce genre ; pour la préserver de ce froid qui les fait languir si souvent ; pour lui donner un tour noble, aisé, naturel ; pour transporter enfin dans la copie toutes les beautés de l'original, sans en representer tous les traits ? Concluons de ce détail que les grands Ecrivains sont les seuls qui puissent être bons traducteurs. Je dis plus : ils sont par une autre raison les seuls qui devroient entreprendre de traduire. En formant un tel projet, on se constitue par son propre choix l'Interprete d'un Auteur ; & par conséquent on devient responsable envers lui de la maniere dont on le fait parler. Les Anciens, dont les ouvrages sont, pour ainsi dire, consacrés par l'admiration de plusieurs siécles, sont moins compromis entre les mains d'un traducteur médiocre. Quoique

ſous la forme qu'il leur a donnée, ils paroiſſent au-deſſous de l'idée qu'on en avoit, leur gloire eſt en ſûreté. Le Lecteur jugeant d'eux par l'opinion générale, impute à leur Interprete la plûpart des défauts qu'il y remarque. Mais quel riſque un Moderne ne court-il point en pareil cas ? Le dégoût qu'inſpire ſon traducteur retombe preſque toujours ſur lui. D'après une copie informe & qui le défigure, ſes contemporains le jugent avec rigueur & ſans appel. Un homme qui penſe avec délicateſſe ne peut donc s'examiner trop ſcrupuleuſement, lorſqu'il oſe former une entrepriſe, où la réputation d'un autre ſe trouve intéreſſée. Il ſe doit tout entier à ſon Auteur, & la moindre négligence de ſa part bleſſe un engagement réel.

Ces conſidérations jointes à la longueur de l'Anti-Lucréce, à la diverſité des matiéres qu'il traite, au peu d'eſpérance que j'avois de réuſſir, & ſur-tout aux fréquentes révoltes de mon goût naturel, qui ſans ceſſe entraîné vers d'autres objets proteſtoit contre ce genre de travail, m'ont preſque fait renoncer à la traduction de ce Poëme. J'ai ſouvent été ſur le point de l'abandonner. Mais chaque fois le ſouvenir de l'intérêt que prenoit à cet ouvrage un homme dont la mémoire m'eſt précieuſe, de la promeſſe que je lui fis, & de la circonſtance dans laquelle il l'exigea, m'obligeoit à

défavouer cette réfolution. Je fentois ranimer mon ardeur, en me rappellant le courage infatigable qui le foutint dans le cours des travaux qu'il s'étoit impofés pour la révifion du Poëme, & qui peut-être ont abrégé fes jours. Voilà ce qui m'a conduit jufqu'au bout de cette pénible carriere, malgré les obftacles & les prétextes qui m'invitoient fans ceffe à la quitter.

Je ne rends compte au Public de tous ces détails, que pour éviter les reproches de témérité que m'attireroit une pareille entreprife, fi les motifs n'en étoient pas connus. Je fens trop combien cette traduction eft imparfaite, combien elle répond peu à l'idée que je me forme d'un bon ouvrage en ce genre, pour ofer dire ce qu'elle m'a coûté. Chaque Traducteur fe fait un fyftême. Le mien eft le fruit d'une expérience que des épreuves réitérées m'ont fait acheter bien cher. Je ne l'expoferai pas ici; cette difcuffion me méneroit trop loin: mais en général deux principes qui me paroiffent importans, m'ont fervi de regle.

Je fuis convaincu d'abord qu'on ne doit pas traduire un ouvrage écrit dans une langue étrangere à l'Auteur, comme on en traduiroit un que l'Auteur auroit compofé dans fa propre langue. En effet, quoique les hommes puiffent avoir les mêmes idées, elles s'offrent à leur efprit fous des formes différentes.

différentes. Pour peu qu'elles soient nettes & précises, elles naissent accompagnées de termes qui les expriment ; & cette expression ; l'image, le corps d'une idée, varie suivant le caractere propre à chaque langue. Virgile pensoit en Latin. Un François qui le traduit doit par conséquent s'étudier à concilier les génies des deux langues, de façon que, sans choquer la sienne, il représente non-seulement les pensées de Virgile, mais encore le tour qu'elles avoient dans son esprit. Cet accord qu'on peut regarder comme une branche du *Costume*, est très-difficile. Mais le Cardinal de Polignac étoit François : il pensoit donc en François : ses idées s'offroient à lui revêtues d'expressions françoises. Ainsi quelque familiere que lui fût la langue de l'ancienne Rome, pour les rendre en latin aussi parfaitement qu'il a fait, il étoit obligé de les traduire. La vérité de cette remarque doit frapper encore davantage, si l'on se rappelle qu'il étoit homme du premier rang ; qu'il vivoit dans le centre du langage le plus pur ; que son Poëme roule sur des matieres philosophiques qui faisoient le sujet de ses entretiens ordinaires, & que les anciens n'ont pas traitées ; qu'il est plein d'expériences & de raisonnemens modernes. Ce n'est pas qu'on ne rencontre dans cet ouvrage des tours latins, qui se seront d'eux-mêmes offerts à son esprit. J'en citerois un

grand nombre. Mais ce n'eſt que dans les morceaux de ſentimens, ou dans les deſcriptions d'objets que préſente la nature ; parce que le cœur parle, & que la nature eſt décrite dans toutes les langues. Il étoit poſſible alors de trouver en même tems des expreſſions & des phraſes toutes latines. Ces exceptions ne détruiſent pas la regle que je viens de propoſer. Suivant ce principe, comment devoit agir le traducteur de l'Anti-Lucréce ? Songer d'abord qu'il étoit moins queſtion de traduire que de reſtituer, de tracer une copie que de faire revivre un original. En conſéquence, ſe remplir des idées de ſon Auteur ; en démêler la forme naturelle à travers les dehors étrangers dont il les avoit revêtues ; épier, pour ainſi dire, l'inſtant de leur naiſſance, pour obſerver ce qu'elles étoient alors, & chercher enſuite à les exprimer d'une maniere que pût avouer un Ecrivain qui parloit bien ſa langue.

La ſeconde regle que j'ai toujours eue devant les yeux, c'eſt qu'il faut conformer ſon ſtyle au ſujet qu'on traite. Or l'Anti-Lucréce, je l'ai déja dit pluſieurs fois, eſt tantôt un poëme, tantôt un ouvrage purement philoſophique. J'ai donc cru devoir, en traduiſant les morceaux de Poëſie, donner à ma proſe le tour poétique, ſemer des fleurs, chercher l'harmonie, la variété, la richeſſe des expreſſions, & ſur-tout conſerver les images qui ſont

l'eſſence de la Poëſie. Mais dans l'examen des matieres abſtraites j'ai ſimplement tâché de réunir la préciſion, la juſteſſe & la propriété des termes. J'ai banni les images, lorſqu'elles uſurpoient la place des idées. Enfin, je ne me ſuis attaché qu'à rendre mon ſtyle pur, clair & naturel. C'eſt ſurtout cette derniere qualité qui me paroît faire le mérite d'une traduction. On exige qu'elle ſoit fidéle; mais elle ne doit pas être littérale. Il faut que ſans être libre, elle le paroiſſe; & que le Lecteur puiſſe oublier qu'il a devant les yeux une copie.

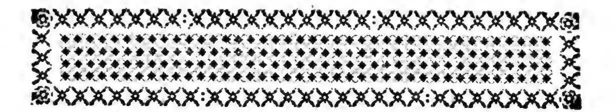
Celle que je préſente au Public a toute l'exactitude qu'a pû lui donner un travail aſſidû. Je ne me ſuis permis d'écart que dans une ſeule occaſion, où je l'ai jugé néceſſaire. Cet écart eſt ſi conſidérable que je crois devoir en avertir. Il regarde un morceau d'environ deux cens vers, qui fait partie du ſeptiéme Livre. L'Auteur en parlant de la propagation des différentes eſpeces, entre ſur celle des animaux dans des détails phyſiques que le latin a pû conſerver, parce qu'il eſt à la portée de moins de Lecteurs; mais qui me paroiſſent inſoutenables dans notre langue. Je les ai ſupprimés ſans balancer. Mais comme ils offrent une preuve éclatante de la Toute-puiſſance de Dieu, & qu'ils ſont néceſſairement liés au reſte du Livre, je n'ai fait que donner à cet endroit une nouvelle forme. J'ai

rejetté sur les végétaux tout ce qui regardoit les animaux; & ce changement ne diminue rien de la force des preuves dont l'Auteur se sert, ne nuit point à la suite de son explication. Tout se trouve lié dans la traduction, comme dans le texte. Le Poëte y fait les mêmes raisonnemens, y répond aux mêmes difficultés.

En parlant des principes que j'ai peut-être mieux connus que suivis dans la composition de cet ouvrage, je ne dois pas me taire sur les secours qui l'ont mis en état de paroître tel que je le donne aujourd'hui. Ce sont les conseils & les critiques de quelques amis, dont j'ai plus d'une fois éprouvé le goût & la sincérité. Ils ont eû la patience d'entendre la lecture de ma traduction entiere, dans des conférences qui se tenoient avec une régularité que je ne puis trop reconnoître. C'étoit chez un homme, qui sans aucun titre littéraire est vraiment homme de lettres, qui chérit la mémoire de M. l'Abbé de Rothelin, & le fait revivre pour moi par l'affection dont il m'honore. Je supprime son nom par obéissance; quoique je pusse m'autoriser de l'exemple de *M. Duclos*, qui n'a pas eu pour sa modestie la même déférence, dans la Préface de l'Histoire de Louis XI. Que ne dois-je pas en particulier à l'amitié de M. l'Abbé *de la Bleterie?* Que ne dois-je pas à celle de *M. Crevier*, qui a bien voulu

augmenter le nombre de mes obligations à son égard, en interrompant, pour l'examen de mon ouvrage, des travaux dont nous recueillons tous les ans le fruit? J'ai tâché de mettre à profit de pareils secours: c'est au Public à juger si j'ai réussi. Mais quel que soit le succès de la traduction que je lui présente, j'aurai du moins dégagé ma parole. Heureux d'avoir pû, en remplissant un devoir que m'imposoient la reconnoissance & l'amitié, consacrer à la Religion les prémices de ma plume! C'est un engagement dont je sens avec plaisir la force & l'étendue.

ELOGE



# ÉLOGE

## DE M. LE CARDINAL DE POLIGNAC.

Par M. DE BOZE.

MELCHIOR DE POLIGNAC, Cardinal-Prêtre du titre de Sainte Marie des Anges aux Termes, Archevêque d'Aufch, & Commandeur des Ordres du Roi, nâquit au Puy en Velai, le 11. Octobre 1661. & fut le fecond fils de Louis-Armand Vicomte de Polignac, & de Jacqueline du Roure fa troifiéme femme.

LA Maifon DE POLIGNAC eft trop connue pour prétendre rien ajoûter à l'idée qu'on en a : fon origine fe perd dans l'antiquité la plus reculée ; & la poffeffion immémoriale du lieu à qui elle a donné, ou dont elle a tiré fon nom, rappelle celui d'*Autoctones* que les Athéniens fe donnoient eux-mêmes, comme étant les enfans & les maîtres de la terre qui les portoit.

Le jeune Melchior, tendrement aimé d'un oncle qui l'avoit tenu ſur les fonts de baptême, & qui étoit Abbé de Montebourg, fut deſtiné à l'Égliſe; & dès qu'il eut reçu au Puy une premiere teinture des Lettres, il vint à Paris faire ſes Humanités au Collége des Jéſuites.

Il ne ſe ſouvenoit pas d'y avoir jamais donné priſe ſur lui pour avoir manqué à aucun de ſes devoirs. Une fois ſeulement, (c'étoit un jour de compoſition,) voyant M. ſon frere & un autre de ſes amis, gémiſſans ſur le thême dont ils ne pouvoient venir à bout, il eſſaya de leur en faire paſſer un à chacun dans le tuyau d'une plume qu'il paroiſſoit leur prêter. Le Régent ſe douta de quelque choſe, les plumes lui furent apportées, il en tira les thêmes communiqués, & les montrant à toute la claſſe, il promit d'en faire le lendemain une punition exemplaire; mais le ſoir même ayant eu la curioſité de lire ces thêmes faits à la hâte, il les trouva ſi bons, ſi différens l'un de l'autre, & ſur-tout de celui de l'Abbé de Polignac, qui étoit le meilleur des trois, que le lendemain il ne ſe fit pas beaucoup prier pour pardonner une faute, dont il auroit voulu que tous ſes écoliers euſſent été capables.

Après avoir fini ſa Rhétorique aux Jéſuites par des exercices brillans, M. l'Abbé de Polignac paſſa au Collége d'Harcourt pour y faire ſa Philoſophie.

L'UNIVERSITÉ étoit alors encore partagée entre Ariſtote & Deſcartes ; les jeunes Profeſſeurs penchoient vers le nouveau ſyſtême, les autres ſe piquoient d'une inviolable fidélité pour l'ancien, & il n'eſt pas étonnant que celui d'Harcourt fût de ce nombre ; il y avoit près de trente ans qu'il jouiſſoit d'une grande réputation. Mais elle n'impoſa point à ſon Diſciple ; il ſentit la beauté & les avantages du ſyſtême de Deſcartes dans les objections mêmes que l'on s'efforçoit de réſoudre ; & tout ce que lui apprirent les cahiers de ſon Profeſſeur, ce fut à bien diſputer contre lui ; ce qui dans un ſens eſt une aſſez bonne maniére d'apprendre.

CEPENDANT le tems de ſoutenir des Théſes arriva : le Profeſſeur ſouhaitoit que l'Abbé DE POLIGNAC fit honneur à ſes leçons ; celui-ci au contraire, offroit de défendre publiquement le ſyſtême de Deſcartes, ſans le ſecours d'aucun Préſident, & depuis long tems il n'y avoit eu une affaire de cette importance au Pays Latin. On l'accommoda enfin ; il fut décidé que l'Abbé DE POLIGNAC ſoutiendroit les deux ſyſtêmes par deux Actes ſéparés, & en deux jours différens, mais que celui d'Ariſtote, comme le plus reſpectable, ſeroit ſoutenu le dernier, & fermeroit la barriére.

L'ABBÉ DE POLIGNAC ſe rendit ; il diſpoſa lui-même dans l'ordre qui lui parut le plus naturel, les principes de Deſcartes qui n'avoient encore jamais été rédigés en forme de Thèſe ; & s'immolant

à celle que ſon Profeſſeur avoit diſpoſée en faveur d'Ariſtote, il enchanta tout ſon Auditoire dans la premiére, & les vieux Péripatéticiens ſortirent très-contens de la ſeconde.

Il se diſtingua de même en Sorbonne; & il y achevoit ſon cours de Théologie, quand M. le Cardinal de Bouillon l'engagea à venir avec lui à Rome où il étoit obligé d'aller pour le Conclave où Alexandre VIII. fut élu.

Le nouveau Pape donna des marques ſi particuliéres de ſon eſtime à l'Abbé de Polignac, que M. le Duc de Chaulnes qui avoit été envoyé en même tems pour pacifier les différends qui s'étoient élevés, & qui avoient été pouſſés ſi loin ſous le Pontificat d'Innocent XI. fit agréer au Roi que l'Abbé de Polignac entrât dans cette partie de la négociation qui regardoit les propoſitions du Clergé de 1682.

Ainsi devenu Miniſtre à l'âge de 27 à 28 ans, ſon coup d'eſſai fut de diſcuter les Libertés de l'Egliſe Gallicane, & les intérêts de la Cour de Rome, avec un Souverain Pontife qui en avoit fait toute ſon étude pendant plus de cinquante ans avant ſon élévation. Il eut l'honneur de l'entretenir pluſieurs fois; & le Saint Pere qui goutoit de plus en plus le caractère de ſon eſprit, lui dit avec bonté dans une de leurs dernières conférences : *Vous paroiſſez toujours être de mon avis, & à la fin c'eſt le vôtre qui*

*l'emporte*. En effet, les principaux articles de l'accommodement ayant été comme réglés, M. le Duc de Chaulnes & M. le Cardinal de Bouillon jugèrent à propos que l'Abbé DE POLIGNAC repassât en France, pour en rendre lui-même compte au Roi.

LOUIS XIV. lui accorda une longue audience, au sortir de laquelle il dit : *Je viens d'entretenir un homme, & un jeune homme, qui m'a toujours contredit, sans que j'aie pu m'en fâcher un moment.* Il retourna à Rome avec de nouvelles instructions, & l'affaire y fut sinon terminée, du moins assoupie comme on le souhaitoit, avant la mort d'Alexandre VIII.

ALORS il rentra avec M. le Cardinal de Bouillon au Conclave où fut élu Innocent XII, & immédiatement après il revint à la Cour. Les agrémens qu'il y trouva ne purent l'y retenir ; il leur préféra le séjour du Séminaire des Bons-Enfans, pour se livrer suivant son goût, à l'étude des Belles-Lettres, des Sciences & de l'Histoire, en se formant aux devoirs de son état. Mais l'opinion que le Roi avoit de ses talens, ne lui permit pas de les consacrer uniquement à cet usage ; il fut nommé Ambassadeur Extraordinaire en Pologne, & obligé de s'y rendre presque *incognito*, & par mer, parce que la France étoit en guerre avec presque toutes les autres Puissances de l'Europe.

Le Batiment sur lequel on avoit embarqué ses équipages, sa vaisselle, ses meubles, échoua aux côtes de Prusse, & tout y fut pillé. Pour lui il arriva heureusement; & semblable aux Héros qui n'avoient besoin d'aucun appareil pour se faire reconnoître, il fut accueilli par le Roi de Pologne avec une tendresse & des distinctions sans exemple: ce Prince voulut qu'il logeât dans son propre Palais; bientôt il en fit son ami de tous les momens & de toutes les heures; & ce goût si facile à s'épuiser dans le cœur des Souverains, ne finit que par la mort du grand Sobieski.

La Pologne en proie aux divisions qui ont coutume de l'agiter quand il faut qu'elle se choisisse un Maître, ouvrit un vaste champ aux vûes de l'Abbé de Polignac. Il se flatta d'y réunir tous les suffrages en faveur d'un Prince que son mérite personnel rendoit digne de plus d'une couronne, & ce fut sans doute ce qui contribua le plus à le tromper. Le succès qu'il s'étoit promis, & qu'il avoit annoncé, s'évanouit entre ses mains par une fatalité que sa discrétion ne permettoit pas d'approfondir; & il en fut d'autant plus affligé, qu'il ignoroit avec le monde entier, qu'il étoit dans les décrets de la Providence, que cet évenement-là même en produiroit quelque jour un autre beaucoup plus avantageux à la France. Il revint donc accablé de son infortune comme d'une calamité publique; & retiré à son Abbaye de Bon-Port, il y passa trois années entiéres enveloppé dans sa

vertu, & n'ayant de commerce qu'avec les Muſes.

La veritable gloire d'un Ambaſſadeur ſe tire certainement du plein ſuccès de ſes négociations; mais ce ſuccès n'eſt pas toujours aiſé à démêler, & le plus ou moins de ſatisfaction qu'on lui marque à ſon retour, n'eſt pas non plus une régle toujours exempte d'erreur. De nouveaux intérêts ſurvenus dans un court intervalle, exigent quelquefois de plus grands ſacrifices; & le Public ne ſe trouve à portée d'en juger, que lorſqu'après des ſiécles entiers, le voile qui couvroit les myſtères de l'État, ſe déchire, & tombe, pour ainſi dire, de lui-même.

Il est une ſorte de preuve moins lente & moins équivoque de l'eſtime du Prince pour le Miniſtre qu'il a paru négliger; c'eſt quand il ne l'oublie pas long-tems, quand il le rappelle de lui-même, qu'à ſon retour il le comble d'honneurs & de bienfaits, qu'il l'emploie de nouveau dans des occaſions plus délicates, & pour des affaires encore plus importantes que celles dont il l'avoit d'abord chargé.

C'est ce qui arriva à M. l'Abbé de Polignac. Revenu de Pologne en 1698, il reparut à la Cour en 1702 avec cet éclat que la faveur elle-même ne donne, que lorſqu'elle ſuccede à la diſgrace & qu'elle ſemble vouloir l'expier. Le Roi lui conféra deux nouvelles Abbayes; il lui fit avoir la

nomination d'Angleterre au Chapeau de Cardinal: & pour le mettre plus à portée de faire valoir cette nomination, il l'envoya en qualité d'Auditeur de Rote à Rome, où il l'associa au Cardinal de la Tremoille dans un Ministère que la situation des affaires d'Italie rendoit extrêmement difficile.

Ce n'est pas tout : aux premiéres espérances que le Roi conçut de la Paix qu'il étoit déterminé de donner à ses Peuples à quelque prix que ce pût être, il fit revenir M. l'Abbé de Polignac pour l'envoyer avec M. le Maréchal d'Uxelles à Gertruydemberg. Il lui sçut gré de la maniére dont il y avoit ouvert les conférences, & de la noblesse avec laquelle il les avoit rompues; & quand la Victoire qui s'étoit égarée sous des Drapeaux étrangers, eut fait naître par son retour de plus justes idées aux ennemis de la France, le Roi choisit encore M. l'Abbé de Polignac pour son Plénipotentiaire au Congrès d'Utrecht, où se conclut enfin le Traité qui rendit à la Nation sa premiére splendeur, & couvrit d'une nouvelle gloire les derniéres années du règne de Louis le Grand.

Ce fut pendant la tenue de ce Congrès que Clément XI. qui avoit connu très-particuliérement M. l'Abbé de Polignac pendant son séjour à Rome, le créa Cardinal *in petto* dans un Consistoire semi-public. Le Pape eut la délicatesse de ne le déclarer que huit grands mois après, pour lui laisser tout le tems de consommer le précieux ouvrage

de la Paix ; & ce fut par une délicatesse à peu-près semblable, qu'avec l'agrément du Roi M. l'Abbé DE POLIGNAC quitta la Hollande sans avoir mis sa derniére signature au Traité, parce que ce Traité achevoit de ruiner les espérances du Prince à qui il devoit sa nomination au Cardinalat, & à qui il ne pouvoit donner d'autres marques de son attachement & de sa reconnoissance.

A SON retour, il fut encore comblé des graces du Roi, & des éloges de la Cour; mais le Roi mourut, & à sa mort la Cour prit une face toute nouvelle. M. le Cardinal DE POLIGNAC n'eut plus de part aux affaires; sa retraite à Anchin suivit de près la signature du Traité de Londres, & dura jusqu'à la mort du Ministre qui l'avoit conclu. Celle du Pape Innocent XIII. qui arriva peu de tems après, l'obligea d'aller au Conclave, où Benoît XIII. fut élu. Il contribua beaucoup à son exaltation; & le Roi qui étoit parvenu à sa majorité, honorant alors le Cardinal DE POLIGNAC de la même confiance que son Bisayeul, voulut qu'il restât à Rome en qualité de Ministre de France. On sçait que pendant huit années entiéres, il en a rempli les fonctions avec autant de dignité que d'intelligence, & avec une telle satisfaction des deux Cours, qu'en son absence le Roi le nomma à l'Archevêché d'Ausch, & à une place de Commandeur de ses Ordres ; & que Benoît XIII. & Clément XII. son successeur, non contens de l'employer dans les principales Congrégations, le consultoient sur leurs

propres affaires, tandis qu'il traitoit auprès d'eux celles du Roi.

Tel fut l'homme d'État dans M. le Cardinal de Polignac ; & si nous ne l'avons pas représenté tout-à-la-fois comme homme de Lettres, lui qui ne sépara jamais l'un de l'autre, c'est que ce rare assemblage, cet heureux mêlange, qui a toujours fait la grandeur de son caractère & le charme de sa société, ne pouvoit sans quelque confusion, passer à chaque instant dans le récit abrégé de sa vie.

Il avoit joint à d'excellentes études une conception vive, & cette heureuse avidité de sçavoir, qui allant au-devant des principes, les saisit comme par instinct, les développe & les enchaîne dans l'ordre qu'ils doivent naturellement avoir pour être plus solides ou plus lumineux.

Son eloquence simple & naïve en apparence, trouvoit au besoin toutes les richesses de l'expression ; & les graces de la Personne ne contribuoient pas peu aux victoires de l'Esprit.

Nous avons déja vû un grand Pape se plaindre agréablement d'une espéce de séduction de sa part ; un grand Roi avouer qu'il avoit pu le contredire sans lui déplaire : peu s'en fallut qu'en Pologne même, par le seul talent de la parole, il ne renversât les montagnes d'or & d'argent qu'on lui opposoit.

L'ACADEMIE FRANÇOISE en jugea ainſi; & elle n'héſita pas à le dire, quand au retour de Pologne & de l'Abbaye de Bon-Port, elle choiſit M. l'Abbé DE POLIGNAC pour ſuccéder au célebre Evêque de Meaux Boſſuet, qu'elle venoit de perdre.

SON Diſcours de réception, quoiqu'aſſujetti comme les autres à la formule de certains Eloges conſacrés que le tems fait vieillir, & que le nombre même affoiblit, brille d'ailleurs de tant de beautés, qu'on le met encore au rang des chefs-d'œuvre, & qu'on le lit toujours avec un nouveau plaiſir.

MAIS ce n'étoit pas ſeulement ſa Langue naturelle, qu'il parloit avec élégance & facilité; il poſſédoit de même la plûpart des Langues vivantes, & en particulier celles des différentes Cours où il avoit été. Il ſçavoit bien la Langue Grecque; & il avoit ſi heureuſement cultivé la Latine, qu'il en auroit pu donner des préceptes comme Varron, & des exemples comme Ciceron: il n'en faudroit pas d'autre preuve que les Diſcours Latins qu'il a prononcés à Rome en différentes occaſions, celui ſurtout qu'il prononça en prenant poſſeſſion de ſa place d'Auditeur de Rote.

C'ETOIT peu de tems après un tremblement de terre qui avoit fait entr'ouvrir le Dôme de Saint Pierre, & jetté dans Rome une conſternation générale: tout s'étoit réfugié dans les jardins ou dans les places publiques; Clément XI. ſeul proſterné au

pied des Autels, demandoit tranquillement à Dieu de ne prendre que lui pour victime de sa colère; & à peine eut-il achevé sa priére, que la terre se raffermit, & que le peuple se rassûrant enfin, sembla moins occupé du danger qu'il avoit couru, que du dévouement & de la piété du Saint Pere à qui il croyoit devoir sa conservation. M. l'Abbé DE POLIGNAC peignit cet évenement avec des couleurs si vives & si touchantes, qu'on eût dit qu'il se renouvelloit : on vit la consternation se répandre subitement, le calme y succéder peu à peu, & les transports dejoie, de reconnoissance, éclater comme dans le tems même où la chose s'étoit passée.

UN AVANTAGE singulier que M. le Cardinal DE POLIGNAC a eu sur les Orateurs Latins des meilleurs siécles, c'est qu'il excelloit également dans la Poësie; & ce n'est pas une réputation fondée, comme beaucoup d'autres, sur quelques Odes, sur quelques Élégies, quelques Épîtres, & de moindres Piéces encore : elle est établie sur un des plus grands Poëmes qui ayent été entrepris depuis la renaissance des Lettres, un Poëme de dix à douze mille Vers, où sont traitées les plus importantes matiéres de la Religion, de la Physique & de la Morale; où l'Auteur égal à Lucrece pour la versification, mais bien supérieur pour la Doctrine, après avoir déterminé contre le sentiment de ce Poëte, contre celui d'Épicure & de ses Sectateurs, en quoi consiste le souverain bien; quelle est la nature de l'Ame, soit dans les hommes, soit dans les animaux;

ce que l'on doit penser des Atômes, du Mouvement, du Vuide, tire de l'éclairciſſement même de ces queſtions ſublimes, l'exiſtence réelle & néceſſaire d'un Dieu Créateur & Conſervateur perpétuel de l'Univers.

LES PLUS grands Ouvrages doivent ſouvent leur naiſſance au hazard, & telle fut l'origine de celui-ci. En revenant de Pologne, M. l'Abbé DE POLIGNAC s'étoit arrêté quelque tems en Hollande, & y avoit fait connoiſſance avec le fameux Bayle, qui étant alors au fort de ſes diſputes contre les Miniſtres Jaquelot & Jurieu, ne parloit d'autre choſe. M. l'Abbé DE POLIGNAC prit cette occaſion de lui demander ce qu'il penſoit ſur certaines matiéres, & à laquelle des Sectes qui regnoient le plus en Hollande, il s'étoit particuliérement attaché. Bayle éluda la queſtion par quelques vers de Lucrece qui paroiſſoient n'y avoir qu'un rapport éloigné. Preſſé de nouveau, il ſe contenta de répondre qu'il étoit bon Proteſtant, ce qui ne ſignifioit pas davantage. Plus preſſé encore, il répéta avec une ſorte d'impatience : *Oui, Monſieur, je ſuis bon Proteſtant, & dans toute la force du mot; car au fond de mon ame, je proteſte contre tout ce qui ſe dit & tout ce qui ſe fait;* & cette déclaration ſinguliére fut encore accompagnée d'un paſſage de Lucrece plus étendu & plus énergique que le premier. M. l'Abbé DE POLIGNAC frappé du ton & des circonſtances, ſe remit à la lecture de Lucrece; il conçut que la réfutation de ſon ſyſtême ſeroit utile à la Religion,

à l'Humanité même, & il l'entreprit dans sa retraite.

QUAND il revint à la Cour, combien de fois ne lui fallut-il pas redire à quoi il s'étoit occupé pendant son séjour à Bon-Port ? Il lui échappa de parler de l'Anti-Lucrece; & quoiqu'il n'en parlât que comme d'une légère ébauche, chacun vouloit voir ce Poëme, & le qualifioit d'avance de merveilleux & de divin. Il ne put se défendre d'en communiquer un peu plus, un peu moins; le moins étoit pour les simples curieux, le plus étoit, ou pour des Personnes d'un rang élevé, à qui il ne pouvoit rien refuser, ou pour des amis dont il espéroit recevoir de nouvelles lumiéres. L'indiscrétion ou l'infidélité multipliérent bien-tôt ces copies, & en les multipliant, elles les rendirent toujours plus défectueuses. Divers Journaux en publiérent des fragmens : le bruit se répandit que deux Princes infiniment respectables en avoient commencé la traduction; & on vit enfin une analyse sommaire de l'Ouvrage entier dans le second volume de la Bibliotheque des Rhéteurs du Pere le Jay.

MAIS si ces copies, tout imparfaites qu'elles étoient, exciterent il y a trente ans l'admiration des Connoisseurs, quel accueil ne feront-ils point au véritable Anti-Lucrece que M. le Cardinal DE POLIGNAC a comme refondu depuis ce tems-là, & qu'il n'a cessé de revoir, de corriger ou d'embellir, jusques dans les derniers instans de sa vie ? Il y ajouta encore quelques Vers trois jours seulement

avant sa mort, & il les dit; mais sa voix étoit déja si foible, qu'on n'osa les lui faire répéter, & on n'a retenu que celui par lequel il terminoit la comparaison de l'homme voluptueux, toujours agité, toujours inquiet au sein même des plaisirs, avec le malade qui dans le lit où il est retenu, cherche inutilement une place qui puisse le calmer:

*Quæsivit strato requiem, ingemuitque negatâ.*

Sa derniére attention, & ce n'est pas la moindre, a été de remettre son Ouvrage entre les mains d'un ami fidéle, d'un illustre Académicien, dont le zéle & la capacité sont si connus, que la République des Lettres en corps n'auroit pu faire un meilleur choix.

Il est rare sans doute de trouver l'Orateur & le Poëte aussi éminemment réunis dans la même personne, qu'ils l'étoient dans M. le Cardinal de Polignac; mais c'est une espece de prodige que d'y trouver en même tems un Antiquaire consommé, & il l'étoit.

A des suites nombreuses de Médailles de toutes les grandeurs & de tous les métaux, il avoit ajouté une superbe collection de Statues, de Bustes, Bas-reliefs, & autres Monumens antiques, qui pour la plûpart étoient le fruit de ses découvertes. Il en fit une considérable pendant son dernier séjour à Rome. Il sçut qu'un particulier qui faisoit bâtir une ferme entre Frascati & Grotta Ferrata, s'étoit trouvé

arrêté en creusant ses fondations, par des restes d'anciens murs fort épais, & qu'il étoit comme impossible de détruire. M. le Cardinal DE POLIGNAC y alla; & s'étant bien orienté, il se persuada qu'il étoit sur l'emplacement même de la Maison de Campagne de Marius. Il fit fouiller, & la premiére chose que l'on découvrit, vérifia sa conjecture; car ce fut un fragment d'Inscription du cinquiéme Consulat de Marius. On continua la fouille, & à l'ouverture du plus gros mur, se présenta un magnifique Sallon orné entre autres de dix Statues de grandeur naturelle, du plus beau travail & du plus beau marbre, qui formoient ensemble l'histoire d'Achille reconnu par Ulysse à la Cour du Roi Lycomede. Ces Statues ne sont qu'une partie de son Recueil.

CE FUT aussi sous ses yeux, que se fit la découverte du Palais des Césars dans les Jardins de la Vigne Farnèse sur le Mont Palatin. Il excita M. Bianchini à en faire la description, & il l'aida fort dans cet ouvrage qui n'a été publié que depuis quelques années. M. le Duc de Parme qui avoit ordonné les travaux, fit présent à M. le Cardinal DE POLIGNAC d'un des plus beaux morceaux qui furent trouvés: c'étoit un Bas-relief de quatorze figures, représentant une fête d'Ariane & de Bacchus; il étoit enchassé dans la plus haute marche de l'Estrade sur laquelle se plaçoient les Empereurs, quand ils donnoient des audiences publiques. Il eut encore les prémices, c'est-à-dire, les plus belles

Urnes

Urnes du Caveau de Livie que l'on découvrit en 1730. & il connoiſſoit ſi parfaitement l'ancienne Rome, que ſi elle s'étoit tout-à-coup relevée ſur ſes ruines, il auroit pû y viſiter les plus grands perſonnages de la République, ſans guide comme ſans interpréte. Il diſoit quelquefois qu'il n'auroit ſouhaité être le maître de cette capitale du monde, que pour détourner pendant une quinzaine de jours le cours ordinaire du Tibre depuis Pontemole juſqu'au Mont Teſtacio, & en retirer les Statues, les Trophées, & les autres Monumens qui y avoient été précipités dans le tems des Factions, des Guerres Civiles, & de l'incurſion des Barbares; & quoique ce ne fût qu'une idée, il avoit fait niveler le terrain des environs, & pris toutes les notions convenables à l'exécution de ce projet. Il auroit auſſi voulu faire creuſer les ruines du Temple de la Paix brûlé ſous l'empire de Commode, dans l'eſpérance d'y trouver le Chandelier, la Mer d'airain, & tous ces vaſes précieux que l'Empereur Tite y avoit dépoſés après ſon triomphe de la Judée.

On nous pardonnera de nous être un peu étendus ſur des objets qui ſont particuliérement du reſſort de cette Académie, où depuis vingt-cinq ans M. le Cardinal de Polignac occupoit une place diſtinguée entre les Honoraires. En échange nous nous abſtiendrons de parler des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans les différentes parties de la Phyſique & des Mathématiques, & qui lui avoient mérité une ſemblable place à l'Académie

des Sciences : il y recevra, & c'eſt là ſeulement qu'il peut recevoir à cet égard un tribut de loüanges véritablement dignes de lui.

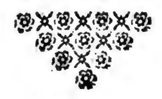
Mais ce que les deux Académies célébreront toujours à l'envi, c'eſt ſon amour pour les exercices qui leur ſont propres, ſon aſſiduité aux Aſſemblées, la douceur de ſon commerce, & les charmes de ſa converſation.

Fait pour donner le ton, il ſembloit toujours le prendre. Son génie aiſé, &, pour ainſi dire, maniable, ſe laiſſoit en quelque façon ſaiſir, étendre, rétrécir au gré de ceux qui l'approchoient : s'il ſe plaiſoit quelquefois à diſputer ſur ce qui étoit ſuſceptible de diſpute, ce n'étoit jamais pour faire prévaloir ſon ſentiment ; il ne vouloit y amener que par la force des raiſons : & ſi l'univerſalité de ſes connoiſſances le rendoit inférieur en certaines choſes à ceux qui en avoient fait une étude particuliére, ils étoient eux-mêmes étonnés de le trouver toujours en état d'en parler ſur le champ avec juſteſſe, de leur faire des objections ſolides, & de leur fournir ſouvent de nouvelles preuves.

Il n'étoit ni jaloux, ni vindicatif, quoiqu'il fût tendre & reconnoiſſant à l'excès ; les plus petits ſoins que demande la haine, lui auroient été à charge, & il ſembloit n'être fait que pour aimer & pour être aimé.

QUAND il alla à Anchin, il étoit en procès avec les Religieux de cette Abbaye, qui ne l'avoient jamais vû. A ſon aſpect les inimitiés, les différends ceſſerent; ils lui rendirent des reſpects qu'il n'exigeoit pas; ils voulurent abſolument ſe charger de toute la dépenſe de ſa Maiſon; & M. le Cardinal DE POLIGNAC touché d'un procédé ſi peu attendu, y répondit par une généroſité dont il étoit ſeul capable: il leur abandonna les revenus de l'Abbaye à moitié moins qu'on ne lui en offroit d'ailleurs: pour les augmenter encore, il fit deſſécher une prodigieuſe étendue de marais qui devinrent auſſi-tôt d'un grand rapport; & tandis que des profits de la Manſe Abbatiale ces Peres élevoient pour eux un édifice immenſe, il fit reconſtruire à neuf une partie de leur Égliſe, où dans ſa derniére maladie il ordonna que ſon cœur ſeroit porté.

NOUS paſſons mille autres traits pour dire enfin, qu'après une vie aſſez longue pour les hommes ordinaires, mais trop courte & pour lui & pour nous, il en a vû le terme fatal d'un œil tranquille, & que n'ayant d'autres craintes que celles qui ſont inſéparables de la Religion, il mourut le 20. Novembre dernier, âgé de quatre-vingts ans, un mois & neuf jours.



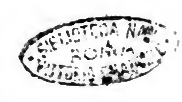
# *SOMMAIRE*

## *DU LIVRE PREMIER.*

EPICURE *regarde la Volupté comme le ſouverain bien ; & ce principe, conſéquence néceſſaire de ſa phyſique, eſt la baſe de ſa morale. Le premier Livre de l'Anti-Lucrece a pour objet de prouver que cette doctrine eſt également fauſſe & pernicieuſe.*

I. *L'Auteur expoſe d'abord le ſujet de ſon Ouvrage : il invoque la Sageſſe Divine, & conjure Quintius d'apporter à l'examen de cette cauſe toute l'impartialité qu'elle demande.*

II. *Il entre enſuite en matiére, & prouve qu'un Philoſophe qui nie la Providence, & place le ſouverain bien dans la Volupté, ouvre la porte à tous les déſordres ; que dès lors tout ce qui plaît, eſt néceſſairement permis, & que rien n'eſt capable de réprimer les paſſions. Les Epicuriens répondent que l'homme peut être contenu par la honte, le repentir, l'intérêt, la crainte des peines, & ſur-tout par la raiſon. L'Auteur fait voir que de ces motifs les uns ſont chimériques, les autres inſuffiſans. Il montre en particulier que dans l'hypothèſe Epicurienne la Raiſon n'eſt qu'une chimère.*



III. *Il résulte de-là que dans ce systême il n'y a ni Vertu, ni Vérité. Le Poëte, en développant ces deux consequences, réfute, d'une part, ce que disent quelques Apologistes d'Epicure, & prouve de l'autre, que le Pyrrhonisme est une branche de la doctrine de ce Philosophe.*

IV. *Suit une courte exposition de l'hypothèse de Hobbes, que l'Auteur combat sommairement. De la supposition même de l'Ecrivain Anglois, il conclut la nécessité de la Religion, & compare aux avantages qu'elle procure à la société, les suites affreuses du systême qui la proscrit.*

V. *Il va plus loin, & démontre premiérement, Que l'homme cherche envain son bonheur dans la Volupté. Secondement, Que la Religion seule offre à notre cœur un objet digne de le fixer, & capable de le remplir. Il ajoûte que le sacrifice des passions qu'elle exige, n'est pas un véritable sacrifice; & que l'Athée, sans joüir du tems, risque tout pour l'éternité. Il finit en exhortant Quintius par la vûe de son propre intérêt, à sortir de l'incertitude sur deux points aussi importans que le sont l'existence de Dieu & l'immortalité de l'Ame.*




# L'ANTI-LUCRECE.

## LIVRE PREMIER.

I. JE forme un grand projet, Quintius : je vais parler de Dieu. Quel être dans l'univers eſt comparable au Créateur, au Roi de l'univers ? Quelle étude eſt plus digne de l'homme ? Mais ſi je conſulte mes forces, quoi de plus difficile ? L'ouvrage d'un mortel pourra-t-il embraſſer l'immenſité de l'Etre infini ? Etre par eſſence, Etre principe, que ſes œuvres préſentent & dérobent en même tems à nos regards : objet qu'un mélange de lumiére & d'obſcurité nous laiſſe entrevoir, comme on apperçoit le ſoleil à travers les nuages.

De-là cette contrariété de ſentimens qui partagent les hommes. Pluſieurs regardent le monde comme l'ouvrage d'une Intelligence ; d'autres le ſoumettent aux loix d'une aveugle fatalité. Nous en voyons d'irréſolus, plûtôt par intérêt que par raiſon, ne douter de l'exiſtence d'un Dieu, ſuprême arbitre des humains, que parce

qu'ils craignent sa justice : il s'en trouve enfin, qui séduits par le dogme flatteur d'Epicure, abandonnent l'univers au caprice du hazard, & tranquilles sur l'avenir, foulent aux pieds toute espéce de crainte : tant la voix des passions a d'empire sur des cœurs corrompus !

C'est contre les derniers, que je m'éleve : & pour détruire enfin les restes d'une secte superbe, je me propose de confondre le Poëte célebre, que ces partisans d'une liberté chimérique se glorifient d'avoir pour maître ; je veux rappeller les Muses à la défense de la Vérité.

Mais que dis-je les Muses ? C'est vous seule que j'invoque, Sagesse toute-puissante, cause & souveraine de l'univers, Raison éternelle, lumiére de l'esprit, loi du cœur. Inspirez-moi ; soutenez mes pas dans cette longue & pénible carriére. Par vous l'immense assemblage des êtres forme un tout régulier : vous êtes le flambeau dont l'éclat peut seul dissiper les ténébres qui dérobent à nos yeux la nature. Née pour connoître & pour aimer le vrai, notre ame trouve en vous seule de quoi satisfaire des désirs que rien de faux, rien de fini ne peut épuiser. Donnez de la force à mes vers, & vengez vos propres droits.

Est-ce le torrent des plaisirs, Quintius, est-ce la fougue de la jeunesse, qui vous a précipité dans l'erreur ? ou seriez-vous entré par choix dans une route si dangereuse ? seroit-ce par une prétendue force d'esprit, que vous auriez secoué le joug ? Dédaignant de penser comme le peuple, vous êtes-vous déterminé volontairement à courir le risque affreux d'une éternité ? Mais quelle

que ſoit la ſource de vos égaremens, ceſſez de vous y livrer. Modérez une ardeur dont les aveugles tranſports ferment vos yeux à la lumiére : rendez le calme à cette ame que troublent les paſſions; ſervez-vous de votre jugement; faites taire les préjugés, & tenant la balance dans un parfait équilibre, donnez à une cauſe qui vous touche de ſi près, toute l'attention qu'elle mérite. Déterminé par l'évidence, embraſſez alors le parti le plus conforme à la Raiſon; la voix de la Raiſon eſt celle de la Vérité.

Que ne puis-je répandre ſur les routes ſacrées que je vous ouvre, tous les agrémens qui embelliſſent celle où vous marchez! Que ne puis-je arroſer ce terrain aride, & changer ſes buiſſons en boſquets délicieux! Moins éloquent que votre Poëte, je n'ai ni ſa force, ni ſes charmes: mes chants n'ont pas l'harmonie des ſiens. C'eſt dans ſa langue naturelle, qu'il a développé les dogmes d'une ſéduiſante Philoſophie: moi j'expoſe dans un langage étranger les principes de la ſévère morale. Il a célébré dans ſes vers la Volupté, les Amours & les Graces: je conſacre les miens à l'auſtère Vérité; les cordes de ma lyre ne rendent qu'un ſon grave & ſérieux. Les fleurs naiſſent ſous les pas de Lucrece; la Nature lui prodigue tous ſes tréſors. A ſa voix les Aquilons deviennent des Zéphirs: le Soleil brille d'une lumiére pure dans un Ciel ſans nuages. Si vous jettez vos regards ſur la Terre, il vous offre des forêts qui la couvrent de leur ombre, des ruiſſeaux qui ſerpentent en murmurant, de vaſtes plaines où l'abondance coule avec les fleuves

qui les arrosent. Les oiseaux charment à la fois les oreilles & les yeux : de nombreux troupeaux bondissent dans de fertiles prairies, & le son de la musette anime les danses des bergers. L'univers est l'empire de Venus ; Venus rend la terre féconde ; elle peuple les régions de l'air & les abîmes de l'Océan.

C'est ainsi que les plus brillantes fleurs couronnent les bords de cette coupe enchanteresse dans laquelle il vous offre un poison préparé par la main des Grecs. Ulysse sçut autrefois refuser les breuvages de l'artificieuse Circé. Si le triste sort des compagnons de ce héros vous effraye, vous que captivent les attraits séducteurs d'une sagesse insensée, fuyez, à son exemple, des charmes plus redoutables mille fois que ceux de la perfide Déesse. Rompez des liens dangereux, & rendez-vous enfin à vous-même. Tout respire ici la Divinité : tout y retentit de ses louanges. Que la Poësie refuse d'embellir en mes mains un tel sujet : si mon style est inférieur à celui de Lucrece, ma cause triomphera de la sienne. Vous applaudirez vous-même à notre triomphe ; daignez seulement m'écouter.

II. QUEL fut le projet d'Epicure, lorsqu'il imagina des Dieux sans pouvoir & tels pour nous, que s'ils n'existoient pas ; lorsqu'il supposa des atomes éternels, & que faisant dépendre du mêlange fortuit de ces corpuscules la naissance, la forme, le sort & la durée de tous les êtres, il prononça que notre ame est mortelle ? Ce projet, il nous l'apprend lui-même sans détour, fut

de rendre les hommes indépendans. Il les voyoit esclaves de la Religion, lever à peine leurs têtes appesanties sous le joug; & frémissans au seul nom du Tartare, combattre leurs plus doux penchans, ou ne s'y livrer qu'avec une timide réserve: malheureux dans le sein même des plaisirs, parce qu'ils n'offensoient qu'en tremblant des Dieux dont ils redoutoient la vengeance. Un état si cruel l'attendrit, & plein de compassion pour des infortunés, il résolut de détruire le culte & jusques-au nom de la Divinité. Bravant la foudre, il desarma Jupiter, il brisa les fléches d'Apollon, & d'une main victorieuse affranchissant l'univers, il autorisa les hommes à tout oser; heureux desormais, puisque la mort ne devoit plus leur inspirer d'horreur.

Il est vrai que permettre tout à tous, c'étoit professer ouvertement le crime. Epicure sentit ce qu'un tel systême avoit d'odieux, & combien il étoit capable de décrier son Auteur. Aussi n'ôta-t-il pas en apparence aux passions toute espece de frein. On dit même que prenant la Nature pour guide, il ne se livroit à la Volupté qu'avec retenue: non qu'il fût ennemi du vice, ou qu'il aimât la vertu; le vice & la vertu n'étoient à ses yeux que des chimères: mais il craignoit la douleur. Compagne inséparable de l'excès, & suite presque nécessaire des plaisirs, elle auroit pû flétrir son bonheur en altérant son repos. Il appréhendoit que la violence d'une passion furieuse, que la crainte des supplices, que les remords vengeurs du crime, ne troublassent des jours consacrés à la tranquillité.

Mais étoit-il le maître de régler à son gré des mouvemens que lui-même avoit rendus fougueux? Non: il recouroit inutilement à des rênes rompues de ses propres mains. Que dans une violente tempête le Pilote laisse échapper le gouvernail; envain il anime les matelots à plier les voiles, à lâcher les cordages; le vaisseau qui n'a plus de route marquée, vôle où l'emportent les vents & les flots. Une forte digue résiste à l'impétuosité d'un torrent: rompez cette digue, l'eau se déborde & tout céde à sa fureur. Epicure avoit donc conçu de vaines espérances: en dépouillant l'Etre suprême de son pouvoir, il a livré la terre à tous les vices. Les hommes qu'il prétendoit affranchir, n'ont fait que changer de maître. La Volupté prenant un libre essor a usurpé l'empire où la Raison régnoit avec la Divinité.

Est-il en effet une justice? les mœurs ont-elles des régles, s'il n'existe pas un Etre souverain qui par des loix équitables mette un frein aux passions des hommes; qui les pénétrant de sa lumiére, ou leur parlant par l'organe des Législateurs, les éclaire ou les instruise, répande sur les actions un jour qui en dévoile la nature, & leur attache un caractère invariable qui les distingue? Le bien & le mal seront confondus; l'opinion seule en décidera: toutes les actions des hommes considérées en elles-mêmes, ne mériteront aux yeux d'un Philosophe, ni louange ni blâme. Nulle différence entre sauver son pere, ou lui plonger le poignard dans le sein. Envain consultera-t-on la Nature: aveugle dans vos principes, elle ne peut offrir à ses enfans que de sombres

& fauſſes lueurs. Le crime commis dans les ténébres, & l'action vertueuſe faite dans l'obſcurité auront donc un mérite égal. Le nom les diſtinguera ſeul, & le caprice fixera le prix de l'un & de l'autre.

Quelles ſeront les conſéquences de ces pernicieuſes maximes? Que ne produiront-elles pas dans un homme né féroce & d'un tempérament fougueux? Si mépriſant le Ciel & libre de toute crainte, un tel homme ne connoît de bonheur qu'à vivre dans l'abondance, à ſatisfaire tous ſes déſirs; s'il eſt convaincu que chacun de nous doit rentrer dans le néant, que le hazard fait tout naître & tout périr, que les chagrins & la douleur ſont les ſeuls maux redoutables aux mortels; s'abandonnant par ſyſtême au gré de ſes paſſions, de quoi ne ſera-t-il pas capable? Craignons tout de lui, dès qu'il croira pouvoir enſevelir ſes forfaits. Le vol, le meurtre, le poiſon, la calomnie ne lui couteront rien, pour peu que la violence de ſon caractère l'entraîne vers ces crimes, ou que la Volupté les lui commande. Malgré vos remontrances, à quelqu'excès que le porte ſon impétuoſité naturelle, cet excès eſt la ſeule fin qu'il doive ſe propoſer, eſt le terme unique où doivent tendre ſes vœux. Et de bonne foi, s'il n'y a point de Dieu, eſt-il un motif aſſez puiſſant pour le déterminer à ſe rendre miſérable, en s'armant contre ſes penchans, à renfermer au-dedans de ſoi-même, ſans eſpoir de récompenſe, les feux dont il eſt embraſé?

Sera-ce la honte, ou les reproches de ce témoin clairvoyant qui veille au fond de nos cœurs? Mais il ne ſe croit pas criminel: comment auroit-il de la honte?

pourquoi se repentiroit-il ? Une sécurité que fondent vos principes est à l'épreuve du repentir ; il n'est fait que pour les coupables qui se regardent comme tels. On se livre sans scrupule à des excès qui sont les conséquences d'un systême ; & quand on jouit sans scrupule, on doit être insensible aux remords. Le but de vos artificieuses leçons n'étoit-il pas d'imposer silence à la voix intérieure, d'effacer du cœur des hommes les traits sacrés de la loi naturelle ? Vous vouliez que la Volupté offrît à vos disciples des délices pures, des plaisirs inaltérables ; & sans de telles leçons l'inquiétude auroit pu les altérer. Il étoit à craindre que le souvenir importun d'une autre vie ne les empoisonnât. Si donc mon caractère est tel, que l'ardeur de commettre un forfait soit plus forte en moi que la honte ou la crainte ; & que rien désormais ne s'oppose à cette pente de mon cœur, non-seulement je puis enfreindre toutes les loix, mais je le dois : pour moi le crime est un devoir, & le repentir un crime.

Peut-être croyez-vous qu'Aristippe mérite seul de tels reproches : mais Aristippe n'enseigna pas une doctrine plus dangereuse que la vôtre. Plus sincère que vous, il eut la bonne foi de professer ouvertement les horribles conséquences qui naissent en foule de vos principes & de ceux de Démocrite. En effet, lorsqu'une fois le plaisir sera mon unique objet & ma dernière fin, comme je ne puis le trouver dans tout ce qui combat ma passion, pourquoi ne m'abandonnerai-je pas aux vices les plus condamnés, dès qu'ils auront pour moi des

attraits ? Si la fraude & la trahiſon, ſi ces coupables larcins que l'Amour fait à l'Hymen, ſi la violence & la fureur, ſi les tranſports de l'ivreſſe me plaiſent, pourquoi me refuſer à leurs charmes ? La Volupté me défend de réſiſter à mon penchant : ſi mes déſirs ne ſont remplis, je reſſens une vive douleur ; & tant qu'elle dure, je ne puis être heureux. Serai-je arrêté par la crainte de loix qui ſont l'ouvrage des hommes, par le ſoin d'une frivole réputation, par les regards ſévères d'un cenſeur jaloux, par l'idée d'une maladie qui peut-être ne m'attaquera jamais ? Dans la ſaiſon des plaiſirs, à la fleur d'un âge fait pour les jeux, rapprocherai-je par une triſte prévoyance les maux qu'une lente vieilleſſe m'offre à ſa ſuite ? Non, non ; je mettrai le feu à la ville où j'ai reçu la naiſſance, ſi j'aime à me repaître de cet affreux ſpectacle : l'exemple de Néron prouve que les actions les plus inhumaines, ſont des jeux de la Volupté. Celui-là ſeul eſt coupable, celui-là ſeul mérite, nouvel Orphée, d'être déchiré par les Bacchantes, qui fait, ennemi de lui-même, une guerre éternelle à ſes ſens ; qui ſe livrant à d'auſtères conſeils, ſouffre tout pour ſe dompter, pour combattre des penchans qu'il ne peut vaincre ſans ſe rendre malheureux.

Ne vous étonnez donc pas que vos diſciples ſe ſoient preſque tous réunis à l'infâme école de Cyrene. S'ils ſe révolterent contre leur maître, ce fut par un excès de docilité. Pouvoient-ils, en adoptant vos principes, ſe renfermer dans les bornes que leur preſcrivoient vos diſcours ? Je ne leur conſeillois pas de faire mal, dites-

vous ; je voulois qu'ils fuſſent modérés, qu'ils écartaſſent avec ſoin de leur eſprit, tout ce qui ſeroit capable d'en troubler le calme. Vous leur recommandiez la modération ! les ames bien nées n'ont pas beſoin de vos conſeils : mais les caractères oppoſés ne peuvent, ſans une violence continuelle, pratiquer la vertu. Or vous ordonnez indifféremment à tous de vivre heureux ; & l'homme vicieux ne peut l'être, en luttant contre ſon naturel, en s'efforçant de ſubjuguer ſon corps & ſon eſprit. Qu'il fuye donc tout ce qui pourroit le contraindre & l'affliger ; qu'il ſe laiſſe entraîner par-tout où le plaiſir s'offre à ſes yeux : il ſe doit ſans réſerve à ſes paſſions, s'il n'a rien à craindre après la mort, quelque choſe qu'il leur accorde, rien à eſpérer, quelque choſe qu'il leur refuſe.

Souvent, repliquez-vous, la Volupté même exige que nous renoncions au plaiſir : on ſe trouve bien quelquefois de s'être abſtenu de ce qu'on déſiroit. Vous dites vrai ; mais vous combattez vos principes. *Le plaiſir eſt le bonheur ſuprême ; la douleur eſt le plus grand des maux.* Voilà vos maximes ; vous en fites autrefois retentir les jardins que vous aviez conſacrés à la Déeſſe de Cythère ; & vos éleves ne ceſſent de les répéter. Mais la privation, la perte de ce qu'on aime, ne cauſe-t-elle pas de la douleur ? Donc plûtôt que d'en reſſentir, il faut, à quelque prix que ce ſoit, poſſéder l'objet de ſes vœux : l'honneur & l'équité s'y oppoſeroient envain ; & la bride eſt lâchée aux paſſions. Mais ſi, de votre aveu, c'eſt quelquefois un bien de s'abſtenir, pourquoi m'appellez-vous malheureux, lorſque je m'abſtiens par un motif de Religion ?

Religion? Je ſuis plus heureux que vous. Si vous parvenez à vaincre vos déſirs, cet avantage eſt pour vous un tourment : ſi je triomphe des miens, cette victoire a pour moi des charmes. Aimez-vous mieux ſuccomber, que de vaincre à ce prix? Je m'en tiens à cet aveu ; vous ouvrez la porte à tous les crimes, & les vices n'ont plus de frein.

Plus de frein, vous écriez-vous! la crainte des ſupplices n'en eſt-elle pas un? la vûe des peines qui tôt ou tard ſont le prix du crime, ſuffit pour contenir les hommes. Et quoi, des hommes auxquels une Divinité vengereſſe n'inſpire plus d'effroi, ſeront intimidés par des objets moins terribles! Je brave la foudre ; je méconnois la loi ſuprême: & je pourrois reſpecter des réglemens humains! le regard d'un Juge me feroit pâlir! Non, Lucrece ; ou ſi l'idée du ſupplice, ſi la crainte d'un moment de ſouffrances eſt un frein à mes déſirs, vous m'avez trompé: plus malheureux que jamais, je n'ai ſous vos auſpices ſecoué le joug de la Religion, que pour ſubir un joug plus rude & moins noble. Rebelle, ſans ceſſer d'être eſclave, cenſeur & tyran de moi-même, je retombe dans de nouveaux fers. Mon ame eſt en proie à la douleur, eſt troublée par la crainte : je ſouffre, & ce qui me fait ſouffrir n'eſt pas digne de moi : je tremble, & le motif de mes frayeurs ne mérite que du mépris. Mortels, puiſſiez-vous jouir d'un ſort plus heureux ! Si vous devez immoler la volupté, c'eſt à Dieu ſeul qu'appartient cette victime. Les biens périſſables ſont trop frivoles pour n'être pas égaux : ſi des biens de cette nature ſont les ſeuls faits

pour vous, quelle folie de renoncer au préſent pour l'avenir, de ſacrifier la poſſeſſion à l'eſpoir! livrez-vous ſans réſerve à la paſſion qui regne aujourd'hui dans votre cœur. Mais s'il eſt un avenir ſur lequel la raiſon vous permette de porter vos regards, vivez de façon qu'il ſoit plus avantageux pour vous que le préſent: que vos vûes ne ſe bornent pas au vain échange d'un moment contre un autre; il faut qu'une éternité ſoit le prix de quelques inſtans. Le laboureur traceroit-il de pénibles ſillons dans la terre, ſi la terre ne devoit lui rendre que ce qu'elle reçoit? Il eſpere que le peu de grains qu'il y ſeme, lui fournira d'abondantes moiſſons, & que ſes greniers s'affaiſſeront ſous le poids de ſa récolte.

Suppoſé même que cette crainte ſervile eût ſur les hommes l'empire que lui donne Epicure; peut-être ſeroit-elle capable d'en réprimer qnelques-uns pour un tems: mais elle ne les rendroit jamais vertueux; jamais elle n'extirperoit le vice de leurs cœurs. Quelle différence entre l'amour de la vertu & la crainte du ſupplice ou de l'infamie! Ce n'eſt pas la peine du vice, c'eſt le vice même que déteſte la vertu. Le ſage refuſeroit d'être heureux, s'il ne pouvoit le devenir qu'en devenant coupable. La ſeule volonté de commettre un crime eſt un crime à ſes yeux: il voit avec une horreur égale & le projet & l'exécution. Que ſert en effet de conſerver ſes mains pures, ſi l'ame eſt corrompue; ſi la ſource de tous les forfaits, la cupidité, regne ſouverainement dans le cœur?

D'ailleurs combien d'actions vraîment condamnables,

que vous-même proscrivez, & pour lesquelles cependant la société n'a point établi de peines! Combien de fois se rend-on criminel, sans avoir de supplice à craindre, sans essuyer même la honte de comparoître devant le Juge! Les loix ne punissent ni cet ingrat qui maltraite son bienfaiteur; ni ce jaloux ennemi de la vertu, qui frémit lorsqu'il la voit récompensée; ni ce perfide qui viole ses engagemens, qui révele un secret, qui donne un conseil pernicieux. L'avare, le menteur, l'infidéle dépositaire, l'ambitieux, le médisant bravent les regards de la justice humaine. On peut, sans crainte d'être puni, souhaiter une famine, désirer la ruine de sa patrie, la mort de son pere, refuser son secours au malheureux: on peut, insensible aux cris de la veuve & de l'orphelin, accabler les foibles soumis à son pouvoir, condamner un innocent, vendre la justice, la sacrifier au coupable objet d'un amour criminel; & pour comble de noirceur, se parer des dehors d'une scrupuleuse probité. S'il n'est pas un Dieu vengeur, que de forfaits dans lesquels vos disciples, Epicure, pourront se plonger sans crainte comme sans remords! Et pourquoi ne le feroient-ils pas? Rien n'est sacré pour eux, que leur plaisir.

Si dans le nombre il s'en trouve un seul dont les désirs connoissent & respectent des bornes, & qui capable de vaincre une passion violente, ne sacrifie pas les loix & le repos de la société au plaisir de se satisfaire, ce n'est point à votre doctrine, qu'il faut en sçavoir gré; elle ne recommande que la volupté; elle veut que les hommes obéissent à leurs penchans. Nous devons la douceur

de sa conduite à celle de son caractere auquel peu suffit, & que contentent des plaisirs tranquilles : caractere qui n'est pas le fruit de vos leçons, mais l'ouvrage du hazard, l'effet de la rencontre fortuite des atomes. Quel droit cette innocente brebis qui paît tranquillement l'herbe tendre sur le penchant d'une colline, quel droit a-t-elle de se préférer au loup, de lui reprocher sa rage & ses fureurs ? Elle est douce ; il est cruel, sanguinaire, vorace : tous deux sont également l'ouvrage de la Nature. Les caracteres paisibles ne m'inspirent donc point de terreur. Mais me répondrez-vous de ces hommes nés vicieux, pour qui le crime a des délices, & qui sont emportés par une passion furieuse qu'irritent les obstacles ? Espece de malades que dévore une fiévre brûlante, & dont la soif irritée par la patience, ne peut trouver que dans l'eau le reméde à ses ardeurs.

Depuis que les charmes de Phédre, plus belle que sa sœur aux yeux de Théſée, ont enflammé le cœur de ce Prince, il ne peut gouter de repos, qu'il ne l'enleve, & ne rompe un hymen qui jusqu'à ce moment fatal avoit fait son bonheur. Malheureuse Ariane, envain aurez-vous par un fil dirigé ses pas dans les détours obscurs du labyrinthe ; envain aurez-vous sauvé les jours d'un époux ingrat : ni la foi qu'il vous a jurée, ni la reconnoissance qu'il doit à de tels bienfaits, n'auront le pouvoir d'étouffer une flamme incestueuse. Cependant le Héros est en proie à ses remords. Esclave d'une passion violente, aura-t-il assez de force pour s'armer en gémissant contre un amour plein de charmes ? Non : ce

n'eſt pas en luttant contre ſes déſirs, c'eſt en leur cédant, qu'on appaiſe leur fureur. A ce prix le calme renaît ; & ce calme eſt la volupté. Principes affreux, avant qu'Epicure vous eût réduits en ſyſtême, vous entraînâtes Théſée dans le crime. Il briſe les liens de l'hymen ; il viole les droits les plus ſacrés. Perfide, il abandonne ſur des bords inconnus Ariane mourante, & qui du rivage étend vers lui les bras inutilement.

Depuis que le ſauvage Hippolyte s'eſt offert aux regards de Phédre, elle ne peut goûter de repos, qu'elle ne dompte ce cœur farouche, & ne triomphe de ſa vertu. Tel eſt l'excès de la phrénéſie qui tranſporte la malheureuſe fille de Paſiphaë ! telle eſt la violence du feu qui la conſume ! Il faudra donc qu'elle meure, & qu'elle meure accablée de mépris ? Oui : mais elle ne mourra pas ſans vengeance : le vertueux Hippolyte ſera la victime de ſa fureur. De quelle foule de crimes un premier crime eſt-il la ſource ! que d'horreurs raſſemblées dans un cœur corrompu par la volupté !

Né pour la guerre, Alexandre eſt brûlé de la ſoif des conquêtes. Il ſe croit malheureux, s'il ne ſubjugue l'univers ; & l'univers ſubjugué ne ſuffit pas à ſes déſirs. L'ambition de Céſar remplit la terre de troubles & de carnage : feu rapide & deſtructeur qui dévora des nations entiéres, & qu'un fleuve de ſang éteignit à peine. Que de victimes immolées à la paſſion d'un ſeul homme ! Que de ruines, que de débris, que de morts furent les degrés qui porterent ſur le thrône le rival de Pompée & le tyran de ſes concitoyens ! Vous donc,

ami de la Paix, vous qui déteſtant une gloire homicide préférez la douceur du repos à des lauriers trempés dans le ſang, propoſez au Roi de Macédoine de reſter dans ſa capitale, occupé des ſoins paiſibles du gouvernement, & de voir d'un œil tranquille les Perſes & les Indiens partager l'empire de l'Aſie. Propoſez au vainqueur des Gaules de s'arrêter ſur les rives du Rubicon, & de ſe réduire à mener dans Rome, au milieu d'un peuple d'égaux, une vie heureuſe, mais privée. Ils vous répondront l'un & l'autre : vivez tranquille, puiſque le repos vous charme : notre plaiſir eſt de combattre ; notre bonheur eſt de vaincre.

Ne dites donc plus, Quintius : ma ſeule paſſion eſt d'obſerver en tout un juſte milieu. J'aime trop mon repos, pour troubler celui des autres. Epris des charmes de l'étude, des chaſtes appas de la vertu, je les préfere aux délices des ſens, & ne fais que ſuivre en ce point les traces du grand homme dont je me glorifie d'être l'éleve. En vous paſſant ici ce que je pourrois vous conteſter, les hommes, vous répondrai-je, n'ont pas tous le même goût. Le vôtre ſera tel que vous le dites ; celui d'un autre eſt différent. Chacun de nous n'eſt entraîné que par le ſien ; & ſi, pour être heureux, on doit s'y livrer ſans remords, tout ce qui plaît devient permis. Parce que le hazard vous a fait naître modéré, votre cœur ne déſire rien que d'honnête : il ſe tourne ſans effort vers le bien. Mais je ſuis né fougueux : une paſſion violente me pouſſe vers le crime ; & je dois céder à ſes impreſſions, comme vous obéiſſez à celles de votre

penchant : leur force eſt égale ; leurs droits ſont les mêmes. Envain m'exhorterez-vous à la vertu. Vous écouterai-je, tant que d'une part l'objet qui me plaît ſera l'unique bien déſirable pour moi ; & que de l'autre vous ne me propoſerez rien de meilleur que la vie préſente. L'expérience m'apprend que tout plaiſir qui n'a pas de rapport à mes déſirs, n'en eſt pas un pour moi. Or les déſirs dépendent des tempéramens. Ils ſont comme les plantes, qui ne peuvent croître que dans certaines terres & ſous certains climats. Les principes de votre maître me conduiſent donc à ſuivre plutôt mes penchans, que ſes leçons.

Pour derniére reſſource vous ferez valoir l'empire de la raiſon. Plus puiſſante que la crainte des peines, elle ſçait, direz-vous, en nous éclairant, modérer nos tranſports. Nous voulons que ſoumiſe à ſes loix, réglée par ſes conſeils, la volupté redoute les excès ; qu'elle ſçache ſe maintenir dans un juſte milieu, afin que ſouveraine de tous les hommes, elle faſſe le bonheur de tous ; que tirés du néant pour y rentrer, ils puiſſent, pendant le peu de jours que la nature leur accorde, vivre heureux comme vivent tant de peuples ſauvages ſans culte & ſans loi. Mais, Quintius, il s'agit bien de raiſon, quand on parle de vils ouvrages du hazard. Le hazard eſt, ſelon vous, le pere de notre ame ; ſeul il en produit, il en dirige toutes les opérations. Que des êtres gouvernés par une loi fixe, par une regle invariable, ayent la raiſon pour guide & pour flambeau : mais ne l'attribuez pas à des êtres qui ne ſont formés que par la combinaiſon fortuite

des atomes. Fruits d'un caprice aveugle, enfans de la viciſſitude, ils ſont le jouet de l'un & de l'autre. Se croire une production du hazard, nier la loi naturelle & les principes innés, c'eſt ſe reconnoître eſſentiellement incapable de raiſon. Nos idées, dans un tel ſyſtême, ſont un pur effet du ſort. S'il eſt aujourd'hui pour l'homme quelques vérités inconteſtables, quelques biens qu'il déſire avec une ardeur vive & conſtante, ces objets de ſa connoiſſance, ces objets de ſon amour ne ſont tels, que parce qu'il eſt compoſé de tels & de tels atomes. Pour peu que les combinaiſons dont il eſt le réſultat euſſent été différentes, ce qu'il traite de vérité ſeroit erreur à ſes yeux; il fuiroit ce qu'il aime; il mépriſeroit ce qu'il eſtime. Ne vous vantez donc plus d'oppoſer une digue à la volupté, puiſque cette digue vous l'affoibliſſez, vous la détruiſez de vos propres mains.

Je ſçais qu'il eſt aux extrémités de l'Orient un peuple fameux dont les Philoſophes paſſent pour condamner le vice & pratiquer la vertu, ſans admettre ni peines, ni récompenſes. Mais envain prétend-on que l'idée d'un avenir n'influe point ſur la conduite & ſur les réglemens de ces ſéveres légiſlateurs. Cette morale en apparence ſi déſintéreſſée, cet amour de la vertu ſi pur & ſi conforme aux maximes Stoïciennes ſuppoſe, quoi qu'on en diſe, une Religion quelconque; ne ſubſiſte pas indépendamment de toute crainte & de toute eſpérance. Les Lettrés de la Chine reconnoiſſent du moins une loi éternelle, une loi ſouveraine, origine & modéle de ces idées du bien & du vrai que la nature a gravées dans

nos ames. Ils croyent l'univers gouverné par une justice, une raison, un ordre immuable, que l'homme doit respecter, dont il ne s'écarte jamais sans se rendre coupable & malheureux. Pour vous, Epicure, quelle justice, quelle loi, quel ordre admettez-vous, qui n'ait pour principe le hazard ou une Intelligence que le hazard a formée ? A vos yeux rien n'est réel, rien n'est vrai, que la volupté : systême en conséquence duquel la volupté seule a le droit de donner des loix à notre ame, & d'imprimer aux différentes inclinations le caractère de vice ou de vertu : systême qui faisant de la passion qui tyrannise chacun de nous, le Dieu de notre cœur, renouvelle en quelque sorte le Paganisme, peuple l'univers de génies particuliers, mais de génies qui ne sont, comme nous, que des productions du sort. L'objet que nous aimons, est notre divinité : nos désirs sont nos loix ; & nous devons d'autant moins leur résister, qu'ils sont plus ardens. Ces flots dont l'orgueil menace sans cesse le Batave, l'inonderoient, si l'art n'avoit opposé de fortes digues à leur fureur : que l'effort des vagues ébranle ces remparts & les détruise, les campagnes ne sont plus qu'une mer ; tout disparoît englouti par les ondes. Qu'opposerez-vous à la rapide impétuosité de cet immense torrent ? il faut céder à sa violence, & spectateur oisif de ses ravages, attendre pour les réparer, la retraite des eaux.

Mais je consens à l'usage que vous prétendez faire de la raison : je vous permets de la présenter à vos disciples, comme la régle immuable de leur conduite & de leurs jugemens. Cessez donc alors, cessez de regarder

le plaiſir comme le terme & l'arbitre de nos actions. Un principe ſupérieur, principe inné, principe commun à tous les agens libres, aura ſeul le droit de diriger leurs pas. L'amour-propre dépouillé des titres & du pouvoir qu'il uſurpoit, ne ſera plus, à vos yeux comme aux miens, qu'un ennemi redoutable du bonheur des hommes, tyran dès qu'il n'eſt plus eſclave; mais qui ſous le joug de la raiſon peut être un eſclave utile. Quel ſecours la prudence & l'induſtrie ne tirent-elles pas du plus dangereux des élémens? Le feu chaſſe un froid nuiſible à nos corps; il nous rend le jour au milieu de la nuit; il prépare nos alimens; il tire le ſuc des plantes; il calcine les pierres & les vitrifie; il triomphe de la dureté du fer; il met l'or en fuſion. Mais que ſes effets ſont terribles, lorſqu'il eſt confié à des mains imprudentes! C'eſt une flamme rapide qui vole, qui s'élance de toutes parts, & dont les vents redoublent la fureur; un torrent, un noir tourbillon qui porte dans ſon ſein le trouble, l'horreur & la mort. Il embraſe, il conſume, il engloutit: les temples, les palais s'écroulent & diſparoiſſent: la plus grande ville n'eſt plus qu'un monceau de cendres; & le triſte habitant verſe des larmes ſur les lieux où fut ſa patrie. Tel eſt l'amour-propre: reſſerré dans des bornes étroites, il peut devenir un des liens de la ſociété; libre, & laiſſé à toute ſa fougue, il en eſt le fléau. Pere de tous nos vices, il ravage l'univers, il en fait un cahos. Si vous prétendez le ſubordonner aux loix de la raiſon, que devient votre ſyſtême? & de plus, qu'apprenez-vous aux hommes? Rien dont n'aient retenti mille fois l'Académie, le Portique

& le Lycée. Si vous l'affranchiſſez du joug auſtere de la raiſon, dès lors maîtreſſe abſolue d'elle-même & de notre ſort, la cupidité n'a plus de frein. Cette raiſon que vous qualifiez de regle de nos mœurs, de principe de toutes les vertus, n'eſt plus la ſouveraine, n'eſt pas même l'égale de la volupté : elle en eſt devenue l'eſclave. Que votre ſyſtême paroiſſe enfin ce qu'il eſt ; qu'il ſe dépouille de ces dehors qui le déguiſent aux yeux du vulgaire.

III. Ils ont ſéduit même des Philoſophes. Gaſſendi & quelques modernes après lui ſe ſont attachés à le juſtifier. Ils prétendent que le plaiſir regardé par Epicure comme le bien ſuprême, eſt celui qui naît de la vertu. Partiſans aveugles d'un impoſteur, ils n'ont pas connu le poiſon caché ſous un nom ſpécieux. En effet, qu'eſt-ce que la vertu, qu'eſt-ce que la probité dans le ſens de ce fameux Grec, qu'ils comblent d'éloges ſi peu mérités ; que leurs écrits élevent juſqu'aux cieux ? Eſt-ce l'amour de la regle ? Eſt-ce une conſtance invincible dans le bien ; un attachement à ſes devoirs aſſez fort pour triompher des menaces d'un tyran, des horreurs du trépas, & de la ſéduction des plaiſirs ? Non : c'eſt la poſſeſſion de ce qui plaît, ſans douleur, ſans crainte, ſans inquiétude. Que l'orgueilleuſe gravité de Caton ſe pare de cette vertu farouche : la vôtre, Epicure, la vôtre eſt riante, flatteuſe, capable de ſe prêter à tout. Elle conſiſte à cueillir d'une main légere & circonſpecte les fleurs de la volupté ; à jouir d'une vie molle & tranquille.

Ce n'eſt pas l'honnête, qui vous plaît : ſi vous l'aimiez, votre morale ſeroit celle de Socrates, celle de Pythagore, celle, en un mot, de la Religion. Mais tout ce qui flate vos déſirs, tout ce qui vous offre un plaiſir pur & ſans mêlange, eſt permis à vos yeux. Vous ne placez donc pas la volupté dans la vertu, mais la vertu dans la volupté. Elle eſt, ſelon vous, l'art d'écouter & de ſuivre en tout la voix de la nature, non celui d'en rectifier les penchans par les préceptes de la raiſon. Mais il n'eſt de vertu réelle, que lorſque la volonté ſoumiſe à l'empire de la raiſon arrête les mouvemens déréglés du cœur, calme le tumulte des paſſions, étouffe leur révolte & les ſubjugue. Victoire pénible, & ſouvent le prix des plus grands efforts. Mais plus elle coute à l'homme, plus la vertu eſt grande, plus elle eſt ſublime.

Sur quoi donc ſont fondés les éloges que ſe prodigue Epicure ? Si nous l'en croyons, il eſt le maître & le bienfaiteur des mortels : par de ſages préceptes, il leur a frayé la route du bonheur : le but de ſes leçons étoit de régler leur conduite, de leur inſpirer l'amour du devoir. Sous le titre impoſant de réformateur de ſes citoyens & d'ami de la Vertu, reconnoîtroit-on l'auteur de pernicieuſes maximes qui renverſent les bornes qu'elles ſemblent reſpecter ? Après avoir rompu les liens ſacrés qui retiennent les hommes, il les exhorte à ne point abuſer de leur liberté : il les livre à toute la fougue des plaiſirs, & leur preſcrit de gouter les plaiſirs avec réſerve. Ce n'eſt pas le vice, qu'Epicure déteſte ; ce ſont les malheurs dont le vice eſt la ſource. Diſons mieux, il l'aime ; il en fait une

loi ; il recommande à ſes éleves de s'y plonger, dès qu'ils le peuvent ſans inquiétude & ſans péril. Donner de tels préceptes, c'eſt lâcher les rênes à des courſiers furieux ; c'eſt enflammer leur ardeur. La cupidité des hommes n'étoit-elle pas aſſez vive ? Falloit-il donc s'attacher à redoubler ſes feux ? Falloit-il l'autoriſer par des principes à fuir ce qu'elle déteſte, à rechercher ce qu'elle aime ? Vous craignez néanmoins ſes excès ; vous avez cru devoir oppoſer des conſeils à la violence de ſes emportemens. Pourquoi donc, Epicure, pourquoi tentez-vous d'affoiblir, de détruire même, des motifs infiniment ſupérieurs à ceux que vous préſentez aux hommes ? Ils redoutent la colere du Ciel ; la foudre les intimide ; ils tremblent à la ſeule idée de ſupplices éternels : & malgré de ſi juſtes terreurs, l'univers eſt inondé d'un déluge de crimes. Que feroit-ce s'ils ceſſoient de craindre un Dieu vengeur ? On ne verroit de toutes parts, que trahiſons, que meurtres, qu'horreurs : s'il reſtoit un mortel vertueux, il rougiroit d'être homme.

Si vous aviez tant de zéle pour la vertu, quels intérêts ont donc armé votre bras contre la Religion ? Elle vous a paru trop ſévere : elle l'eſt en effet, mais c'eſt aux yeux du vice que ſes loix proſcrivent, qu'effraient ſes menaces. Quelle eſt douce au contraire, quelle eſt conſolante pour un ami de la vertu ! Traîtres, meurtriers, rebelles, enfans ingrats, peres dénaturés, voilà les hommes dont vous ſoutenez la cauſe, dont vous êtes le légiſlateur, à qui votre école ouvre un aſile. Eleves dignes de vous ; troupe criminelle dont vous méritez

d'être le chef, le héros & l'idole : vous avez droit à leur reconnoissance, à leurs hommages : soyez à jamais détesté du reste des mortels ; qu'ils ne voient qu'un défenseur du crime, qu'un Panégyriste odieux des forfaits, dans le pere d'un systême ennemi des loix & des hommes. Ne pensez pas en effet que cette indigne terreur dont vous prétendez nous affranchir, affecte des ames vertueuses. Pourquoi désireroient-elles que les crimes fussent impunis ? Dans le sein d'une paix profonde dont les douceurs sont dès cette vie même le prix de l'innocence & les prémices d'une félicité parfaite, elles laissent aux coupables cette crainte affreuse, l'avant-coureur & le présage des supplices éternels. Une conduite égale, des mœurs pures, la pratique constante des devoirs leur inspirent une juste confiance pour l'avenir. Loin d'elles habitent le désespoir & les remords : ce n'est pas pour elles, qu'est allumé le feu vengeur.

Ce ne sont point ici de vaines déclamations, Quintius : si je soutiens que le but d'Epicure étoit d'anéantir tout sentiment, toute idée de justice ; si je m'éleve avec force contre l'abus qu'il fait du nom sacré de la vertu ; si je m'attache à flétrir pour jamais un systême qui favorise les passions, je n'impute rien à votre maître. Je ne fais que dévoiler l'horreur d'une doctrine qui n'admet ni loi, ni législateur, & ne donne à la raison d'autre principe, que des atomes réunis par l'aveugle main du hazard. Qu'est-ce que le droit naturel ? tout ce qui est conforme à une régle immuable. Que présente l'idée de juste ? tout ce que prescrit une loi suprême. Donc rien de

droit, ſi la regle n'eſt qu'une chimère : rien de juſte, ſi la loi n'exiſte pas ; & dès lors plus de raiſon, plus de vertu. Or point de régle ſans principe : point de loi ſans légiſlateur ; & quel ſera le principe, le légiſlateur de l'univers, ſi l'on en bannit la Divinité ? Dans cette hypothèſe, la raiſon eſt un ouvrage du hazard ; la vertu n'a rien de réel ; elle eſt fauſſe, imaginaire & ſans objet. Epicure, paroiſſez enfin tel que vous êtes : levez le maſque qui cachoit vos véritables traits.

Développons une autre conſéquence de ſa doctrine. En proſcrivant toute juſtice, il anéantit toute vérité. Si les principes qui reglent nos mœurs, ne ſont point innés, les idées qui fondent nos jugemens le ſeront-elles ? Non : leur nature eſt la même. Cette raiſon qui nous fait agir, dont la voix parle à notre cœur, eſt en même tems ce qui penſe, ce qui conçoit en nous. Elle eſt l'œil de notre eſprit. Sa vûe claire & rapide ſe porte ſur les objets, les pénetre avec ſagacité, les démêle avec préciſion, en juge ſans ſe tromper jamais, parce que jamais elle ne décide ſans examen. Capable de douter, quand il le faut, elle ſçait attendre dans le ſilence, que l'obſcurité ſe diſſipe. Dès que le jour brille, elle voit, prononce ; & ce qu'elle prononce, eſt un oracle. Que ſeroit en effet l'évidence, ſi ce qu'elle offre à la raiſon dans un point de vûe net & diſtinct, étoit autre qu'il ne paroît ? que ſeroit-elle, ſinon la ſource d'erreurs inévitables ? Plongé dans les ténebres, ou ſéduit par l'éclat trompeur d'une fauſſe lumiére, inutilement poſſédé de l'amour du vrai que l'ignorance ou le menſonge lui déroberoient

ſans ceſſe, l'homme n'embraſſeroit que des phantômes. La pénétration, la force, l'étendue de ſon eſprit, ſeroient des qualités vaines; ſes idées, des chimères; ſes raiſonnemens, des ſophiſmes, & ſes diſcours, des ſons. Tout ce que la raiſon apperçoit diſtinctement & ſans nuages eſt donc inconteſtable. Mais ſi vous ne donnez à la raiſon, ſi vous ne donnez à l'ame, d'autre principe que la réunion fortuite des atomes, comment me prouverez-vous que ce qui vous paroît certain, l'eſt en effet? vous le voyez ainſi par hazard. Peut-être les atomes dont votre ame eſt le réſultat, ſont-ils combinés de maniére que tout ce qui ſe préſente à ſes yeux, s'y préſente ſous une forme qui le déguiſe; & telle eſt peut-être l'illuſion, que plus l'image qu'elle apperçoit a de netteté, moins elle eſt conforme à l'objet même; que vos idées ſont fauſſes à proportion de l'évidence qui les accompagne. Que de vérités deviennent en ce cas des problêmes! les différens rapports des nombres ſont-ils bien certains? le tout eſt-il plus grand que ſa partie? Je penſe, donc je ſuis; ce raiſonnement eſt-il juſte? Telles ſont les incertitudes qui naiſſent en foule de votre ſyſtême. Détruire la loi de la raiſon, c'eſt en éteindre le flambeau: point de vérité, s'il n'y a point de juſtice. Vous êtes, ſans le vouloir, diſciple de Pyrrhon: vos principes ſont néceſſairement liés aux ſiens; & dès lors les coups que vous lui portez, retombent ſur vous avec la même force.

IV. Le ſiécle dernier vit un Philoſophe célebre, adoptant

adoptant cette partie du syſtême Epicurien, nier l'exiſtence de la loi naturelle. La diſtinction du juſte & de l'injuſte eſt, ſelon lui, un établiſſement humain: c'eſt un rempart que la Politique ſçût oppoſer aux ravages de l'amour propre. Hobbes ſuppoſe, que les hommes n'avoient originairement aucun lien qui les unît; que chacun d'eux né avec un droit égal à tout, rapportoit tout à ſon intérêt; & que de cette diſpoſition nâquit la diſcorde. La Terre, ajoûte-t-il, fut bientôt le Théâtre des plus affreuſes diſſenſions: elles auroient détruit ſes habitans, ſi l'inſtitution des loix n'en eût réprimé la violence. Quelques Sages propoſerent ces loix auſſi néceſſaires au repos des particuliers, qu'à la tranquillité publique, & le reſte des hommes les reçut par différens motifs. La vûe de l'intérêt général, & l'horreur du paſſé déterminerent les uns; la crainte força les autres à s'y ſoumettre. Telle eſt, ſi nous conſultons Hobbes, l'origine de la Juſtice & de la Religion.

Ce qu'il faut conclure de ce ſyſtême, c'eſt que l'Auteur étoit ennemi déclaré de l'une & de l'autre: voilà tout ce qu'il prouve. Cependant je ne puis l'entendre ériger en principes de vaines ſuppoſitions. L'origine qu'il donne à la Vertu la dégrade: elle eſt fauſſe & mépriſable, ſi elle doit ſa naiſſance à l'intérêt. Toutefois le croiroit-on? cette hypothèſe qui ne tend qu'à renverſer la Religion, à détruire la Juſtice, en démontre la néceſſité. Hobbes avoue que ſans elles on eût tenté vainement de rendre l'homme ſociable. Profitons d'un tel aveu: c'eſt un hommage qu'il eſt forcé de leur rendre:

c'eſt à mes yeux une victoire pour elles, un prélude, un gage du Triomphe. Il en réſulte au moins, que ſi elles étoient bannies de l'Univers, la ſociété retomberoit dans le cahos.

Si l'ordre que je me ſuis preſcrit le permettoit, je prouverois dès-à-préſent, qu'il eſt une loi gravée dans nos cœurs, & dont les caractères ineffaçables offrent aux yeux de la raiſon un droit primitif, plus ancien que toutes les ordonnances humaines; qu'il eſt une juſtice, une vérité dont la voix de la Nature eſt l'interpréte. Mais ce ſujet me meneroit trop loin; je dois le traiter ailleurs. Je dirai ſeulement, que ſi le bien & le mal n'exiſtoient pas avant la naiſſance des loix, s'ils ne différent point eſſentiellement l'un de l'autre, le droit n'a rien de fondé, rien de juſte. Les loix ſont le fruit de l'aveugle caprice; elles ſont des attentats contre la liberté de l'homme: ſe ſoumettre à la Juſtice, c'eſt ſubir le joug d'un Tyran. En ce cas elle n'eſt qu'arbitraire, & dès-lors la loi pouvoit ordonner ce qu'elle défend, & défendre ce qu'elle ordonne. Mais le principe du bien général, dont le Philoſophe Anglois a fait la baſe de ſes dangereuſes ſuppoſitions, ſuffit pour les détruire. Hobbes n'a pas ſenti qu'en admettant ce principe, il ſe contrediſoit lui-même. En effet, ſi le bien général eſt le pere des loix; avant les loix, il exiſtoit donc un bien quelconque: tout n'eſt donc pas indifférent. Enfin, une derniere réflexion acheve de mettre dans tout ſon jour l'abſurdité de ce ſyſtême. Le juſte & l'injuſte originairement confondus, ne ſont-ils diſtingués que depuis l'inſtitution

des loix, dès-lors il eſt moins criminel de percer de ſang-froid le cœur d'un ami, que de manquer à ſa parole; puiſque le meurtre n'eſt un crime, que depuis que les hommes, par un engagement volontaire, ſe ſont ſoumis à la loi qui le défend.

Au reſte, reconnoître avec Hobbes & ſes partiſans la néceſſité des loix, regarder leur inſtitution, comme l'unique moyen de défendre l'homme contre l'homme, de préſerver l'Univers des funeſtes effets de l'amour propre; c'eſt prononcer hautement que la plus dangereuſe ennemie de notre repos eſt la Volupté; que ſource de tous nos crimes, elle eſt la cauſe fatale de tous nos malheurs. Or quel a été juſqu'à préſent l'objet de mes vers? de vous prouver que le ſyſtême impie de Lucrece ouvre la porte aux plus noirs forfaits: que ſi l'on adoptoit ſes principes, les paſſions déſormais ſans frein bouleverſeroient la face de la terre: que leur fougue, leurs excès, leurs combats exciteroient dans le ſein tumultueux de la ſociété des orages ſans nombre: affreux orages, ſemblables à ces tempêtes qui troublent le calme des eaux, lorſqu'échappés de leurs cavernes, les vents furieux ſe diſputent l'empire de l'Ocean. Luttans les uns contre les autres, ils parcourent d'un vol rapide la vaſte étendue des mers; ils ſoulevent les flots; ils raſſemblent les nuages; ils confondent les élémens: partout ils portent la terreur, la foudre, la nuit & la mort. Tels ſous l'empire de la Volupté qui méconnoît, qui brave un Dieu vengeur, les vices dégagés de leurs chaînes tyranniſeroient l'Univers.

Parlez de bonne-foi : si dans quelque partie de la terre, on découvroit une région sans loix, sans Magistrats, sans Chef, libre, en un mot, comme seroit le monde, si le monde n'étoit pas l'ouvrage & l'empire d'une Divinité ; une région où la vertu n'espérât point de récompense, où le crime ne craignît point de supplice, où l'on ignorât même jusques aux noms de vice & de vertu ; enfin, dont chaque habitant n'eût d'autre Roi, d'autre Dieu que soi-même, consentiriez-vous à vivre dans cette contrée ? en feriez-vous votre Patrie ? Que les Spinosa, que les Epicures y fixent leur séjour : voilà cependant le genre de bonheur que le Philosophe Grec promet à l'univers, en l'invitant à rompre les liens sacrés de la Religion : voilà le présent qu'il offre aux mortels, la paix dont il les flatte : fausse paix ; présent funeste ; vain phantôme de bonheur. Est-ce donc-là l'ouvrage de cette sagesse si vantée ? est-ce là ce génie presque divin, héros de Lucrece, & favori de la Renommée ; ce bienfaiteur des hommes, plus digne de leur reconnoissance que les destructeurs des monstres, les peres de la Médecine, des Arts & des Loix ? Rare bienfait, preuve éclatante d'un amour sincere pour les hommes, que de rassûrer le vice contre la crainte des peines, & d'arracher à la vertu tout espoir de récompense !

Epicure est donc l'ennemi de la société : nul avantage réel n'est le fruit de sa doctrine. Les magnifiques promesses dont il repaît l'avide crédulité de ses disciples, se réduisent à la pompeuse exagération d'un vain plaisir, que les hommes ne recherchent que trop d'eux-mêmes. Vous

méprifez avec raifon cet impofteur qui fe vante de convertir tout en or; vous plaignez la foule aveugle que l'efpérance entraîne à fa fuite, qui, prodigue par avarice, & fe ruinant pour s'enrichir, verfe fes tréfors dans un feu qui ne lui rend que de la fumée. Ah! Quintius, dans ce fourbe, dans ceux qui le fuivent, reconnoiffez Epicure & les partifans de fa doctrine. Aux attraits d'un frivole plaifir, ils facrifient les véritables richeffes de l'ame, la Religion, l'humanité, la juftice, l'innocence, l'amour de la Patrie, tous les fentimens, toutes les vertus dont le germe précieux étoit dans leur cœur. Ignorent-ils donc qu'en achetant à ce prix une fatisfaction paffagere, ils font peu pour eux, & rien pour les autres? Lucrece vous avertit fans ceffe de n'être occupé que de vous, & de méprifer tout le refte: confeils qu'Epicure donnoit lui-même à fes éléves. Il craignoit, ce Philofophe voluptueux, que les inquiétudes attachées aux fonctions civiles, ne troublaffent le cours d'une vie trop peu durable, pour n'être pas un fommeil paifible. Se charger des intérêts d'autrui, c'étoit fubir volontairement le joug; l'adminiftration des affaires publiques lui paroiffoit un dur efclavage: fes yeux ne verfoient point de larmes fur le fort d'un malheureux, fur la perte d'un ami: l'indifférence en avoit tari la fource. Un homme plongé dans la molleffe, pareffeux par goût, fuyant au fein de l'oifiveté jufqu'à l'ombre du chagrin, incapable de rien defirer avec ardeur, de s'intéreffer même aux auteurs de fes jours, concentré dans lui feul, & ne prenant à la fociété d'autre part, que celle qui peut augmenter ou varier fes

plaisirs, occupé sans cesse à défendre son repos contre tout ce qui sembleroit y donner atteinte, ne se livrant à rien, vivant pour soi, inutile, en un mot, à sa famille, à sa patrie, à l'univers; voilà le Sage d'Epicure. La réserve que prescrit votre maître, s'étend même à la Volupté. Il étoit si conséquent, si jaloux de cette liberté, sans laquelle il ne concevoit pas de véritable bonheur, qu'il ne se lassoit point de répéter à ses éléves, que les plaisirs, comme les fleurs, peuvent blesser quelquefois, & qu'ils ont des épines pour la main qui les cueille avec trop de vivacité. Aussi le voyoit-on, ennemi de toute espéce de lien, préférer à la douceur d'un amour mutuel, de grossiéres passions, sans attachement, sans choix, sans durée. Telles sont les maximes d'une secte volupteuse, qui s'arroge le titre d'Ecole de la sagesse.

Quelle différence entre ce faux sage & le vrai Philosophe, qui respecte, qui chérit la Religion! Homme & citoyen, loin de fuir le travail, de rejetter le fardeau des affaires publiques, de lutter contre des sentimens vertueux, il se consacre à sa Patrie, à sa famille, à ses amis, souvent même à des inconnus. Il partage la douleur de l'affligé: mais ce n'est pas assez pour lui de mêler ses larmes à celles qu'il voit répandre, sa main libérale prodigue à l'indigent des secours réels; son crédit, ses richesses sont le bien des malheureux. Liens sacrés, dont la Nature unit tous les hommes, vous êtes vraiment chers à son cœur; vous faites sa gloire & sa félicité. Combat-il pour l'Etat, ou défend-il la cause d'un Citoyen? c'est avec une inquiétude proportionnée à la grandeur de

l'objet, mais qui n'altére pas la tranquillité dont il jouit intérieurement. Et pourroit-il ne pas goûter les charmes de la paix? Ennemi sincére de l'injustice, il fut toujours fidéle à la voix de la raison : jamais il ne refusa de faire une action vertueuse. Il sçait ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'exige de lui la société, dont tous les membres, selon la force & la nature des noeuds qui les unissent, ont l'un sur l'autre des droits plus ou moins étendus, mais toujours dignes de respect. N'en doutez pas, Quintius, la Religion a ses héros : mais les motifs dont elle les anime, ne sont pas l'espérance d'une gloire incertaine, l'amour des richesses, la soif des honneurs. De tels biens sont des maux réels : ils portent le trouble dans le cœur lorsqu'on les desire, & ne le remplissent pas lorsqu'on les posséde. Souvent ils précipitent vers le crime; souvent ils en sont le fruit. Mais la Religion n'inspire rien que de juste. Ses loix sont celles de la plus sévére équité; son régne est celui de la vertu. Jugez à présent, lequel est plus ami des hommes, ou de ce Grec fameux qui n'eut d'autre loi, d'autre Dieu, que le plaisir, ou de celui qui adore la Divinité.

Cette ardeur avec laquelle chacun de nous se porte à ce qui lui est utile, n'a pour principe, ni l'habitude, ni le hazard, ni les préjugés de l'éducation; moins encore la contrainte ou l'autorité. C'est, j'en appelle à vous-même, un sentiment essentiel à l'homme, & puisé dans la Nature. Ce sentiment est donc pour la Raison une loi souveraine; c'est un arbitre intérieur qui doit régler notre choix, & qui ne jugeant point des objets,

par ce qu'ils ont d'agréable ou de rebutant, ne se décide que par leur utilité. Or rien de plus utile à l'homme que la Religion ; rien de plus dangereux pour lui, que la doctrine d'Epicure. L'une est mere de la paix ; de l'autre naîtroient les plus affreux désordres : ce sont deux points également démontrés. Puisse donc la Religion triompher à jamais ; qu'elle soit la régle de notre vie. Source précieuse du respect des enfans pour leurs peres, de l'obéissance des sujets, de la subordination entre les différens états, elle inspire aux Souverains pour leurs peuples une tendresse paternelle : elle fait naître, elle fonde, elle consacre ces devoirs mutuels dont l'observation est l'appui du trône, & le gage de la tranquillité publique. Quiconque se regarde comme l'ouvrage d'une Divinité, sent qu'il fait partie d'un corps dont tous les membres sont liés entr'eux par des obligations réciproques ; & conséquemment ce qu'il doit aux autres, est à ses yeux le seul titre des prétentions qu'il a sur eux. Mais dans votre systême l'équité n'est qu'un nom : le Caprice est le Dieu de l'univers ; on ne respecte ni sentimens, ni vertus, ni devoirs ; on traite la Religion de préjugé ; on est sourd à la voix de la Nature, à cette voix que l'homme ne peut cesser d'entendre, sans cesser d'être homme. Rapportant tout à soi, l'infracteur de la loi naturelle, au milieu d'une foule d'Etres semblables, se regarde comme le seul Etre. Il s'établit centre de l'univers ; il s'en fait le tyran : souverain imaginaire, il ose s'arroger le droit de commander à tout ; orgueilleuse prétention, qui joint l'erreur au

crime ; double attentat & contre la Raiſon & contre la Divinité. De-là ſont émanées ces maximes infernales, que toujours prêt à s'accommoder aux circonſtances, le ſage n'eſt lié ni par le ſerment, ni par le devoir ; que tout eſt permis, pour ſe frayer une route au Trône ; que l'offenſeur ne doit jamais pardonner. Quels fruits naiſſent dans les jardins d'Epicure ! quels excès ſont les conſéquences de ſon ſyſtême ! Dès qu'un courſier ne connoît plus de frein, il s'élance comme un trait, & franchit tous les obſtacles. Que le ſon d'une trompette, ou le ſifflement d'un fouet frappe ſes oreilles, ſon impétuoſité redouble, ſa courſe devient plus rapide ; il fuit plus vîte que les vents, & fait vôler autour de lui des nuages de pouſſière. Si le Cavalier raccourcit les rênes, c'en eſt fait, il ne ſent ni les rênes, ni le Cavalier : ſa fougue l'emporte, juſqu'à ce qu'outré de fatigue, hors d'haleine, il s'abatte enfin, dompté par ſes propres fureurs. Tel eſt le ſort de l'Impie, dont le cœur eſclave d'une paſſion violente, s'eſt ſouſtrait au joug de la Religion. Envain, la Nature, organe de la Juſtice & fidéle interpréte de la vérité, lui parle intérieurement ; il eſt ſourd à ſa voix ; il mépriſe & ſes leçons & ſes reproches. Epuiſé par ſes excès mêmes, il tombe enfin, ayant à peine la force de pouſſer d'inutils ſoupirs.

Puiſque l'univers n'eſt ni le ſéjour, ni l'héritage d'un ſeul homme ; que tous ont également droit d'en jouir ; l'utilité publique eſt préférable au bien particulier, & le bonheur de tous à celui d'un ſeul. Ce principe lumineux régle nos déciſions dans ce qui regarde les autres.

Jugeons-nous donc, comme nous jugeons nos pareils ; que nos propres intérêts soient à nos yeux, comme les intérêts d'autrui ; c'est une régle que la Nature prescrit, & qu'enseigne la Raison. J'existe & je vis : rien ne m'est plus cher que moi-même ; je dois donc faire tous mes efforts pour me conserver la vie, & me la conserver heureuse. Si je le dois, ces efforts sont justes. Mais les autres vivent : ils n'ont rien de plus cher qu'eux-mêmes ; ils doivent par conséquent, comme moi, travailler à leur conservation, à leur bonheur. Leur titre est égal au mien. Vous faites ce qu'ils font ; quel droit auriez-vous de les condamner ? Tout homme équitable, s'il est juge dans sa propre cause, prononcera donc entre un autre & lui, comme feroit, entre deux inconnus, un Arbitre intégre & judicieux. Cet Arbitre ne souffriroit pas que l'un des deux ravît à l'autre ou le jour, ou les biens. Il reconnoît donc que de telles actions ne lui sont pas permises à lui-même. Il sent qu'il n'est qu'une portion de l'univers, & que, comme le tout est plus grand que sa partie, la société a des droits plus étendus que les siens. Le même rayon l'éclaire à la fois sur ces deux vérités. C'est un point que je ne fais qu'effleurer ici.

Cessez donc cessez, Lucrece, d'imputer à la Religion le malheur des hommes. Elle réprime le vice par la crainte ; elle encourage la vertu par l'espoir : elle arme nos cœurs contre ces passions qui nous dégradent & nous avilissent. L'impiété seule est le principe de tous nos maux. Ce fut, dites-vous, la Religion, qui par la main des Grecs, plongea le poignard dans le sein de la triste

Iphigénie. Non, Lucrece; ce fut la ſuperſtition: ſur la foi d'un impoſteur, elle leur fit croire que par cet affreux ſacrifice, ils achéteroient la faveur des vents, & déſarmeroient la vengeance de Diane. Mais, que dis-je? Iphigénie, conduite à la mort par les ordres inhumains d'un pere ambitieux, fut moins la victime de la ſuperſtition, que du crime d'Héléne. Cherchons dans la Volupté la premiere cauſe de cet odieux ſacrilége. Oui, jamais un ſi noble ſang n'auroit ſouillé les autels, ſi la vûe d'une beauté coupable n'eût allumé dans le cœur de Paris une flamme adultére; ſi violateur des droits de l'hoſpitalité, ce perfide amant, n'eût, avec le criminel objet de ſes feux, porté dans ſa patrie le flambeau qui la conſuma.

V. Mais vous, éléve d'Epicure, vous, qui cherchant le bonheur ſous les enſeignes de la Volupté, croyez que la ſageſſe eſt l'art de s'affranchir de toute eſpéce de lien, de ne ſe prêter qu'à des impreſſions agréables, de rendre inacceſſible au chagrin un cœur ſans ceſſe avide de nouveaux plaiſirs; parlez de bonne-foi, vos eſpérances ſont-elles parfaitement remplies? ne formez-vous jamais de vœux, que le ſuccès ne couronne? Si tout répond à vos deſirs, vous êtes le ſeul homme heureux dans le monde. Mais cet avantage ſi précieux, vous ne le devez pas à vous-même. Il n'eſt le fruit ni de vos efforts, ni des principes de votre Maître. La Philoſophie n'a pas le droit de créer les événemens: elle ne ſçait qu'en jouir, ou les ſupporter. Elle ne donne pas des

loix à la fortune, mais des leçons à notre esprit. Si le sort, au contraire, ne vous a préparé que des orages, je vois en vous le plus infortuné des mortels. Quel état que celui d'un homme qu'enchante la Volupté, qu'effraye la plus légere idée de chagrin, & qui frustré des plaisirs qu'il aime, ne vit que pour être la proye de ces maux, dont la seule image le fait frémir! Incapable de résister au moindre assaut, vous n'aurez pas la force de soutenir une disgrace imprévûe. Envain ce cœur amolli par le luxe, & déja vaincu par les délices, implorera-t-il le secours de la constance. Elle n'habite que dans ces ames supérieures aux événemens, qui d'un œil tranquille envisageroient la chûte du monde. Renversé par des coups subits, vous n'aurez pas, en tombant, la consolation d'adorer la main qui vous les porte. De tous les hommes le plus malheureux, c'est celui dont la crainte empoisonne tous les momens; qui sans cesse épris des charmes d'un chimérique bonheur, n'a pas cherché dans le sein de la vraie Philosophie un azile contre les maux. Voluptueux enfans de la mollesse, voyez cette fleur qui vient de s'épanouir : de douces rosées humectent ses feuilles; une chaleur tempérée l'anime; Zéphir entretient sa fraîcheur; elle embellit le printems; elle reléve l'éclat du jour le plus pur. Que le Ciel se couvre de nuages, que les noirs aquilons refroidissent l'air de la nuit; c'en est fait; un trait mortel a frappé cette fleur naissante. Sa tige s'affaisse, ses nuances s'effacent : elle se flétrit, elle tombe séche & décolorée.

Vous ne manquerez pas de répondre : Mes vœux ont

des bornes ; je me contente de peu ; ces honneurs, dont le faſte en impoſe aux ames vulgaires, ſont pour moi ſans attraits : je vois ſans envie la grandeur & la magnificence des Rois ; les noirs ſoucis inſéparables du trône en obſcurciſſent à mes yeux l'éclat : je croirois trop acheter un triomphe au prix de mon repos. Mais la nature eſt une mere bienfaiſante : elle prodigue à ſes enfans de quoi ſatisfaire leurs beſoins, de quoi combler leurs déſirs. Je jouis de ſes dons ; je cueille avec empreſſement les fruits délicieux qu'elle m'offre : mon ame ſe livre ſans remords à ces plaiſirs purs & faciles qui coulent de ſon ſein. L'exemple d'autrui ne me touche point : je vois la plûpart des hommes, artiſans de leurs propres malheurs, ſe forger tour-à-tour de chimériques objets de terreur & d'eſpérance : je les vois, je les plains ; mais je ne les imite pas. Que l'illuſion ſe joue du reſte des mortels ; qu'un aveugle courage leur faſſe affronter mille morts ; qu'ils ſe condamnent à des travaux ſans nombre ; qu'ils conſument en laborieuſes bagatelles un tems court & précieux. Pour moi, je connois le prix du tems, & mon bonheur eſt d'en jouir. Enveloppé dans ma propre vertu, j'aime à vivre pour moi ſeul, à paſſer dans les douceurs d'un innocent loiſir, des jours qui ne ſoient ni ſouillés par le crime, ni flétris par le chagrin.

Voilà vos diſcours : examinons-en la valeur. Je vous crois tel que vous le dites : votre bonheur ne s'eſt point encore démenti : mais quelle preuve avez-vous que jamais il ne ſe démente ? Vous avez évité bien des écueils : ce n'étoit pas ceux où vous deviez échouer. Peut-être

vous reſte-t-il une vaſte étendue de mer à parcourir ; & dans ce long trajet que de gouffres, que de rochers ! De tous les états vous avez choiſi le moins ſujet aux revers : ce choix vous préſervera de quelques périls qui ſeront funeſtes à d'autres ; mais ne croyez pas échapper à ceux que le ſort vous réſerve. Sauvé d'un premier orage, vous périrez dans un ſecond. Mortels n'eſpérons point ici de repos ſolide. Sur les flots d'une profonde mer, nous roulons tous enſemble expoſés à de communes tempêtes ; & chacun de nous eſt le jouet d'une tempête qui ne menace que lui ſeul.

Vous n'êtes, je le ſuppoſe, ni de ces avares que brûle la ſoif de l'or, ni de ces lâches & perfides courtiſans qui rampent pour s'élever, ni de ces héros que l'amour de la gloire précipite au milieu des feux. Ainſi je ne crains pour vous, ni les dégoûts d'un noble eſclavage, ni les inquiétudes que produit une riche indigence ; & je crois votre bonheur à l'épreuve des atteintes que ces tourmens portent à celui de tant d'autres. Mais ce bonheur ſurvivroit-il à la perte de votre ſanté ? ſurvivroit-il à celle des agrémens qui parent votre jeuneſſe, à ce loiſir dont vous faites vos délices, à cette douce aiſance qui ſatisfait vos déſirs ? De tels biens ont l'éclat & la durée des fleurs ; le ſort étend ſur eux ſon empire. Si cette ame voluptueuſe, à qui la douleur eſt inconnue, qui s'endort dans une molle ſécurité, étoit tout-à-coup aſſaillie par tous les maux qu'entraînent l'incendie, la diſcorde, ou la guerre ; ſi par les ordres d'un Tyran vos mains étoient chargées de chaînes ; ſi un ami perfide abuſoit de votre

confiance ; ſi la mort arrachoit de vos bras des enfans chéris, une épouſe aimable ; ſi le menſonge attaquoit votre innocence ; ſi votre réputation ſe ſoutenoit à peine contre les traits de l'envie, quel ſeroit alors, quel ſeroit l'état de votre cœur ? que vous ſerviroit de n'avoir jamais verſé de larmes ? Donneriez-vous encore à la Nature le nom de Mere ? ce ſeroit une marâtre, ſourde à vos gémiſſemens. Ces coups affreux vous perceroient le cœur ; & le ſouvenir amer de vos plaiſirs paſſés empoiſonneroit une playe déja mortelle. Confus, inconſolable , vous ſuccomberiez enfin ſous le poids des maux & des regrets. Et quelle ſeroit la meſure de ces regrets ? quel en ſeroit le reméde ? La ciguë ou le poignard. Ce ſont-là, je le ſçais, les reſſources de la Philoſophie d'Epicure. Mais quelle étrange reſſource, que de chercher dans la douleur un terme à la douleur ! Tel fut le ſort de ce Roi, dont la molleſſe deshonora le trône de Belus. Au ſein d'une oiſiveté profonde, il avoit épuiſé tous les plaiſirs. Un revers le tira de cet aſſoupiſſement : mais incapable de ſoutenir les rigueurs de la fortune, Sardanapale fit dreſſer un bucher dans ſon palais, & ſe précipita dans les flammes avec tous ſes tréſors. Bel exemple pour les diſciples d'Epicure ; fin digne de terminer leur carriere !

Heureux, au contraire, heureux celui dont la Religion fonde l'eſpérance & régle la conduite ! Tout ce qui paſſe, eſt à ſes yeux comme s'il n'étoit plus, comme une illuſion du ſommeil. Il foule d'un pied tranquille & les biens & les maux ; il mépriſe également les faveurs

& les outrages de la fortune. Rien de fini n'eſt capable de l'ébranler : l'adverſité ne peut abattre ce cœur que les délices tenterent envain d'amollir. Il vogue, avec le reſte des hommes, emporté par le tourbillon général ; &, comme chacun d'eux, il eſt le jouet d'un tourbillon particulier. Mais immobile au centre de l'agitation même, il conſerve une paix inaltérable. Environné de gouffres & d'abîmes, il ſemble être déja dans le port : il jouit de ce qu'il eſpére. L'avenir préſent à ſon eſprit verſe mille douceurs ſur des ſouffrances dont le prix doit être une couronne immortelle. Connoiſſant ſes véritables intérêts, il ſacrifie le tems à l'éternité.

Ne le regardez pas toutefois comme un vil mercenaire qui ne s'abſtient du mal, que par la crainte des peines ou le déſir des récompenſes. Ces motifs ne ſont pas les ſeuls principes de ſa vertu : mais quand ils le ſeroient, on peut, ſans baſſeſſe, ſe livrer à de tels ſentimens. La nature inſpire à l'homme une ardeur vive, conſtante, invincible pour ſa propre félicité. Il ne peut ſouhaiter d'être, ſans ſouhaiter d'être heureux. Oui, je l'avouerai ſans peine ; le ſouverain bien, c'eſt le plaiſir ; mais le plaiſir puiſé dans ſa véritable ſource, le plaiſir pur, ſolide, immenſe, inaltérable. Quel ſera l'objet de mes vœux, ſi ce n'eſt mon bonheur ? & que puis-je aimer, ſinon ce que je crois m'y devoir conduire ? Le bonheur eſt le terme commun, auquel tendent tous les hommes par mille routes contraires. Vous y tendez, éléves d'Epicure, en fuyant la douleur, en cherchant le plaiſir que promet la Volupté. Mais qu'eſt-ce que ce plaiſir ?

plaisir ? Un souffle, une ombre, une eau fugitive, un sable leger dont les flots se jouent, un feu qui brille & s'éteint. L'instant qui le voit éclore, le voit disparoître : il est indigne d'un cœur qui n'aime que le vrai. Le sage méprise les chimeres dont l'éclat éblouit vos yeux ; & c'est en les méprisant, c'est en s'élévant au-dessus des biens que le tems moissonne, & de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il parvient au terme. Par ce mépris de tout ce qui l'environne, il ne prétend pas, Cynique orgueilleux, étonner le peuple & laisser un nom. Ce n'est pas un Stoïcien idolâtre de soi-même, qui des farouches vertus dont il se charge, se fait un droit à l'hommage des mortels. Dieu seul est l'objet des vertus du sage ; Dieu seul est le prix qu'il veut mériter.

Chercheriez-vous une source d'eau pure dans un terrain marécageux, dans ces humides vallons que couvrent la fange & le bitume ? C'est dans le creux d'un rocher couronné de gason, dans l'intérieur d'une verte colline, que sont renfermées ces ondes limpides, qui n'attendent qu'une issue pour couler dans vos prairies. Cherchez donc en Dieu, le suprême bonheur; ce bonheur inépuisable, que le chagrin ne peut altérer, que le tems ne peut flétrir. Du sein de la Divinité découle un fleuve de délices : il inonde les possesseurs de ce bien immuable; & l'amour qu'inspire un tel objet a des charmes dont vous n'avez pas même l'idée, voluptueux Mortels. Dûssiez-vous jouir cent ans de la plus brillante jeunesse, dûssiez-vous la passer toute entiére dans les ris & dans les jeux, vous ne pourriez atteindre à la félicité

des Juſtes : vos ſiécles ne vaudroient pas leurs momens. Ce qu'ils aiment, ils le poſſédent & le poſſéderont toujours : plus ils l'aiment, plus ils en ſont aimés. Les fleurs qu'ils cueillent n'ont point d'épines ; l'amertume ne corrompra jamais la pureté d'une ſource dans laquelle ils puiſeront éternellement. Ils jouiſſent ſans dégoût ; ils aiment ſans remords, parce que les motifs qu'ils ont d'aimer croiſſent en même-tems que leur amour.

Si la mort, ſi cet objet de terreur pour tout ce qui reſpire, vous cauſe peu d'effroi, doutez-vous qu'ils ne l'attendent avec un courage infiniment ſupérieur au vôtre ? La mort eſt le point fatal où tout finit pour vous : elle ſera pour eux le premier inſtant d'une vie qui ne finira plus. Votre eſpérance eſt de mourir tout entier, de rentrer à jamais dans l'abîme du néant. L'avenir offre à leurs yeux un point de vûe plus flatteur ; la vertu récompenſée par une félicité ſans bornes. Idée conſolante, qui même ici-bas eſt une récompenſe anticipée, un gage précieux des biens qu'elle annonce : doux eſpoir qui leur fait goûter ſur la terre les prémices d'un bonheur éternel. Avouez-le donc, Quintius ; il eſt, dès cette vie même, des plaiſirs préférables à ceux que préſente la Nature. Sous le joug de la Religion l'homme eſt plus heureux, que ſous l'empire de la Volupté.

Mais quel doit être un jour votre ſort, ſi ce que je crois, ſe trouve véritable ; s'il exiſte, en effet, un Dieu vengeur que vous n'aurez pas connu ; diſons mieux, que votre cœur ſourd à la voix de l'univers aura refuſé de connoître ? Cette idée me pénétre d'horreur : vous

risquez tout : quel que soit l'avenir qui nous attend, votre état est plus triste que le mien. Si je me trompe, c'est une erreur dont je ne crains pas d'être puni ; nos destins seront les mêmes ; nous serons l'un & l'autre engloutis dans le néant. Mais vous, si votre systême est faux, vous serez malheureux à jamais. Peut-on s'aimer, & s'exposer volontairement à un pareil danger ?

Mes discours vous semblent à peine intelligibles, ils vous rebutent. Pour une félicité qui vous paroît douteuse rejetter des biens réels, des biens à votre portée, & qui tels qu'ils sont, vous suffisent ; quels conseils ! Quoi, dites-vous, l'idée d'un avenir chimérique m'empêcheroit de goûter le présent ! au frivole espoir d'une récompense incertaine, je sacrifierois des plaisirs dont le charme fait la douceur de ma vie ! Non, non : ce seroit à chaque instant mourir dans les horreurs d'un supplice lent & cruel : ce seroit entrer tout vivant dans le tombeau. Je ne suis pas homme à me laisser éblouir par la peinture d'un bonheur dont je n'ai pas même l'idée. Le plus beau songe n'est qu'un songe.

Que vous ai-je donc proposé, Quintius ? de rompre des chaînes ; de secouer le joug odieux de ces passions, qui vous asservissent à ce que vous aimez. A quoi voudrois-je vous faire renoncer ? à des plaisirs frivoles dont la jouissance vous a dégoûté mille fois. Oui, mille fois je vous ai vû chercher dans de nouvelles sources, un bonheur qui s'étoit refusé jusqu'alors à toute l'ardeur de vos vœux. De tant d'objets qui vous ont paru les mériter, un seul a-t-il rempli vos espérances ? un seul a-t-il

pû vous fixer? Que d'épreuves n'a pas faites,& ne fait pas ſans ceſſe ce cœur toujours avide & jamais raſſaſié ! Un malade accablé de douleurs, roule ſes membres languiſſans ſur le lit qui le porte ſans le ſoulager. Dans un changement continuel de ſituation, il cherche le repos qui le fuit. Celle qui ſembloit le lui promettre, lui devient inſupportable. Las ſans être déſabuſé, il léve en ſoupirant les yeux vers le Ciel : il s'agite, il s'épuiſe, & ſon impatience, ſans diminuer ſes maux, augmente ſon ennui. Triſte, mais véritable image d'un voluptueux. L'erreur qui fruſtre ſes deſirs, les irrite & ne les guérit pas. C'eſt un hydropique, dont la ſoif brûlante cherche un remède dans l'eau, & n'y trouve qu'un feu qui la redouble. Vainement opiniâtre, il confie une onde fugitive à des vaſes qui ne peuvent la retenir. Au milieu de ces laborieuſes inutilités le torrent de ſes jours s'écoule ; & dénué de tout, il meurt ſans avoir vécu. L'amour eſt un tourment. Si vos deſirs ſont vifs, leur violence vous conſume : ſi vous deſirez ſans ardeur, vous jouiſſez ſans délices. Que dirai-je des chagrins, dont le mélange empoiſonne les plaiſirs ? mélange que Lucrece eſt forcé de reconnoître, & qu'il a ſçu déplorer dans ſes vers avec tant de force & de vérité. Si vous craignez l'inquiétude, fuyez le plaiſir : leur ſource eſt commune ; ils ſont l'un & l'autre des rejettons de la même tige. La Volupté par un chemin de fleurs nous conduit au précipice. Ses préſens ne ſont que de trompeuſes amorces : feux brillans, dont la perfide lueur nous égare. Semblables à ces vapeurs bitumineuſes qui s'enflamment pendant la

nuit au-dessus des étangs; le voyageur, trompé par leur éclat, croit, en les suivant, trouver un azyle, & tombe dans la fange d'un marais.

Ce n'est donc pas renoncer à des avantages réels; c'est éviter des piéges dangereux, que d'obéir aux loix de la Religion : nul sacrifice à faire pour pratiquer sous ses auspices toutes les vertus dont elle est la source; en un mot pour être homme. Faut-il donc de si grands efforts pour le devenir? Je vais plus loin : quand il seroit impossible de démontrer ces dogmes, que je crois incontestables, & que vous traitez de chiméres, n'est-il pas infiniment plus flatteur d'aspirer à la possession d'un bien immense, éternel, inaltérable, que de poursuivre vainement une fausse image de bonheur? Oui, Quintius, un Dieu dont la puissance & la bonté souveraines, mettent les hommes en droit de ne borner ni leurs espérances, ni leurs desirs, est un objet plus consolant pour leur cœur, une fin plus digne de leurs actions, que d'aveugles atomes errans dans le vuide, que l'inconstante & capricieuse Volupté, dont les faveurs ont la durée d'un jour.

Ce parti coûte à la Nature, je le sçais : mais quel est le bien que l'on n'achéte pas? vous ne jouissez souvent du plaisir, qu'au prix de votre repos. Dieu vous est inconnu : mais de quelle conséquence n'est-il pas pour vous de le connoître? De quels intérêts s'agit-il? de ceux de Dieu, ou des vôtres? La réalité d'une vie future ne vous paroît pas clairement démontrée : mais vous paroît-il plus certain que notre ame soit un jour anéantie. Si vous en êtes assûré, prouvez-le moi. Quand on attaque

des idées généralement reçues, on doit un compte de ſes motifs. Si vous n'avez que de l'incertitude, ſoyez donc moins tranquille ſur l'avenir. Vous ne craignez rien ; & le doute a ſur votre eſprit toute l'autorité que l'évidence ſeule auroit droit d'exercer : il vous détermine à nier ce que vous ne voyez pas clairement. Vous fermez les yeux aux rayons de l'Aurore, parce qu'ils n'ont pas l'éclat de ceux du Soleil ; vous leur préférez d'épaiſſes ténébres. Elles vous plaiſent, je le ſçais ; elles ont pour vous des charmes. Mais quoi ! peut-on aimer à ſe perdre ? Une ſécurité telle que la vôtre, eſt un aſſoupiſſement léthargique : c'eſt le ſommeil de la mort. Il faut, Quintius, vous arracher à ce repos funeſte ; il faut par une ſalutaire violence réveiller cette ame inſenſible : l'inquiéter, c'eſt lui rendre la vie. Ou mon ſentiment eſt véritable, ou le vôtre : point de milieu. Or dans les cas douteux, la raiſon nous ordonne d'embraſſer le parti le plus sûr. Si le bruit ſe répandoit que des brigands infeſtent une forêt, ce bruit même vague, ne vous cauſeroit-il pas de l'inquiétude ? oſeriez-vous, avant que d'avoir éclairci le fait, traverſer ce bois ſans précaution ? Ah ! Quintius, l'avenir eſt un ſujet de terreur plus important. Puiſſent mes diſcours contribuer à diſſiper les nuages qui vous dérobent le vrai ! Mais en attendant qu'il ſe montre à vos yeux, reconnoiſſez avec moi, que le ſyſtême qui proſcrit la Divinité ſe fonde uniquement ſur des ſophiſmes ; que les ſuites en ſont affreuſes ; enfin que les eſpérances de ceux dont un bonheur éternel eſt l'objet & la fin, ſont également ſolides & conſolantes.

# SOMMAIRE
## DU LIVRE SECOND.

I. *APRE'S avoir détruit dans le premier Livre la Morale des Epicuriens, l'Auteur combat leur Physique dans les suivans. Cette Physique est le pur matérialisme. Dans le sein d'un Vuide immense, nécessaire, immuable, Epicure place une multitude infinie d'Atomes éternels, & forme tous les êtres du concours fortuit de ces corpuscules indivisibles. Le second Livre de l'Anti-Lucrece débute par l'exposition de ce systême.*

II. *Pour le réfuter avec ordre, le Poëte en attaque séparément les deux parties. Il commence par le Vuide, qui fait proprement le sujet de ce second Livre, & lui oppose d'abord des raisonnemens métaphysiques.*

1erement. *Si le vuide étoit réel, & qu'il eût toutes les propriétés que lui donnent les Epicuriens, il seroit Dieu.*

2ement. *C'est une contradiction grossiére de le croire immense, & d'y supposer des points d'où partent les atomes, & des points vers lesquels ils tendent.*

3ement. *S'il existoit, il auroit des parties, & conséquemment il seroit corps; mais au fonds ce n'est qu'une chimére.*

4[ement]. *Cette chimére doit son existence à l'imagination, qui confondant le vuide avec l'espace, se représente l'espace comme détaché de la matiére, quoiqu'il en soit inséparable.*

III. *L'Auteur passe ensuite à ce qu'on peut alléguer en faveur du vuide. Il répond en particulier aux objections de quelques Modernes, qui supposent avec Gassendi l'existence du vuide, mais en lui donnant Dieu pour Auteur. Il retorque contr'eux l'argument que semble leur fournir l'hypothèse de la destruction subite de tous les corps renfermés dans un lieu déterminé.*

IV. *Ce qui donne un grand nombre de partisans au vuide, c'est qu'on le croit essentiel au mouvement des corps. L'Auteur combat cette idée. Il explique la nature du fluide dans lequel tout se meût, selon Descartes dont il adopte en ce point le systême; & par des raisons qu'il appuye de faits, il établit: Premiérement, que tout est plein dans l'univers. Secondement, que le plein, au lieu de nuire au mouvement, est seul capable de le transmettre & de le perpétuer.*

V. *De-là retombant sur le vuide, il le combat une seconde fois, mais par un genre de preuves différent; par des preuves tirées de la Physique. Il les développe*

*en répondant à Newton, qui a cru devoir adopter cette partie du système Epicurien. Il prouve que dans l'hypothèse du vuide,*

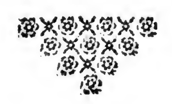
1erement. *Les Planetes ne décriroient point d'orbites.*

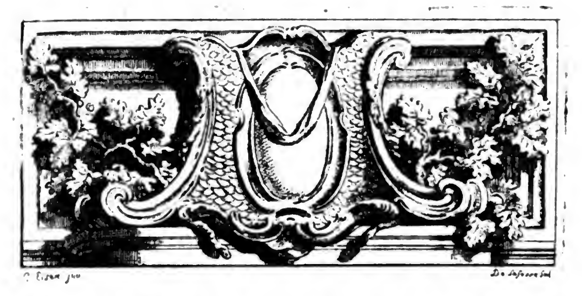
2ement. *La masse de chaque corps n'étant pas comprimée, seroit détruite par une prompte dissolution.*

3ement. *Les corps denses n'auroient point de pésanteur.*

4ement. *Enfin cette force qui, suivant Newton, attire tous les globes vers un centre, ne pourroit agir sur eux, faute d'un milieu capable d'en transmettre l'impression.*

VI. *A ces preuves indirectes de l'existence du Plein, il joint des argumens directs que lui fournissent diverses expériences. Il montre que la fluidité des corps, leur transparence, leur mollesse & d'autres qualités du même genre, ne sont point, comme le croit Epicure, des effets du Vuide, & finit en exhortant Quintius à reconnoître la fausseté de cette hypothèse.*





# L'ANTI-LUCRECE.

## LIVRE SECOND.

I. RENDEZ justice à mes vûes, Quintius. Ce n'est pas pour troubler votre repos, que j'ai rappellé dans votre ame de salutaires frayeurs, qu'un Poëte trop éloquent avoit sçû vous ravir par ses charmes. Votre bonheur est l'objet de mes efforts ; je gémissois de vous voir séduit par l'apparence, voler à votre perte sur les aîles du plaisir. Pour vous tirer du péril, il falloit vous arracher à cette dangereuse sécurité, que produisent l'erreur & l'imprudence. Défiez-vous des dehors. Souvent l'aspic est caché sous les fleurs : souvent d'une plante dont le goût déplaît, on tire des sucs bienfaisans. Ici-bas tout subit les loix du tems & de la vicissitude : liés l'un à l'autre, la douleur & le plaisir forment une chaîne indissoluble. Dans la saison des frimats, le souffle glacé de l'Aquilon dépouille les arbres de leurs feuilles. Ils revivent au printems, couronnés de fleurs & de verdure.

J'ai vû des vaisseaux poussés par de favorables Zéphirs, se jouer légerement sur la surface des ondes : je les ai vû se briser ensuite contre des rochers, & s'ensevelir dans un gouffre profond.

Au reste, je n'ai pas prétendu qu'une aveugle docilité vous soumît à des principes, dont l'évidence ne vous seroit pas encore démontrée. Je n'eus jamais pour objet, que d'empêcher qu'une doctrine qui flatte les passions, ne s'emparât de votre esprit, en séduisant votre cœur; que vous ne fussiez prévenu par ses attraits, avant que d'en avoir examiné les fondemens.

« L'univers n'est point l'ouvrage d'une Divinité. Deux » causes éternelles & subsistantes par elles-mêmes, les » Atomes & le Vuide ont produit tous les Etres » : voilà le précis du systême d'Epicure. Selon lui, « le Vuide » est le lieu des Atomes, & les Atomes sont les princi- » pes des corps. Sans le vuide, il n'y auroit point de » mouvement, parce que les corps déplacés n'auroient » pas de retraite. La résistance seroit toujours égale à » l'impulsion, & dès-lors la Nature resteroit éternelle- » ment plongée dans un stérile repos. Le vuide remplit » tout plus ou moins; & de cette différence résulte celle » qui se trouve entre les différens corps. Les uns sont » liquides ou rares; c'est que leur tissu offre au Vuide » un grand nombre de cellules : les autres sont solides » ou denses; c'est qu'ils n'en ont que très-peu. Sa durée » n'a point de bornes; son étendue point de limites : » immense sans être corporel, immobile, immuable, il » seroit Dieu s'il joignoit l'intelligence à de tels attributs.

» Dans son sein habite & se meût avec rapidité, une » multitude d'atomes qui s'entrechoquent de toutes » parts : multitude infinie, mais privée d'intelligence. » Sans cela, comme le vuide, elle auroit droit à nos » hommages : elle seroit Dieu comme lui.

» Epicure suppose, en effet, ces corpuscules éternels : » & dans l'idée que rien ne sort du néant, que rien n'y » rentre, il prononce que tout est formé par la réunion » des atomes; que tout est détruit par leur séparation. » Comme principes de tous les êtres, les atomes sont » simples & solides : car, quel que soit le principe des » corps, il doit avoir l'unité pour essence. En tant que » simples, ils sont indestructibles : car la destruction d'un » être, c'est sa décomposition; c'est la désunion des par- » ties dont il étoit l'assemblage. Or les atomes sont les » parties des corps; mais parties, dont chacune ne for- » me point elle-même un tout : ou du moins, si l'atome » est un tout, c'en est un sans parties & sans vuide. Il » est conséquemment impénétrable, & toute division » cesse dès qu'elle arrive jusqu'à lui. On ne peut enfin » concevoir rien de si délié. Pour peu qu'on lui donnât » de volume, il auroit des parties; & dès-lors, il ne se- » roit pas simple. Cette petitesse le rend imperceptible; » & ce n'est que par leur réunion, que ces corpuscules » parviennent à frapper nos sens.

» Tels sont, si l'on en croit Epicure, les germes de » la matiere : tel est le fonds primitif de tous les êtres, » & le principe de leur réproduction. Ainsi, dans ce systê- » me, les corps, enfans du hazard, naissent & subsistent

» sans le secours d'une intelligence supérieure ; jusqu'à » ce qu'ils perdent par la séparation des atomes, une » forme qu'ils devoient à leur assemblage.

» Pour opérer ces effets merveilleux, les atomes n'ont » besoin que de mouvement & de figures. Le mouve- » ment leur fait parcourir le vaste empire du Vuide : & » dans cet immense trajet, la variété de leurs figures » produit entr'eux une multitude de chocs diversifiés à » l'infini, d'où résultent des combinaisons de toute es- » péce. Vous avez vû souvent, lorsque le Soleil dardoit » ses rayons par une étroite ouverture, un tourbillon de » poussiére se mouvoir avec rapidité dans cette colomne » lumineuse : ses molecules s'élévent & s'abaissent, s'ap- » prochent & se repoussent tour-à-tour ; elles semblent » en voltigeant se jouer entr'elles, jusqu'à ce que l'agi- » tation qui les soutenoit venant à s'affoiblir, leur poids » les entraîne vers la terre. Leur choc est une image de » celui des corpuscules d'Epicure.

» La quantité d'atomes renfermés sous chaque figure, » est infinie ; celle des figures mêmes ne l'est pas. Il y a, » par exemple, une infinité d'atomes ronds, cubiques, » triangulaires ; mais on compte à peine trois ou quatre » mille figures. Quel qu'en soit le nombre, il n'importe ; » l'essentiel est de remarquer qu'il est fini. On peut sous » ce point de vûe comparer les atomes aux Plantes. Di- » versifiées suivant la saison, le terrain, le climat, elles » peuplent les jardins, les prairies, les montagnes ; elles » couvrent la face de la terre. Mais, quoique les indivi- » dus de chaque espéce soient innombrables, le nombre

» des eſpéces a des bornes. Peu de ſons forment tous » les mots des langues connus ; ils ſuffiroient pour en » compoſer une infinité de nouvelles. Avec un petit nom- » bre de tons, l'inſtrument le plus ſimple rendra des airs » de toute eſpéce. Que ne peuvent, en effet, les com- » binaiſons ! un exemple auſſi frappant de leur fécondité, » c'eſt celui que nous offre ce ſecret admirable, qui fait » ſervir l'art à multiplier les productions de l'eſprit. Le » Compoſiteur a ſous les yeux divers alphabets, diſtri- » bués en autant de caſetins : ſa main légere, auſſi sûre » que rapide, ſaiſit les caractères en voltigeant : elle les » arrange & forme une planche dont le papier reçoit » l'empreinte. De la même lettre ſouvent répétée, mais » arrangée différemment, naiſſent des mots ſans nom- » bre ; ainſi par mille & mille combinaiſons, par des en- » chaînemens variés à l'infini, peu de figures produiſent » une multitude innombrable de corps.

» Rien ne réſulte du concours des atomes, lorſqu'ils » rejailliſſent au premier choc, & qu'au lieu de s'unir, ils » ſe repouſſent mutuellement. Cette antipathie des prin- » cipes eſt la ſource de l'invincible oppoſition que la » Phyſique découvre entre certains corps. Si ces corpuſ- » cules s'allient dès qu'ils ſe touchent, un nouvel être, » fruit de leur amour, brille auſſi-tôt dans l'univers. Mais » entre la diſcorde & l'étroite alliance, il eſt un milieu : » les atomes peuvent ne s'unir qu'en partie ; ils peuvent, » en s'attachant l'un à l'autre, laiſſer entr'eux plus ou » moins d'eſpace ; & de ces différences réſultent diverſes » qualités des corps, la fluidité, la molleſſe, la peſanteur,

» & les attributs contraires. Les corps roides, & ceux » dont la flexibilité se prête à l'impression la plus foible, » sont composés d'atomes de même espéce : mais le » tissu des premiers est aussi serré, que celui des seconds » l'est peu. Enfin, c'est à la figure même de ces élémens, » qu'Epicure attribue d'autres qualités sensibles. Les » corps acides, par exemple, sont des amas de petits » traits : l'assemblage d'atomes ronds & polis forme ceux » dont la douceur flatte le goût.

» Mais par quelle espéce de mouvement les atomes » produisent-ils tant d'effets si variés? Par un mouvement » naturel. La pesanteur, qualité qui fait partie de leur » essence, les précipite des régions supérieures. Ils des- » cendent tous d'un pas égal, mais rapide : parce que » la chûte des corps pesans ne peut être retardée, que » par les obstacles qu'ils rencontrent, & que nul obsta- » cle ne se rencontre dans le vuide. C'est dans cette des- » cente, que se fait leur mélange; que ceux de différen- » tes figures s'unissent ou se repoussent. L'atome repoussé, » remonte; son poids le rechasse; il se reléve; il retom- » be: & cette alternative dure, tant qu'il ne trouve point » d'atome avec lequel il puisse s'allier. »

Ainsi se sont formés tous les êtres, ouvrages du hazard, & jouets d'une éternelle vicissitude. Astre du jour; flambeau de la nuit; feux brillans, que je contemple attachés à la voûte céleste; globes immenses, qui roulant autour du Soleil dans de vastes orbites, réfléchissez à mes yeux une partie de son éclat; telle est l'origine, que vous donne l'Auteur d'un systême fameux. Telle est celle qu'il

qu'il aſſigne aux élémens, à la terre, à toutes ſes productions, aux animaux, aux hommes, aux Dieux mêmes. Je dis, aux Dieux : Epicure en reconnoît; mais quels Dieux ? ſans pouvoir, ſans bonté, ſans juſtice, indiférens à tout ce qui ſe paſſe ici; troupeau d'immortels ! Il ſoutient que nos ames ſont de la même eſpéce, ont la même deſtinée que les corps; qu'elles naiſſent & périſſent comme eux; & que ni la matiére, ni le mouvement ne dépendent d'une cauſe puiſſante, qui doive intimider les hommes.

Approfondiſſons, s'il eſt poſſible, de ſi grands myſtères; développons la nature de ces principes créateurs, dont l'exiſtence, en cas qu'elle ſoit néceſſaire, anéantit la Divinité. Si ce qu'avance Epicure eſt véritable, point de crimes; point de Dieu qui les puniſſe : ſi ſa doctrine n'eſt que menſonge, il faut croire un Dieu, Quintius, & le craindre.

Mais avant que d'entrer en matiére, arrêtons-nous un moment à conſidérer la mauvaiſe-foi d'Epicure, à l'égard de ces Dieux auſquels il feint de rendre hommage. Quelle honte pour des Athéniens ! une illuſion ſi groſſiére devoit-elle leur en impoſer ? Effrayé, ſans doute, par l'exil de Protagore & par le ſupplice de Socrate, il n'oſa proſcrire ouvertement les objets du culte public. Mais pour détruire en effet ces Dieux qu'il reconnoiſſoit en apparence, il les rendit mépriſables & ridicules. Loin de toutes les parties de l'univers il les relégua dans je ne ſçais quels eſpaces qu'il ſuppoſoit entre les Mondes différens : & ne leur laiſſant aucun ſoin, aucune connoiſſance

de ce qui peut intéresser les mortels, il leur permit d'y vivre heureux dans une inaction profonde ; d'y jouir, au sein de la mollesse, des tranquilles plaisirs d'une oisive éternité : inutiles, ou plûtôt imaginaires habitans, d'une chimérique région. Il parloit ainsi pour le peuple ; mais de peur que d'autres ne s'y trompassent, quelle foule de contradictions ne rassemble-t-il pas sur cette troupe de bannis ? Je lui passe ce sommeil léthargique auquel il condamne des Divinités : je ne l'arrêterai que sur un point. Les seuls principes, les seuls êtres qu'il admette dans l'univers, ce sont le vuide & les atomes : tout se forme, tout se détruit par le concours & la séparation de ces corpuscules. Répondez, Epicure : vos Dieux sont-ils formés d'atomes ? Oui, sans doute. Ils ne sont donc pas immortels : vous voilà forcé de reconnoître que votre dessein fut de substituer des chiméres aux Dieux : & quand vous leur donniez un corps que vous n'osiez appeller un corps, une forme image de la nôtre, des membres sans force & sans vigueur ; lorsqu'au lieu de sang, vous faisiez couler dans leurs veines je ne sçais quelle vapeur divine, vous flattiez-vous d'abuser les hommes par de semblables fictions ? Mais quelle que fût l'idée qu'Epicure avoit de ses Dieux mêmes ; ou leurs ames sont de pures intelligences ; & dès-lors, pourquoi notre ame n'auroit-elle pas la même nature ? ou elles sont corporelles, & cependant assûrées de vivre éternellement ; notre ame, même en la supposant une portion de matiére, pourroit donc être immortelle. Vous voyez que le Philosophe Grec sçait mal déguiser le fonds de

ſa doctrine, & qu'il renverſe de ſa propre main les fondemens de ſon édifice.

II. Examinons à préſent le vuide : ce lieu des corps, eſſentiel à leur mouvement, & qui ſeroit le berceau de la matiere, ſi la matiere n'étoit pas éternelle. Inaltérable, incorporel, infini, néceſſaire ce vuide, Epicure, eſt Dieu, ou il n'eſt *Rien*. En effet, de tout ce qui conſtitue la Divinité, vous ne lui refuſez que l'intelligence & le pouvoir; mais pourquoi le priver de ces attributs? Tout ce qui exiſte par ſoi-même, eſt néceſſairement ce qu'il eſt. Par conſéquent ſoutenir que le vuide ne doit qu'à ſoi-même ſon exiſtence, c'eſt prétendre qu'il eſt par ſoi-même immuable, éternel, illimité; par ſoi-même dénué d'intelligence & de force. Expliquez donc pourquoi une ſubſtance immortelle, invariable, infinie, ne peut à de ſi grandes propriétés joindre l'intelligence & le pouvoir? L'union de ces deux attributs avec les précédens répugne-t-elle à la nature de l'être par eſſence?

Loin d'être incompatibles, ces différentes qualités ne peuvent être ſéparées. Sous quelque rapport que j'enviſage un être exiſtant par ſoi-même, il doit offrir à mes yeux l'infini. C'eſt peu que ſon étendue, que ſa durée le ſoient, ſi tout ne l'eſt en lui. Centre de toutes les perfections poſſibles, il doit les réunir; il doit poſſéder éminemment chacune d'elles : ſa nature eſt d'être; tout ce qui exiſte dans l'univers, eſt lui ou dérive de lui. Quelle cauſe peut donc limiter ſon eſſence, & donner des bornes

à ſes attributs ? Ne reconnoiſſez-vous pas dans l'homme un certain degré de pouvoir & d'intelligence ? Cependant l'homme n'exiſte pas par lui-même : & vous prétendez qu'un être infini, un être néceſſaire eſt ſans intelligence & ſans pouvoir. Choiſiſſez : ſi le vuide exiſte par ſoi-même, il eſt Dieu : ne peut-il être Dieu, il n'eſt *Rien*, ou il eſt corps. Vous niez qu'il ſoit un corps ; donc il n'eſt *Rien*. Tout ce que vous direz du néant pourra s'appliquer au vuide : ſupprimez les atomes & laiſſez le vuide, il ne reſtera rien : faites de vos atomes ce qu'il vous plaira dans le vuide, vous en ferez la même choſe dans le néant. Le vuide n'eſt point créé, je l'avoue ; car le néant eſt néant par lui-même. Le vuide eſt immobile & pénétrable à tous les êtres ; ce qui n'eſt pas pourroit-il ſe mouvoir, ou s'oppoſer au mouvement ? Il eſt immortel ; comment pourroit finir ce qui n'a jamais commencé ? Il eſt immenſe ; on ne meſure point le néant.

Mais prêtons-nous pour un inſtant aux idées de Lucrece ; prenons le terme d'immenſe dans le même ſens que lui : ce ne ſera que pour lui montrer qu'il tombe dans des contradictions groſſiéres. Il ſoutient que les atomes précipités des parties ſupérieures du vuide traverſent rapidement ce gouffre ténébreux, & courent en chercher le fond ; quel eſt le fond d'un eſpace immenſe ? que repouſſés enſuite, ils retournent ſur leurs pas & regagnent le haut ; quel eſt le haut d'un eſpace immenſe ? Philoſophe inconſéquent, vous n'admettez dans le vuide ni centre, ni droite, ni gauche : vous riez de ceux qui bornent l'univers, qui lui donnent en quelque ſorte

une enceinte ; & vous ſuppoſez dans un eſpace immenſe des parties ſupérieures & des parties inférieures ? Ne prétendez plus que le vuide n'a ni fond ni ſommet ; vous qui le meſurez, vous qui diſtinguez en lui tant de différentes hauteurs. Ces traits ſont perçans, ce me ſemble ; mais dérobez-vous à celui que je vais lancer. Un atome arrive à telle hauteur, précipité d'une diſtance infinie : arrêtez-le dans ſa route & forcez-le de retourner ſur ſes pas. Quel tems lui faudra-t-il pour remonter au point d'où il eſt parti ? Jamais il n'y parviendra, dites-vous ; parce qu'aucun tems ne peut ſuffire pour traverſer des eſpaces infinis. Il ne peut les traverſer ! donc il ne les a jamais traverſés : ou plûtôt, puiſqu'il ſe trouvoit au point où vous l'avez arrêté, les eſpaces qu'il avoit parcourus n'étoient pas infinis.

De plus, ce vuide que renferment entr'eux des atomes écartés les uns des autres, eſt une partie de la totalité du vuide, comme l'air contenu dans un antre eſt une portion de l'Atmoſphére. Cette partie ſe trouve réellement ſéparée de celles que renferment d'autres atomes. Le vuide eſt donc un aſſemblage de parties ſituées les unes hors des autres : par conſéquent il eſt en tout ſemblable à la matiére ; & s'il exiſte, c'eſt un corps, puiſque c'eſt être corps que d'avoir des parties. Si vous ſoutenez que le vuide n'en a point, ne ſoutenez donc plus que le vuide eſt l'eſpace. L'eſpace ſe diviſe : la Géométrie s'occupe à le meſurer, à diſtinguer ſes parties, à les comparer enſemble ; & par cette comparaiſon elle découvre les rapports des différentes figures. C'eſt donc

anéantir le vuide que de prétendre qu'il eſt ſans parties. Si vous convenez qu'il en a, convenez donc auſſi que ſéparées les unes des autres elles gardent entr'elles un ordre diſtinct. La portion dans laquelle nâge le Soleil n'eſt pas celle qui renferme ou Saturne, ou Mars, ou la Terre. Ma droite & ma gauche ne répondent pas au même point. Chaque point a ſon poſte marqué par une cauſe quelconque : le lieu même occupe par quelque raiſon un lieu certain & déterminé. Quelle eſt donc cette cauſe qui a ſçû fixer la poſition de tant de parties, aſſigner à chacune d'elles une place qui lui fût propre, les diſtribuer en un mot de façon que telles ou telles ſe touchaſſent, au lieu d'être ſéparées. Le même arrangement ſe retrouve dans la matiére ; & je dois auſſi vous en demander la raiſon dans la ſuite.

Me répondrez-vous que les parties du vuide, quelle que ſoit leur ſituation, la doivent à leur nature? Voyez, vous dirai-je alors, où vous conduit un tel principe : la ſituation n'eſt donc plus une qualité accidentelle des êtres ; vous en faites un attribut eſſentiel, immuable : les déplacer, ce ſeroit les anéantir. Paradoxe qui choque & la raiſon & l'expérience. Pour en démontrer la fauſſeté, je puis recourir à tous les corps ; je pourrois vous oppoſer vos atomes : quelques lieux qu'ils rempliſſent, ils ſont évidemment les mêmes. Or ſi aucune partie de matiére n'exige telle ou telle ſituation par préférence, pourquoi les parties de l'eſpace occuperoient-elles néceſſairement une place plûtôt qu'une autre ? Je ſçais que votre maître leur donne une immobilité qu'il

refuſe à celles de la matiére. Suivant Epicure, l'eſpace eſt par lui-même tel qu'il eſt; au lieu que les corps, aſſemblages fortuits d'atomes, doivent leur naiſſance au mouvement. Mais une telle différence, il ne l'établit point; il la ſuppoſe; & ce n'eſt pas la ſeule ſuppoſition qu'il érige en principe. Quoiqu'il connût la valeur de pareils axiomes, il les avançoit hardiment: c'eſt qu'ils étoient eſſentiels à ſon ſyſtême; & ce ſyſtême, en proſcrivant la Divinité, flattoit trop ſes deſirs, pour qu'il ne ſaisît pas tout ce qui pouvoit en déguiſer la foibleſſe. Mais j'ai prouvé que l'eſpace n'avoit pas une exiſtence néceſſaire, par la raiſon même qu'il n'eſt pas néceſſairement tout ce qu'il eſt. Apprenez-moi donc pourquoi ſes parties ont été dans l'origine diſpoſées, comme elles le ſont aujourd'hui; pourquoi celle que touche ma droite ne répond point à ma gauche. Si l'univers n'a pas un Dieu pour auteur, cet effet n'a point de cauſe. L'eſpace n'en auroit pas moins ſubſiſté, quand l'ordre de ſes parties eût été différent. Leur ſituation n'eſt qu'un mode: partout où vous admettez un mode, vous devez reconnoître un modérateur. Concluez donc avec moi que le vuide, s'il exiſte, eſt créé; que c'eſt l'ouvrage d'une cauſe ſupérieure, d'un Etre tout-puiſſant.

Mais, me direz-vous, les élémens du nombre ſont fixes & immuables: on ne peut ni retrancher, ni déplacer aucun d'eux: *ſept* doit néceſſairement ſe trouver entre *ſix* & *huit*. Les parties du tems ne ſont-elles pas auſſi diſtinguées les unes des autres par un ordre invariable, qui leur eſt eſſentiel? Le préſent, le futur pouvoient-ils

précéder le paſſé ? Telle eſt la nature du vuide. Son immobilité conſerve à toutes ſes parties leur ſituation primitive : il eſt par eſſence arrangé, comme nous le voyons.

Je ſouſcris à votre comparaiſon, Quintius. L'eſpace eſt en effet de la même nature que le nombre & le tems : ce ſont des modes ; de ſimples noms, plûtôt que des êtres. Mais vous, que de propriétés n'attribuez-vous point à l'eſpace ? vous le diſtinguez de la matiére : vous en faites une ſubſtance réelle, néceſſaire, éternelle, immobile, dans le ſein de laquelle ſont plongés tous les corps, & dont ils parcourent l'étendue par toutes ſortes de mouvemens. Que ne dites-vous la même choſe, & du tems & du nombre ?

Qu'eſt-ce que le nombre ? un aſſemblage idéal, auquel nous donnons des parties indiviſibles & diſpoſées ſuivant un ordre fixe, afin d'avoir une régle sûre, pour connoître d'un coup d'œil le réſultat de pluſieurs unités, de pluſieurs ſommes ajoûtées les unes aux autres. Mais comme cette méthode s'applique ſans exception à toutes ſortes d'objets, réels ou poſſibles, on la réaliſe elle-même. Notre eſprit ſe porte naturellement à regarder comme un être, la meſure commune de tous les êtres. C'eſt auſſi parce que vous appercevez l'eſpace dans tous les corps, que votre imagination le détache de chacun d'eux, & s'en forme un être immenſe.

Le tems ſemble périr & renaître : ſa ſucceſſion rapide ouvre ſans ceſſe à de nouveaux regards des ſcenes nouvelles : nous le voyons, toujours le même, ne vieilliſſant jamais, faire tout éclore & ſurvivre à tout, détruire les monumens

anéantir les peuples, les villes, les empires. Pouvions-nous ne pas nous livrer à l'illusion qui le réalise à nos yeux, qui le peignit à ceux de nos ancêtres sous l'emblême de Saturne armé d'une faulx meurtriere, & dévorant ses propres enfans ? Toutefois, séparé des êtres mêmes qu'est-il en effet, quoiqu'on le mesure, qu'on le partage en heures, en jours, en années, en siécles. Le tems n'est rien : ce n'est pas la durée des êtres que nous divisons; ce sont les êtres mêmes, en tant qu'ils durent, soit en mouvement, soit en repos. Quelle est donc la source de l'erreur ? c'est que chaque objet envisagé séparément a sa durée particuliere, & que toutes ces durées prises ensemble paroissent se confondre dans une masse commune. Cette masse devient un tout immense, que notre esprit aime à se représenter; auquel il attribue une existence propre, indépendante, éternelle. Nous le voyons sous l'image d'un fleuve, qui roule avec une impétuosité toujours égale, & fertilise un côté de ses bords, pendant qu'il mine l'autre insensiblement; sous celle d'une grande roue, qui tournant sur elle-même, éleve & précipite des grains de sable attachés à sa circonférence. Mais si le tems étoit un être réel, puisque toutes ses parties ne subsistent point ensemble; qu'elles périssent en naissant; que tour-à-tour elles se chassent & se détruisent, cet être sortiroit donc sans cesse du néant, & sans cesse il y rentreroit : théorie peu favorable à votre systême, quand elle seroit aussi vraie, qu'elle est absurde. Tenez donc pour certain que le tems & le lieu ne sont précisément rien en eux-mêmes; qu'ils n'existent

que dans nos idées ; objets phantaſtiques, fruits de l'imagination, que déſavoue la nature. Si l'Univers n'étoit pas, il n'y auroit ni tems ni lieu. L'un eſt la durée de tout ce qui change ou périt, l'autre eſt la diſtance des corps. Or la durée des êtres, non plus que leur diſtance, ne forme point un être différent d'eux-mêmes.

Mais, répliquerez-vous, la place occupée par un corps n'eſt pas le corps même : je puis l'en chaſſer, elle demeurera toujours. Non, Quintius : il eſt vrai qu'elle paroît demeurer, parce que les corps qui environnoient celui que vous avez déplacé n'ont pas, en même-tems que lui, changé de ſituation : mais ſon lieu proprement dit, qui n'eſt autre que ſon étendue, ne ſubſiſte plus où ce corps a ceſſé d'être. Inſéparables l'un de l'autre, ils ont été tranſportés à la fois. La penſée diſtingue ſouvent le lieu, d'avec le corps qui le remplit : c'eſt qu'alors elle s'arrête à conſidérer les corps environnans. Ainſi le lit d'un fleuve, ce ſont les rives immobiles le long deſquelles il roule ſes eaux : un fourreau dans le langage commun eſt le lieu d'une épée ; un vaſe, celui d'une liqueur. C'eſt un terme que nous employons pour exprimer la ſituation d'un corps, & faire entendre que la place qu'il occupe n'eſt pas en même-tems remplie par un autre. Au reſte, en vain demande-t-on ſi le lieu eſt le contour du corps même, ou la ſurface exterieure de ceux qui le touchent immédiatement, ou je ne ſçais quel intervalle imaginaire auquel on ne peut donner de nom. Le lieu n'eſt autre que le corps lui-même, borné par ſa propre figure.

Toutes les fois que vous féparez le vuide de la matiére, cette opération en fait un corps; je pourrois même dire un corps folide, quoique vous le foutenicz pénétrable & fans confiftence. D'un nombre d'atomes pris à votre gré, compofez un globe dont l'intérieur foit creux: pareil à ces globules que forme la pluie fur la furface de l'eau. La figure du vuide que renferme cette enceinte d'atomes eft fphérique : on peut donc de tous les points tirer des lignes droites, aux points diamétralement oppofés. Toutes ces lignes pafferont par le centre, & il en réfultera des angles fans nombre. Ainfi vous mefurerez le vuide; il vous offrira l'étendue fuivant les trois dimenfions; & la figure de fes parties dépendra de la maniere dont les atomes feront arrangés autour d'elles; comme l'aire d'un quarré eft quarrée; comme une liqueur verfée dans un vafe rond, en reçoit la forme. Le vuide fera donc un corps. En effet, de quelque côté, fous quelque face qu'on l'envifage, on le trouvera divifible & revêtu de toutes les propriétés des corps. Vous pourrez y décrire des cercles, des triangles; y trouver le rapport de la fphere avec le cylindre. Tout ce que les Eléves d'Euclide, Defcartes, Leibnits & Bernoulli nous ont découvert de théorèmes, tous ceux que démontra le Géometre de Syracufe, vous les vérifierez en opérant fur le vuide. Quelle foule de différentes figures un bloc de marbre ne renferme-t-il pas confondues à la fois! pour fe rendre vifibles, elles n'attendent que le cifeau d'un habile ouvrier, qui fache, en retranchant toute partie fuperflue, enlever le voile épais

qui les dérobe à nos regards. Ainsi l'espace que vous soutenez vuide, rassemble dans son sein les figures de tous les êtres possibles : elles se refusent aux sens ; mais l'esprit les découvre.

Je vais plus loin ; si la matiere est divisible à l'infini, ce que j'espere prouver dans la suite, l'espace a la même propriété. Dans l'espace, on ne peut supposer de partie si petite, qui ne tienne à toutes les parties dont elle est environnée. Elle en touche une à sa droite, une à sa gauche, occupe entre elles un point & les sépare. Par conséquent, à moins qu'on ne veuille les confondre, elle offre à chacune un côté différent : elle en présente d'autres aux parties qui sont au-dessus, à celles qui sont au-dessous. Elle a donc autant de faces, que l'on pourroit compter autour d'elles de particules. Mais ce qui vous étonnera davantage, combien vous figurez-vous de parties dans la plus petite de l'espace ? elle en contient d'innombrables. Imaginez un fil conduit du centre de la terre au firmament, à travers le soleil. Supposez ce fil en mouvement, de maniere que son extrémité supérieure ne parcoure pas une étendue plus grande que celle d'un atome ; j'appelle atome le point le plus imperceptible de l'espace : le mouvement se communique à toutes les parties du fil, dans toute sa longueur ; mais la vîtesse de chacune d'elles n'est pas la même ; les arcs qu'elles décrivent ne sont point égaux entr'eux. Plus ces parties sont voisines du centre de la terre, qui est aussi le centre de leur mouvement, moins elles ont de vîtesse. Au-dessous du soleil les arcs sont beaucoup

plus petits qu'au-dessus : ils décroissent à mesure qu'ils s'approchent du centre : enfin ils sont infiniment petits dans les régions inférieures de la terre. Cet atome que parcourt le point le plus élevé du fil, a donc autant de parties, qu'il y a de différences proportionnelles dans la grandeur des arcs décrits depuis une extrémité jusqu'à l'autre. Que sera-ce, si vous percez dans l'infini ; si vous prolongez le fil autant que l'espace a, selon vous, d'étendue ? quelles seront les bornes, quel sera le terme de la division ? Qui pourra distinguer à présent la matiere & l'espace ?

L'impénétrabilité, dites-vous, attribut essentiel aux corps, n'est point une qualité du vuide. Je répons que c'en est une, & qu'elle est précisément la même dans le vuide que dans les corps. Vous avouez que les parties du vuide ne peuvent se confondre ; qu'en se confondant elles se réduiroient à un seul point, & que dès-lors il n'en résulteroit aucune étendue : elles ne peuvent donc se pénétrer réciproquement. Elles sont pénétrées par les corps, il est vrai ; mais les corps sont pénétrés par le vuide : direz-vous que la matiere est pénétrable ? Toute substance composée de parties distinctes, & qu'un ordre marqué sépare les unes des autres, quelque pénétrable qu'elle soit à des êtres d'une autre espéce, est formée d'élémens impénétrables. Convenez donc que le vuide n'est rien, ou qu'il est corps.

Qu'est-ce que l'espace en effet ? c'est la matiere même entant que mesurable. Selon vos principes elle pourroit subsister, quand le vuide n'existeroit pas, puis-

que ce ſont deux natures différentes, & toutes deux néceſſaires. Mais la matiere ne peut ſubſiſter ſans eſpace ; parce qu'elle eſt étendue par ſon eſſence, & que tout ce qui eſt étendu occupe néceſſairement un eſpace. Ce n'eſt point au vuide que la matiere doit d'être, auſſi-bien que lui, compoſée de parties qui ne peuvent ſe pénétrer : elle poſſede donc comme une de ſes propriétés eſſentielles, un eſpace indépendant du vuide, & qu'elle conſerveroit par ſa nature, quand le vuide n'exiſteroit point. Or ſi, à cet eſpace inſéparable de la matiere, vous en joignez un autre ſous le nom de vuide, dès-lors il y aura deux eſpaces. Il faut néceſſairement exclure l'un ou l'autre. L'un des deux vient après coup, c'eſt un être inutile & ſuperflu : être ſi peu réel à vos yeux, que vous regarderiez la matiere comme ſortie du néant, ſi elle tiroit ſon origine du vuide.

Voulez-vous par un exemple connoître ce que c'eſt que le vuide ? Jettez les yeux ſur ce cadran vertical, où les heures ſont marquées par des lignes dont les intervalles ont été réglés par le compas. Vous voyez l'ombre du ſtile parcourir par une marche inſenſible cette muraille, que frappe la lumiere oppoſée. On croiroit qu'il ſort du fer je ne ſçais quoi d'obſcur & de noir, qui lui reſſemble. L'ombre cependant n'eſt rien : ce n'eſt que l'abſence de la lumiere, qui venant en ligne droite, eſt interceptée par le ſtile placé entre elle & le cadran, & ne peut dès-lors éclairer les points de la muraille, auxquels le ſtile répond : d'où réſulte une petite éclipſe qui ſuit le progrès de la révolution diurne, & l'indique en le ſuivant.

III. Mais si l'espace n'est point un être distingué de la matiere, je ne vois plus, direz-vous, de régle pour mesurer les corps, pour déterminer avec certitude aucune grandeur. S'il n'est pas fixe & immobile, plus de modéle du vrai repos, avec lequel je puisse comparer le mouvement, & par ce moyen le connoître. Les lieux mêmes changeront continuellement de situation, & dès-lors rien de précis dans l'évaluation de leurs distances : on ne pourra fixer ni le terme d'où s'éloignent les corps, ni celui vers lequel ils tendent. Vous croyez ce raisonnement invincible : deux mots vont le réfuter. En vain tenteriez-vous d'assigner à tous les corps une grandeur absolue : ceux que nous croyons petits nous paroîtront grands, si nous les regardons au travers d'une simple lunette. Vûs dans un microscope ils croissent prodigieusement : la ligne devient un pouce, ou même un pied, selon la grosseur & la forme du verre. Souvent nous n'appercevons qu'une seule étoile, où le telescope nous en montre deux, écartées l'une de l'autre par une distance sensible. L'éloignement avoit confondu les deux astres ; il avoit anéanti l'intervalle qui les sépare. Tout dépend du point de vûe : il dilate ou retrecit l'espace, comme il étend ou resserre l'image des corps. Non, Quintius, l'espace n'offre point de mesure fixe que vous puissiez appliquer aux corps, pour connoître leur étendue : on chercheroit en vain dans la matiere même une pareille mesure. La grandeur & la petitesse sont des qualités relatives. Ce n'est qu'en comparant un espace avec un espace, un corps avec un corps, que

vous découvrirez & leur différence, & la mesure de chacun d'eux. Principe qui n'est pas moins vrai pour le mouvement. On peut déterminer avec précision les degrés de vîtesse de plusieurs corps, sans qu'il y ait dans l'Univers des points fixes & immobiles. C'est assez que l'esprit en suppose, & que les corps environnans ne changent point de situation entr'eux, quoiqu'ils en changent tous ensemble. Un Pilote se proméne dans son vaisseau, en allant de la poupe à la proue. Ses pas sont les mêmes & en aussi grand nombre, soit que le navire fende les eaux, poussé par des vents favorables, soit qu'il reste immobile, soit enfin qu'il tourne sur lui-même. Rapportez les pas au vaisseau, ils sont tous d'une égale mesure; tous suivent également la ligne droite. Rapportez-les à la mer, vous les trouverez tantôt droits, tantôt courbes; les uns seront directs, les autres retrogrades. Nouvelles mesures, nouveaux calculs, si vous admettez le mouvement de la terre. Sans combiner néanmoins tant de rapports, on peut aisément connoître la nature de la ligne que décrit le Pilote. Quelle est donc la nécessité de supposer un espace immobile ?

Vous sçavez à présent ce que signifie le mot de vuide. Le vuide n'est que l'absence de tout corps; absence que notre imagination se représente comme quelque chose de réel, toutes les fois que contemplant, non les êtres, mais leurs modes, elle s'arrête à la seule idée de l'étendue, sans considérer le corps dont cette étendue est une propriété. La même erreur nous fait réaliser le nombre & le tems, simples modifications des êtres. Ainsi l'esprit se

ſe figure un lieu commun à tous les corps, parce qu'il apperçoit diſtinctement, que la place occupée par un d'eux auroit pû l'être par un autre. C'eſt ce lieu également acceſſible à tout, qu'il ſe peint comme ſéparé de la matiere ; comme immobile, pendant que tout ſe meut dans ſon ſein. L'Auteur de l'univers ne pouvoit-il donc créer les corps, ſans créer auparavant un eſpace qui les reçût ? Etoit-il aſtreint à commencer par leur préparer une enceinte capable de les contenir ? Non, non : cette opération préliminaire, notre eſprit la ſuppoſe, & c'eſt lui ſeul qui l'exécute. La place des corps n'en differe pas plus que leur volume : eux-mêmes ſont leur propre lieu ; l'eſpace n'eſt qu'un pur rapport. Toute circonférence renferme un centre, toujours le même & qui, quelque part qu'on la tranſporte, en occupe toujours le milieu. Mais ce centre, eſt-ce un être réel,un être fixe ? c'eſt uniquement un point idéal, d'où l'on peut tirer des rayons à l'extrémité du cercle ; & c'eſt de ſemblables points que vous compoſez un eſpace immobile, éternel : voilà quelles ſont les parties du vuide ; chimériques parties d'un tout imaginaire. Oui, Quintius, ce vuide que vous adoptez,n'eſt qu'une fiction. Epicure ne croyoit pas qu'on pût former de rien aucun être : mais s'il refuſe de tirer les corps du néant, il les y place au moins, en les ſemant dans le vuide. Le mêler aux atomes, c'étoit ne leur mêler rien ; c'étoit, ſans le vouloir, introduire le plein dans l'univers.

Quelques Phyſiciens s'opiniâtrent à diſtinguer l'eſpace de la matiere, quoiqu'ils reconnoiſſent ſincérement

Dieu pour auteur de l'un & de l'autre. Comment n'ont-ils pas ſoupçonné le véritable deſſein d'Epicure ? Ce Philoſophe n'a ſoutenu le vuide, qu'afin d'établir un être auquel on ne pût aſſigner de cauſe ; & ſi les raiſons qu'il allégue en prouvent l'exiſtence, elles en prouvent en même-tems la néceſſité. Entendons-le s'expliquer lui-même. Suppoſé, dit-il, que Dieu eût créé l'eſpace, Dieu pourroit en détruire une partie ; ce qui feroit un vuide dans le vuide, & le perceroit en quelque ſorte. Mais la portion de l'eſpace que l'on regarde comme anéantie, ne l'eſt pas, puiſque la diſtance entre les parties conſervées eſt encore ce qu'elle étoit auparavant : donc l'eſpace reſte toujours le même, & puiſqu'il ne peut rentrer dans le néant, il n'a pû en être tiré. C'eſt ainſi, trompeur Epicure, qu'en paroiſſant ne ſoutenir que l'exiſtence du vuide, vous avez principalement pour but de prouver qu'il eſt ſans auteur ; & qu'en ne laiſſant rien à faire aux Dieux, vous les anéantiſſez. Ennemi mortel de l'Etre ſuprême, étiez-vous digne de compter au nombre de vos diſciples l'ingénieux Gaſſendi, & tant d'autres modernes, adorateurs ſincéres de la Divinité ?

Si Dieu vouloit, diſent ces Philoſophes, anéantir l'air renfermé dans une chambre, en la conſervant telle qu'elle eſt, l'intérieur n'en feroit-il pas vuide ? Je répons à leur queſtion par une autre : Vous reconnoiſſez que Dieu eſt auteur du vuide comme de la matiere. Il peut donc le faire rentrer, comme elle, dans le néant. Qu'il le détruiſe ; que deviennent les murs de la chambre ?

Tout ce qui doit arriver après la deſtruction de l'air, ſuivra celle du vuide. Si donc l'air qui ſépare les quatre murs périt tout entier, ſans être remplacé, l'eſpace n'eſt plus, quoique vous le ſuppoſiez encore ſubſiſtant : il a ceſſé d'être, en même-tems que le corps dont il dépendoit ; comme un nombre périt, dès que périſſent les individus dont il eſt l'aſſemblage. Que reſtera-t-il donc entre les murs de la chambre ? Rien ; de même qu'il n'y reſteroit rien, ſi Dieu anéantiſſoit le vuide que vous ſubſtituez à l'air. Les murs ne ſe toucheront point, reprend Locke ; la diſtance qui régnoit entr'eux, les ſéparera toujours, puiſque dans l'hypothèſe ils reſtent ſans altération. Mais Locke eſt convenu que l'eſpace peut être détruit. S'il ne reſte point d'eſpace entre les murs, il n'y reſtera donc abſolument rien. Vous direz ſans doute que ce rien eſt le vuide. En ce cas, de votre propre aveu, le vuide n'eſt rien ; ou s'il exiſte, c'eſt un être néceſſaire. Par conſéquent, ou Locke ſoutient que l'eſpace ne peut être détruit par la volonté divine ; & dès-lors, partiſan d'Epicure, il s'offre aux traits que le Philoſophe Grec n'a pû repouſſer ; ou s'il s'accorde avec nous ſur ce point, il ne devoit pas nous faire une pareille objection.

IV. Ne croyez pas cependant que ce vain phantôme une fois banni de l'Univers, les corps s'en meuvent avec moins de facilité. Si vous parvenez à connoître les propriétés du fluide dans lequel ils nagent, le méchaniſme du mouvement ſe dévelopera bien-tôt à vos yeux. En effet, tout liquide eſt compoſé de parties très-mobiles,

& dont les différentes faces ſont extrêmement polies. Aucun lien, ou preſqu'aucun n'unit ces parties entr'elles. Gliſſantes par leur nature, elles roulent rapidement les unes ſur les autres, parce que leurs côtés ſont liſſes & arrondis. Une autre matiere plus déliée que les liquides mêmes, en remplit exactement tous les intervalles. C'eſt l'éther, fluide imperceptible, toujours agité, répandu par tout. Je ne fais que vous nommer ici; vous recevrez dans la ſuite mes hommages, ô vous dont mes Vers doivent parler tant de fois, matiere ſans ceſſe agiſſante, inſtrument inviſible de toutes les opérations de la Nature. L'éther, en pénétrant tous les corps les rend plus flexibles, plus maniables, & toujours prêts à obéir au moindre choc. De-là vient la ſoupleſſe & la mobilité de leurs parties. Un corps eſt-il déplacé? dès qu'il quitte le lieu qu'il rempliſſoit, il en occupe un autre, & cette tranſpoſition ſe fait en un inſtant.

Vous demandez où ſe retire un corps pouſſé par un autre; c'eſt dans la place qu'occupoit le corps voiſin, qu'il chaſſe à ſon tour: celui-ci ſe rejette ſur le ſuivant, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que la place du premier ſe trouve enfin remplie. Lorſqu'une roue tourne avec rapidité autour d'un axe immobile, ou que l'on tire les cordes attachées à la roulette d'une poulie, ne voyez-vous pas que les parties ſe ſuccedent, ſans laiſſer entre elles le moindre intervalle, que chacune eſt ſerrée de près & pourſuivie, pour ainſi dire, par celle qui la touche immédiatement? C'eſt par une ſemblable circulation que le mouvement ſe perpétue dans les liquides.

Quoique leurs particules n'ayent ni la même consistance, ni le même enchaînement que celles des solides, qu'elles ne soient pas dans le même repos respectif, cependant il n'en est aucune qui n'ait une partie voisine. Le mouvement passe sans interruption de l'une à l'autre, & comme toutes sont ébranlées à la fois, elles ne cessent de se toucher. Dans les solides, la situation des parties élémentaires est fixe & toujours la même ; elle varie dans les liquides : c'est la seule différence qui distingue ces deux espéces de corps.

Ouvrez la soupape qui retient une colomne d'eau dans un tuyau perpendiculaire fermé par le bas : qu'arrive-t-il ? l'eau tombe sur le champ par son propre poids. A mesure qu'elle sort de la partie inférieure du tuyau, elle quitte d'autant la partie supérieure : c'est un cylindre liquide, qui descend tout d'une piéce. Mais la colomne d'air, qui touche immédiatement l'eau, soulevée par la liqueur qui l'oblige de lui céder la place, remonte sur une ligne paralléle & va remplir l'espace que l'eau vient d'abandonner. Tout cela se fait sans que ces deux fluides cessent de se toucher : ils se remplacent réciproquement. L'eau descend & l'air monte dans la même proportion.

Ainsi le liquide déplacé trouve toujours une retraite ; & le lieu qu'il vient de quitter ne reste pas vuide un seul instant, parce que les parties qui se touchôient avant le choc, recevant toutes ensemble une égale impression, ne cessent point de former une chaîne. Poussez un bâton par une de ses extrémités ; il avance d'autant

par l'autre. Cette corde que vous voyez s'étendre au loin, secouée par un bout, tressaillira dans toute sa longueur, en traçant une espéce de courbe. Ainsi toutes les piéces d'une Montre obéissent à l'action d'un seul ressort, parce que toutes sont étroitement unies & engrenées les unes dans les autres. Ce ressort comprimé dans le tambour, l'ébranle par les efforts qu'il fait pour se rétablir, & l'oblige à tourner sur ses pivots. De ce mouvement résulte le jeu de la machine entiere. Au reste, ce que je viens de dire du corps même des fluides, doit s'appliquer aux parties qui les composent, aux élémens dont ils sont formés.

Je sçais qu'en adoptant les idées de Lucrece sur la nature des principes de la matiére, on ne peut, sans recourir au vuide, concevoir ni le mouvement des corps dans un fluide, ni l'action des particules de ce fluide les unes sur les autres. Dans l'hypothèse qu'il soutient, tous les corps sont des assemblages de corpuscules simples par eux-mêmes, incapables de division, & revêtus de figures indestructibles, quoique différentes. Ces atomes ne pouvant se rompre, ni même assujettir leurs figures à celles des places qu'il s'agit de remplir, ont besoin d'un espace, pour se mouvoir. Ils laissent nécessairement entr'eux des interstices diversifiés, suivant la variété de leurs formes : interstices, qui, selon les partisans de ce systême, ne renferment aucun corps. Qu'on donne, ajoûtent-ils, à ces intervalles le nom de *Lieu*, le nom d'*Espace*, ou même celui de *Rien*, nous ne disputons pas sur les termes ; c'est assez pour nous, qu'ils soient absolument vuides.

Faut-il s'étonner que d'un faux principe, il naiſſe une multitude de fauſſes conſéquences ? C'eſt uniquement ſur ce que les Epicuriens débitent de l'eſſence & des figures de leurs atomes, qu'eſt fondée leur hypothèſe du vuide : mais cette théorie, je la rejette ; elle eſt à mes yeux l'ouvrage de l'artifice ; & vous en jugerez, comme moi, lorſque nous aurons examiné la nature des atomes & la formation des corps. En attendant, écoutez ce que c'eſt que la matiére céleſte, & comment elle s'inſinue dans l'intérieur des fluides. Ses particules ne ſont pas ſimples, comme les élémens d'Epicure ; elles n'ont ni dureté, ni roideur ; elles ne conſervent pas toujours la même figure ou la même maſſe. Extrêmement déliées par elles-mêmes, & ſuſceptibles d'une diviſion ſans bornes, elles ſont en effet diviſées preſqu'à l'infini, par l'action du mouvement continuel qui les agite. Toujours prêtes à ſe rompre, toujours prêtes à ſe réunir, elles peuvent, quoiqu'aucun vuide ne les pénétre, prendre toutes ſortes de formes, en toutes ſortes de lieux. Pénétrant tout, elles rempliſſent le moindre vuide ; ou plûtôt, elles empêchent qu'il n'y en ait dans l'univers.

Entre des boules d'yvoire, dans un amas de grains, ou de limaille, on apperçoit de petits eſpaces, où la dureté des ſolides ne leur permet pas d'entrer. Verſez-y quelque liqueur que ce ſoit ; elle y pénétrera ſans peine & remplira tous les vuides. Mais pourroit-elle s'inſinuer dans les angles que font entr'eux ces corpuſcules, ſi les élémens dont elle eſt compoſée, conſervoient toujours une forme ſphérique. Ils quittent cette forme, s'allongent

& deviennent autant de traits; ils ſçavent en un mot; s'ajuſter à toutes ſortes de moules ; auſſi flexibles que la cire, qui reçoit l'empreinte du cachet avec lequel on la comprime. Ainſi, lorſque nos Sculpteurs, éléves & rivaux de la Gréce, veulent fondre des ſtatues de bronze, ils en font le modéle en plâtre, l'enduiſent de cire & le couvrent d'une couche épaiſſe d'argile détrempée, en y laiſſant pluſieurs conduits, par leſquels ils verſent le métal mis en fuſion. La cire fuit, le métal coule après elle, & prend la forme d'Alcide.

Le vuide ne feroit donc pas plus favorable aux mouvemens, que l'eſt en effet la matiére ſubtile. Il ne réſiſteroit point, je l'avoue; mais combien peu réſiſte un fluide qui ſe prête à tous les interſtices, à toutes les figures & céde au premier choc? Ce qui eſt infiniment petit, doit être compté pour rien. Quoiqu'une pierre éprouve quelque réſiſtance de la part de l'eau, elle ne laiſſe pas d'enfoncer, parce que cette réſiſtance eſt moindre que ſon effort: l'air n'oppoſe à la chûte de l'eau qu'un foible obſtacle, & la matiére ſubtile n'empêche pas l'air d'être agité, ni de tendre vers le bas.

Ne me dites pas que, ſi tout eſt plein, un pied cubique d'éther réſiſte autant, qu'un pareil volume de plomb, d'or ou de marbre. Votre objection feroit ſans réplique, ſi la réſiſtance étoit un attribut eſſentiel à la matiére. Mais détrompez-vous : ce n'eſt pas en vertu d'une qualité propre à tous les corps, & qui agiſſe à proportion de leur maſſe, que réſiſtent ceux dont nous parlons. Leur réſiſtance eſt l'effet de leur tiſſu. La matiére

n'eſt que paſſive, & ne peut, dès-lors, s'oppoſer par elle-même au mouvement. Des cauſes accidentelles l'en rendent capable. C'eſt quelquefois une direction contraire qu'elle aura reçue; ſouvent ce ſont les différens mêlanges de ſes parties : mêlanges diverſifiés à l'infini, & de chacun deſquels réſulte une cohérence, qui combat plus ou moins l'effet du choc. En effet, il ne réſide point en elle de force active, qui puiſſe lutter contre une force étrangere. Suſceptible & de mouvement & de repos, elle n'eſt pas déterminée par ſa nature à l'un de ces états, plûtôt qu'à l'autre.

Quelques corps ſont pénétrables, & d'autres ne le ſont pas : on en voit pluſieurs dérober à ceux qui les frappent, une partie de leur mouvement; il en eſt, qui ne ſe bornent pas à le diminuer, mais qui l'abſorbent tout entier, & par-là le détruiſent ſur le champ. Une telle diverſité d'effets, ne l'attribuons ni au nombre, ni à la nature des particules élémentaires de ces corps, mais à la configuration de ces particules; à leur enchaînement plus ou moins fort, à la différence de leur ſurface hériſſée, raboteuſe, ou polie. L'eau renferme plus de matiére, qu'un pareil volume de bois. Cependant vous enfoncez le doigt dans l'eau; vous ne pouvez l'enfoncer dans le bois. L'intérieur des métaux devient acceſſible, lorſque la chaleur les a mis en fuſion : leur poids montre néanmoins ce qu'ils contiennent de matiére propre. Ainſi l'air eſt plus ſubtil que le mercure; la matiére éthérée l'eſt ſans comparaiſon plus que l'air; & les parcelles de cette matiére ne conſervent pas conſtamment le

même volume : elles peuvent se briser de plus en plus. Représentez-vous donc partout, des fluides plongés les uns dans les autres, & coulant tous ensemble ; fluides plus ou moins déliés ; mais dont le plus délié peut, au moindre choc, le devenir infiniment davantage.

Le plein peut donc retarder quelquefois la rapidité du mouvement ; il peut le détourner par une réfraction plus ou moins forte, quelquefois même en changer la direction, le diviser & le transporter d'un corps à un autre ; mais il ne l'arrête pas absolument. Que dis-je ? il le conserve, il le dirige ; j'ajoûterai qu'il contribue à la formation, & à la durée des corps, en liant étroitement leurs parties entr'elles ; effets ausquels le vuide seroit un obstacle. Que les corps y nâgent séparés les uns des autres, les particules qui composent chacun d'eux ne conserveront pas leur union. Bientôt rompant leurs chaînes & fuyant par des routes différentes, comme ces grains de poussiére que le vent disperse, elles reprendront leur premier état d'élément. Oui, Quintius, à moins que les corps ne soient pressés par des corps qui les environnent, ces liens qui unissent les corpuscules dont ils sont l'assemblage, n'auront pas assez de forces. Tout se désunira, s'écoulera, se dissipera. De ce que le vuide est banni de l'univers, naît la dureté des corps. Ceux qui par l'étroite union de leurs parcelles, forment une masse solide, ne la forment ainsi, que parce qu'ils sont comprimés de toutes parts. L'univers est un vase immense, absolument plein. C'est ce que démontrent une foule d'expériences. Joignez exactement

enſemble deux hémiſphéres de marbre bien poli, en les faiſant couler l'un ſur l'autre, pour empêcher que l'air ne ſe gliſſe entre-deux : eſſayez enſuite de les ſéparer, en tirant de bas en haut; quels que ſoient vos efforts, vous n'y parviendrez jamais. La matiére condenſée qui les environne, les comprime fortement & les retient unis par des chaînes indiſſolubles. De-là vient auſſi la difficulté que les nâgeurs éprouvent à fendre l'eau, qui cédant avec peine, ſemble lutter contre leurs bras & les fatigue par une continuelle réſiſtance : on diroit qu'elle craint la déſunion de ſes parties. Secouez une baguette d'oſier, vous la voyez ſe courber & décrire un arc : un ſiflement aigu frappe en même-tems votre oreille. Cette baguette eſt donc repouſſée par l'air, qui la preſſe de toutes parts. Ainſi lorſque le Tonnerre ébranle & fend les nuées, l'éclair prévient le bruit, parce que les vibrations de la matiére ignée ont plus de rapidité, que n'en peuvent avoir dans le plein les ondulations de l'air, qui nous apportent le ſon.

Enfin, pourquoi les rayons du Soleil ſouffrent-ils une légere réfraction qui les écarte de la ligne droite, ſelon laquelle ils tendent à ſe mouvoir? Cette déclinaiſon eſt cauſée par l'obſtacle que leur fait l'immenſe océan de matiere céleſte. Agité ſans ceſſe, & compoſé de molécules dont la figure, la grandeur, & par conſéquent la réſiſtance ſont différentes, il arrête les rayons dans leur cours : il force la lumiere de ſe rompre par un pli preſqu'imperceptible, & de quitter ſa premiere route. Seroit-elle ainſi détournée dans un milieu vuide, où

rien ne s'opposeroit à son passage ? En effet, les fluides quoiqu'ils ayent peu de consistance, ne laissent pas de détourner, & même de retarder le corps qui les traverse, à cause du cercle que leurs parties sont obligées de faire, pour prendre la place les unes des autres. Ce léger écart, ce retardement, ne seroient produits ni par le vuide, ni même par une matiere qui ne rempliroit pas exactement l'espace : au moindre effort, on la verroit céder, & s'entr'ouvrir sans résister. Tout est donc plein ; & dans ce plein les corps nagent sans contrainte : dans le vuide au contraire, ils se détruiroient bien-tôt par la désunion de leurs parties : ils ne pourroient ni recevoir, ni communiquer le mouvement.

V. C'EST POURQUOI je ne puis comprendre que Newton, ce génie sublime, ait regardé le vuide comme nécessaire aux mouvemens célestes. D'un côté, les révolutions réguliéres & constantes des astres ne lui parurent pas se concilier avec un fluide, dont il supposoit la résistance invincible : de l'autre, il vouloit assujettir les cométes aux loix communes de la pesanteur, & suivant ces loix déterminer l'espéce de courbe qu'elles décrivent, en coupant les orbites planetaires. Plein de ces idées, il crut devoir supprimer la matiere céleste & faire rouler dans le vuide tous les globes forcés par une attraction mutuelle à tourner autour d'un centre commun. Rendons justice à ce grand homme. De tous les Philosophes, Newton a le mieux assorti les loix du mouvement à la nature des corps : sa main sçavante a pesé toutes les

parties de l'univers dans une juſte balance : nous l'avons vû décompoſer un rayon du Soleil, & par une analyſe ſçavante découvrir à l'aide du priſme les ſept couleurs primitives. Oſons néanmoins, quoiqu'il adopte le vuide, répéter que le vuide n'eſt qu'une chimere. Comment a-t-il pû s'en repaître ? Comment a-t-il conçu que des corps formés de tant de parties, pourroient y rouler ; qu'ils pourroient, en y roulant, conſerver leur maſſe dans ſon intégrité ? Je ne parle ni des différentes eſpéces d'attraction qu'il eſt contraint de ſuppoſer, ni même de la gravitation : phénomene inexplicable, ſi le mouvement ne ſe tranſmet par le contact ; ſi les corps ébranlés ne conſervent pas, autant qu'il eſt en eux, la direction que leur impriment ceux qui les frappent. J'examinerai ces queſtions dans la ſuite. Cependant, l'amour de la vérité me preſſe : je crains que cette branche du ſyſtême Epicurien, relevée de nos jours par Gaſſendi, ne reprenne ſous de nouveaux auſpices une nouvelle vigueur, qu'elle ne refleuriſſe à l'ombre d'un grand nom. Qu'il me ſoit donc permis d'oppoſer la Phyſique à l'autorité.

Tout corps mû circulairement s'éloigne du centre de ſa révolution, lorſqu'il ne rencontre point d'obſtacles : s'il en rencontre, il fait pour les vaincre, des efforts continuels. Appliquons ce principe aux ſphéres céleſtes. Elles ne ceſſent de tourner, ſoit autour de leur axe, ſoit autour d'un centre immobile. Si donc le vuide les environne, elles doivent s'échapper promptement de leur orbite : elles s'éloigneront en ligne droite, &

de leur centre, & de la route qu'elles ont commencée. Voyez cette pierre, au ſortir d'une fronde traverſer les airs : plus rapide que les vents, elle frappe le but dans un clin d'œil. Le mouvement de rotation donne au coup qu'elle porte plus de force, & une direction plus sûre. Mais elle s'échapperoit dès le premier tour, ſi le fond de la fronde ne la retenoit. Ainſi les corps céleſtes fuiront par des routes où le rien ne peut leur faire obſtacle ; & conſervant toute leur rapidité, ils traverſeront l'empire du vuide : juſqu'à ce que par hazard ils rencontrent quelque corps qui les arrête, ou qu'ils atteignent les bornes de l'univers.

Ajoûtons que la maſſe de chaque corps ſe détruira bien-tôt. Par la violence de ſa rotation, il ébranlera lui-même toutes ſes parties, & les diſperſera dans les vaſtes ſolitudes du vuide ; comme une roue fait voler le ſable, en tournant ſur ſon eſſieu. L'atmoſphère, dont il eſt environné, ſe réduira d'abord en atomes imperceptibles ; enſuite ſa ſurface ; enfin les parties mêmes les plus voiſines du centre. Le Soleil, prodigue de ſes feux, lancera des rayons qui ne ſe répareront point, & les planétes verront tarir la ſource de leur lumiere. Les corps denſes n'auront aucune peſanteur ; que dis-je ? ils ſeront plus légers, ils s'éloigneront du centre avec plus de vîteſſe que les corps rares, puiſqu'ils auront plus de mouvement qu'eux. Vous me répondrez que la force centripete les retient : mais qu'entendez-vous par ce terme? Quand ma main fait tourner rapidement une fronde, ce n'eſt pas

la force centripete, c'eſt la fronde qui retient la pierre. Je conçois ſans peine une cauſe agiſſante par impulſion; mais je ne puis concevoir des forces occultes, dont la puiſſance en quelque ſorte magique, eſt ſupérieure à celle des forces centrifuges, & ſi ſupérieure que la gravitation s'accroît, à meſure que les corps approchent du centre. La Phyſique rentreroit-elle aujourd'hui dans le ſein des ténébres, dont l'avoit autrefois enveloppée le Précepteur d'Alexandre? ce Philoſophe qui donnoit ſi ſouvent des noms pour des cauſes, croyoit réſoudre par un mot les plus difficiles problêmes.

Cette force émanée du centre, qui ſans ceſſe y pouſſe les corps, & dont le pouvoir s'étend aux extrémités du monde, doit néceſſairement agir dans un milieu, qui liant toutes les parties entr'elles, ſoumette à ſon action tout ce que renferme la vaſte circonférence de l'univers. Ce milieu ne peut être qu'une matiere répandue par tout. Vous donc qui ne reconnoiſſez pas un tel fluide, placez au centre de chaque ſphére une intelligence qui combatte contre les forces centrifuges; ou plutôt, qui triomphant de leurs efforts, retienne les corps céleſtes par des freins qu'ils ne puiſſent rompre, les arrête dans leur fuite, raméne ceux qui ſe feront échappés, & les contraigne de rouler dans de vaſtes ellipſes. Toute courbe eſt un aſſemblage de tangentes infiniment petites, que le corps s'efforce à chaque inſtant de ſuivre. Cette intelligence fera donc à chaque inſtant rentrer les globes dans la courbe, dont ils tendent à s'écarter: par intervalles elle les tiendra moins

aſſujettis, & ſçaura leur lâcher à propos les rênes : gouvernant les corps céleſtes, comme un enfant conduit un cerfvolant, qu'il abandonne à l'inconſtance des airs, & dont il régle le vol avec une longue ficelle ; ou comme on voit dans les places publiques des joueurs de marionnétes faire agir tous les membres de ces groteſques figures, à l'aide d'un grand nombre de fils.

De combien de reſſorts doit pareillement dépendre un ſyſtême tel que celui de Newton, qui ne craint pas de varier les loix, ſuivant la différence des cas qu'il doit réſoudre. Ce défaut de ſimplicité peut ſeul montrer évidemment combien ſes idées ſont chimériques. En effet, ſi l'attraction eſt une qualité néceſſaire & inhérente à la matiere ; ſi c'eſt un attribut dont elle ne puiſſe être privée ſans rentrer dans le néant, cette force que poſſédent également toutes ſes parties, doit être la même dans toutes, doit agir dans toutes avec une parfaite uniformité. Le genre ne peut avoir de propriété que ſes eſpéces ne partagent. Tous les corps attireront donc ; tous ſeront attirés de la même maniere : & la Nature, invariable dans ſes opérations, ſuivra conſtamment les mêmes loix. Mais du ſein tumultueux d'une République où régne la diſcorde, il ne ſortit jamais tant de loix contraires, que votre doctrine en raſſemble, illuſtre Newton. Chaque fois que dans le vaſte océan de l'Univers s'offre à vos yeux quelque nouveau Phénoméne, chaque fois vous êtes obligé de changer de route, & d'imaginer de nouvelles eſpéces d'attractions. L'attraction qui meut les planétes dans le vuide n'eſt pas la

la même que celle de l'aiman ; celle des corps électriques différe de l'une & de l'autre. Ainſi, peu d'accord avec vous-même, vous flottez au gré de tous les vents ; ainſi vos pas errans ſe croiſent dans des détours ſans nombre. Votre ſyſtême n'a rien de ſuivi, rien de général, rien en un mot qui ſoit également appliquable à tout : & ne peut-on pas le comparer avec aſſez de juſteſſe à ces inſtrumens ſtériles & groſſiers, dont un ſeul air épuiſe les organes ? Montés d'une façon, ils ne donnent jamais que le même ; pour en tirer un ſecond, il faut les remonter, & renouveller ce changement dans l'intérieur de la machine, toutes les fois qu'on veut changer de ton.

Laiſſez donc, Quintius, les Partiſans de l'attraction ſe repaître de leur chimére, & concevoir, s'ils peuvent, des forces agiſſantes, ſans un milieu qui en communique l'impreſſion. Pour vous, reconnoiſſez que la tendance des corps vers un centre eſt produite par l'effort d'une matiere qui les y pouſſe, en même-tems qu'elle s'en éloigne. Renoncez à ce vuide, dans lequel ni le mouvement, ni l'Univers même ne pourroient ſubſiſter. Epicure prétend que les atomes s'y meuvent. En réfutant cette partie de ſon ſyſtême, j'expliquerai la cauſe de la peſanteur. Je vous ai repréſenté la matiere ſubtile dans une agitation continuelle, & cédant à la plus foible impulſion, ſans diminuer le mouvement des corps qui l'ébranlent. Ces propriétés du fluide étheré ſeront développées dans le Livre, où je dois parler des corps céleſtes & de leurs révolutions. J'y renvoye auſſi ce qui

concerne les cométes : vous y verrez comment & pourquoi ces aſtres étrangers entrent quelquefois dans notre tourbillon.

VI. Toutes les parties de ce vaſte Univers ſe compriment donc réciproquement ; & cette preſſion, qu'éprouvent les corps, eſt l'unique cauſe de pluſieurs effets qui nous ſurprennent. Le vin ſe tient ſuſpendu dans une bouteille renverſée ; il refuſe de ſortir d'un tonneau percé vers le bas, ſi l'air introduit par le haut ne le force de deſcendre : n'en cherchez point d'autre raiſon. Par-là vous expliquerez encore un Phénoméne beaucoup plus étonnant. Il arrive dans quelques mers, que des vents oppoſés forment un rapide tourbillon, qui ſaiſiſſant de toutes parts un nuage, l'enveloppe, arrête ſa marche, & le fixe ſur la partie des ondes au-deſſus de laquelle il paſſoit. Tout ce qui ſe trouve d'air entre deux, eſt pompé dans un inſtant. Du ſein de la mer s'éléve alors une colonne liquide, dont la tête va ſe perdre dans les cieux. Ce fleuve perpendiculaire ſe proméne ſur les flots agités, & menace d'un naufrage preſqu'inévitable les vaiſſeaux qui ſe rencontrent ſur ſa route. Il n'eſt pour eux qu'une reſſource. C'eſt d'entr'ouvir cette colonne, & d'y faire entrer promptement de l'air. Le canal étant rompu, les eaux ceſſent de s'élever & la maſſe énorme s'écroule avec un horrible fracas.

De-là vient auſſi que malgré tous vos efforts vous ne parviendrez jamais à comprimer l'eau, du moins d'une maniere ſenſible. Rempliſſez-en une boule de plomb, &

frappez dessus à coups redoublés : vous verrez cette boule invulnérable résister au marteau le plus lourd, le repousser même & le forcer de rebondir sans effet. Si vous continuez de frapper avec violence, l'eau sortira comme une rosée : elle s'échappera par les pores imperceptibles du plomb, plûtôt que de se comprimer, plûtôt que de perdre, en se resserrant, la moindre partie de son volume. S'il se trouve dans l'eau un aussi grand nombre de vuides que vous le supposez, ce sont autant d'aziles, où ses particules pourroient se réfugier. Pourquoi ne le font-elles pas ? vous direz peut-être que la différence de leur configuration les en empêche. En ce cas, de tels espaces sont inutiles ; ils sont incapables de favoriser le mouvement, puisqu'ils refusent une entrée libre aux parcelles de l'eau.

Il n'en est pas ainsi des particules de l'air. Elles souffrent qu'on les comprime ; elles sçavent s'accumuler, s'affaisser, jusqu'à ce qu'enfin mises en action par l'étincelle la plus légére, elles s'écartent avec violence, forcent leur prison, rompent leurs chaînes, & que déchirant par un effort subit tout ce qui s'opposoit à leur passage, elles se fassent jour avec un bruit horrible. Tel du fond de ses entrailles brûlantes, l'Etna vomit des nuées de souffre, des flots de cendre, & des tourbillons de fumée. Le ciel est obscurci par les noires vapeurs qu'exhalent ses profondes cavernes. Souvent de nouveaux abymes se creusent dans son vaste sein, & de ces gouffres affreux s'élancent des torrens de flammes.

Une différence si sensible, l'attribuerez-vous aux

vuides plus nombreux dans l'air, que dans l'eau ? Ce qui la produit, c'est la différente quantité de matiere subtile dont ces deux fluides sont pénétrés. Le second en renferme moins que le premier ; & de-là vient qu'il a plus de consistence, qu'il résiste davantage. Quelle force n'a pas la poudre enflammée ? Du creux de machines formidables elle lance des globes d'un poids énorme : sous leurs coups les tours se renversent, les murs tombent ; la terre ébranlée tremble & fait entendre au loin d'horribles mugissemens. Mais si l'atmosphere est percée par un si grand nombre de vuides, pourquoi le passage d'un corps y cause-t-il tant de fracas ? Ces grains de poudre devroient traverser en silence des espaces libres ; la flamme devroit perdre toute sa force, & se dissipant sans effet, répandre dans les vuides de l'air une vaine fumée. D'où vient donc une si terrible explosion ? c'est que le feu dégage les particules d'air enchaînées dans le salpêtre ; qu'il rompt leurs liens, & que l'air devenu libre ne peut se dilater, qu'il n'écarte par le même effort tout ce qui l'environne.

Pour lors il arrive dans l'air, dont toutes les parties ont le tissu extrêmement souple, ce qu'on voit arriver dans un arc prêt à décocher une fléche. La corde en rapprochant les deux extrémités de l'arc, force la partie convexe d'ouvrir ses pores, & la partie concave de resserrer les siens. La matiere subtile entre dans les pores élargis, mais sans trouver d'issue. Elle agit donc contre les fibres qui lui refusent passage, & tâche, autant qu'il est en elle, de les dilater. Mais la corde s'oppose à ses

efforts. La corde eſt-elle lâchée ? les obſtacles ceſſent ; l'arc en liberté s'étend, ſe redreſſe ; la corde ſe rétablit avec force & chaſſe en même-tems la fléche, qui fuit ſoudain, & fend les airs d'un vol rapide. C'eſt ainſi que l'arquebuſe à vent tire preſque ſans bruit ; c'eſt ainſi qu'elle lance des balles ſans le ſecours de la poudre. Toutes les bulles d'air comprimées dans cette canne de fer, ſont autant d'arcs prêts à partir.

Vous prétendez auſſi que la tranſparence de certains corps, le peu de conſiſtence de quelques-uns, la fluidité de pluſieurs autres ſont les effets du grand nombre de vuides qui ſe trouve entre les atomes, dont l'union forme ces divers aſſemblages. Si votre explication étoit véritable, les corps tranſparens, les corps mols, les corps liquides ſeroient tous plus légers que les corps opaques, que ceux dont la maſſe eſt denſe & ſolide. Le Mercure, corps fluide, fournit une preuve du contraire. Sa mobilité ne le céde point à celle de l'eau : il s'éleve, comme elle, dans les airs, lorſqu'il eſt échauffé : réduit en vapeurs, il s'inſinue dans les pores, & ſa fumée pleine d'eſprits volatils, pénétre dans l'intérieur des plus petits corpuſcules : ſeulement, il ne mouille pas, comme l'eau, & ne s'attache pas, comme elle, à tout ce qui le touche. Le mercure eſt néanmoins plus peſant qu'un grand nombre de corps durs & compacts. L'or devroit par la même raiſon ſurpaſſer en dureté les pierres & tous les métaux, comme il les ſurpaſſe en peſanteur. Cependant vous ſçavez combien il eſt ductile & malléable. La glace nâge ſur l'eau ; la partie ſolide d'un métal eſt plus

légere que celles qui sont mises en fusion ; ne voyons-nous pas la cire soutenue par l'eau ? elle devroit se précipiter dans tous les fluides, si la transparence étoit un effet du grand nombre de vuides. L'huile plus opaque que l'eau, la pierre-ponce, le liége ne devroient pas surnâger dans votre systême. Enfin le plus précieux des fossiles, le diamant que produisent ces riches contrées qu'échauffe de plus près l'astre du jour, le diamant ne seroit pas à la fois dur & transparent. La transparence qui, dans vos principes, est une suite du grand nombre de vuides, exclut nécessairement la dureté, que fait naître, selon vous, leur petit nombre.

Il est plus naturel de regarder les corps qui donnent un passage libre à la lumiére, comme tissus en forme de treillage, & composés d'un grand nombre de réseaux, appliqués par couche les uns sur les autres. Si ce sont des fluides, ils ressemblent à ces toiles fines & déliées que fabriquent quelques insectes. Si ce sont des corps durs, tels que le cristal, je les compare à ces grilles qui ferment nos jardins, sans nous en dérober la vûe. Une partie de la lumiére passe entre les barreaux : ils en arrêtent & refléchissent une partie. Une portion de ces grilles est donc éclairée, pendant que l'autre nous permet de voir les objets qui sont au-delà, comme si rien n'étoit entre-deux : cependant la matiére subtile remplit tous les intervalles. Cette idée que je vous donne du tissu des corps diaphanes peut fournir l'explication d'un phénoméne d'optique. Si du rivage vous regardez en vous penchant l'eau de la mer, son peu de profondeur vous

laiſſera voir le fond de ſon lit, & des cailloux luiſans mêlés avec des coquillages ; c'eſt qu'une partie des rayons lumineux traverſe ce plan liquide. Conſidérez la plaine mer du haut d'un rocher ; vous appercevrez une immenſe étendue de lumiére, dont vos yeux ſeront éblouis : c'eſt que l'image du Soleil ſe peint ſur la ſurface des eaux, qui dans leur agitation continuelle réfléchiſſent une grande partie de ſes rayons.

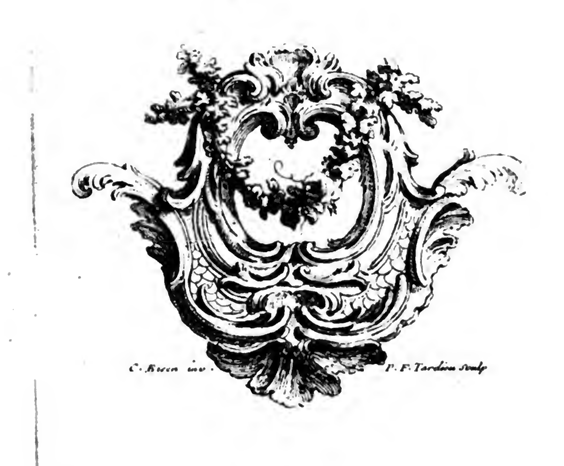
D'ailleurs, nous voyons le verre & les métaux mêmes, malgré leur dureté naturelle, mis en fuſion par le feu : effet qu'on doit attribuer, non, comme vous faites, à l'introduction du vuide dans l'intérieur de ces corps, mais à celle d'un corps étranger, qui s'inſinuant dans leurs pores, rompt les liens inviſibles de leurs parties, enſorte que du mélange de deux matiéres il ſe forme un tout liquide. Le feu pénétre en effet dans les interſtices du verre & des métaux : ſes traits volatils ſe gliſſent entre les ſouffres, ſéparent les ſels, agiſſent avec force ſur les molecules détachées, & les diviſent en mille maniéres. Souvent même l'action du feu n'eſt pas ſuffiſante. Pour diſſoudre le fer, on ajoûte le nître & l'alun, dont les pointes aiguës ouvrent ce métal, & ſe font jour au travers de ſon tiſſu. On dit auſſi que le diamant, dont la dureté triomphe & du fer & du feu, ſe liquefie, lorſqu'à côté d'une émeraude on l'expoſe aux rayons du Soleil réunis au foyer d'un miroir ardent.

Bien plus : un corps ne ſe raréfie jamais, que parce qu'il reçoit dans ſon ſein des corpuſcules étrangers, dont

la fuite lui rend fa premiere denfité. Comme l'eau fe glace, dès que tout ce qu'elle contient de feu s'évapore, elle s'échauffe, au point de chaffer une partie de l'air qui la pénétre, lorfqu'il fe joint un grand nombre de particules ignées à celles qui la rendoient déja fluide. Mais une propriété furprenante de cette liqueur, c'eft qu'elle ne diffout jamais qu'une certaine quantité du même fel. Raffafiée, pour ainfi dire, elle laiffe tomber le refte au fond du vafe : ce qui ne l'empêche pas de diffoudre d'autres matiéres, & de fe teindre de diverfes couleurs. Remarquons auffi qu'il eft pour elle un certain degré de chaleur, au-delà duquel le feu le plus vif ne la porteroit pas. Je fuis donc bien éloigné, de ne pas reconnoître dans l'eau plufieurs pores de ftructure différente : feulement je nie qu'ils foient vuides; je les foutiens remplis d'air & de matiére fubtile, dont les parcelles ne s'échappent pas même toujours, à l'arrivée de nouveaux corpufcules. Nous voyons en effet les fels que l'eau diffout, en augmenter le volume : le bois occupe plus d'efpace, lorfque l'eau en a pénétré toutes les fibres. Qu'elle s'évapore, il fe refferre, fe féche & fe fend même quelquefois. Tant il s'en faut qu'on doive attribuer au vuide l'augmentation du volume des corps, & que creux au-dedans, ils fe dilatent par l'accroiffement du rien qui s'y trouve.

Rejettez donc fincérement ce vuide immenfe, dans lequel vous placiez l'univers; ce vuide que vous fuppofiez éternel & fans auteur, afin qu'il y eût un Etre indépendant de la Divinité, & que du moins le lieu des

corps, le berceau de la matiére ne fût pas l'ouvrage du Créateur. Ce grand espace est une chimére : ces petits vuides, que vous imaginiez dans l'intérieur des corps, sont de pures fictions. Sur quels fondemens, trompé par une fausse idée de la nature, éleviez-vous l'édifice du monde ? vous le voyez, Quintius : bâtir dans le vuide, c'étoit bâtir dans le néant.



# SOMMAIRE
## DU LIVRE TROISIE'ME.

I. *UN début où le Poëte reléve l'étude des merveilles de la Nature est suivi de l'exposition du sujet qu'il doit traiter dans ce Livre, qui roule tout entier sur les atomes. Si dans le systême d'Epicure le vuide est le lieu des corps, les atomes en sont les principes. Ce Philosophe soutient qu'ils existent par eux-mêmes; que leur multitude est infinie; qu'ils sont indivisibles, & dès-lors incapables de se détruire; que la pesanteur est un attribut de leur essence; enfin que le mouvement qu'elle leur imprime les réunit, & forme par cette réunion tous les êtres. L'Auteur combat séparément ces cinq assertions : il détruit les trois premieres dans ce Livre, & renvoye au quatriéme la réfutation des deux autres.*

II. *Premiérement, les atomes n'existent point par eux-mêmes. Trois raisons le prouvent :*

*Ils ne sont pas doués de toutes les perfections possibles.*

*Chacun d'eux pris séparément pourroit ne pas être.*

*L'existence du vuide, est selon Epicure, indépendante de celle des atomes, & dès-lors il ne doit*

*pas les regarder comme néceſſaires, puiſqu'il peut concevoir un être réel, ſans les ſuppoſer exiſtans.*

III. *Secondement, les atomes ne ſont pas innombrables : l'Auteur le montre par pluſieurs raiſonnemens.*

*Le vuide dans lequel ils nâgent a plus d'étendue qu'ils n'en occupent.*

*On peut, ſans détruire l'univers, augmenter ou diminuer le nombre de ces corpuſcules.*

*Ce n'eſt que conſidérés tous enſemble, qu'ils compoſent cette ſomme qu'Epicure croit infinie : mais aucune ſomme ne peut être infinie, parce que toutes ſont des amas de parties, & que tout amas, commençant par l'unité, doit avoir un terme.*

*Les ſuppoſer innombrables, & les diſtribuer, comme fait Epicure, en différentes claſſes dont le nombre eſt limité, c'eſt ſe contredire groſſiérement. Le Poëte met dans tout ſon jour l'abſurdité de cette inconſéquence.*

IV. *Troiſiémement, les atomes ne ſont point indiviſibles;*

*Parce qu'ils ſont figurés.*

*Parce qu'ils ont des parties.*

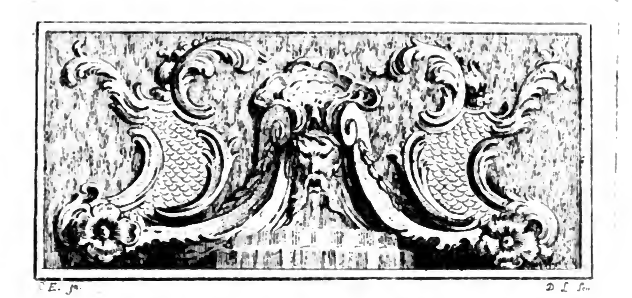
*En un mot, parce qu'ils ſont pure matiére, &*

*que la matiére est par essence divisible, même à l'infini. L'Auteur après avoir démontré cette derniére vérité par tous les argumens qui concourent à l'établir, répond aux objections des Epicuriens : il définit la matiére, en dévelope la nature, & conclud que les atomes pouvant se diviser, sont destructibles comme tous les corps.*

V. *Cette question le conduit à parler du systême de Spinosa, qu'il expose & réfute en peu de mots.*

VI. *De ce que les atomes sont des résultats de parties, l'Auteur infére qu'ils n'ont point cette solidité qu'Epicure leur attribue, & que dès-lors leur composition est l'ouvrage d'une cause étrangere; conséquence qui résulte aussi de ce que leurs figures, loin d'être nécessaires, sont de simples modifications. Il explique à ce sujet la nature des modifications & celle des propriétés, en marque la différence, & fait un paralléle de l'hypothèse d'Anaxagore avec celle d'Epicure.*

VII. *L'essence des corps qui, nécessairement modifiés, sont incapables de se donner par eux-mêmes une modification plûtôt que l'autre, fournit une preuve invincible de la création de la matiére, & de l'existence d'une Divinité. L'Auteur termine le troisiéme Livre en développant cette preuve.*



# L'ANTI-LUCRECE.

## LIVRE TROISIE'ME.

I. HEUREUX celui dont le génie s'élevant au-dessus des sens, vole, guidé par la Raison, à la découverte des véritables principes, & perce le sombre voile qui dérobe aux mortels les mystères de la Nature. La faveur équivoque des Rois, les faux biens que distribue l'inconstante Fortune, les malheureux plaisirs dont repaît la Volupté, rien ne peut faire impression sur ce cœur qu'enflamme l'amour du vrai. Quelle est l'indifférence des hommes ! Ils s'arrêtent à considérer le cours d'un ruisseau : couchés sur le gason, à l'ombre d'un épais feuillage, ils le voyent rouler, en murmurant, une onde pure : la fraîcheur de ses eaux, l'émail des fleurs qui couronnent son lit, la verdure de ses bords, tout enchante leurs yeux. Peu sçavent goûter un plaisir plus flatteur, celui de remonter à la source même de ces eaux, d'en sonder l'origine, de pénétrer jusqu'aux

réſervoirs intariſſables qui les produiſent. Ainſi nous arrêtons preſque toujours nos regards aux dehors de la matiére. Le ſpectacle qu'elle préſente nous ravit, ſans attirer notre curioſité. Contens d'admirer ſa forme & ſa magnificence extérieure, nous effleurons à peine l'écorce des objets. Pénétrons au-delà : oſons nous frayer une route juſqu'au ſanctuaire de la Nature. Qu'il eſt beau de méditer ſur les principes des Etres, de contempler leur eſſence ! C'eſt-là que le Sage eſt porté par un noble eſſor : le reſte eſt le frivole amuſement du Vulgaire. Que la Poëſie célébre à jamais le grand Pythagore, l'illuſtre Platon ; ces génies ſublimes dont l'étude eut pour objet eux-mêmes, leur Auteur & l'origine de l'univers. Plus touchés de l'attrait des ſciences, que des charmes de leur patrie, ſupérieurs aux préjugés de l'éducation, ils allérent ſe former loin de la Grece, à l'école des peuples que la Raiſon éclaira les premiers. Ils parcoururent l'Egypte & les côtes de Syrie, pour converſer avec de ſages vieillards, pour étudier les monumens de la ſçavante Antiquité. Utiles voyageurs qui, rapportant à leurs citoyens, non des laines teintes de pourpre, non de l'or & des pierreries, mais de précieuſes vérités, les enrichirent par un commerce juſqu'alors inconnu.

C'eſt dans cet eſprit, Quintius, que je m'offre à vous ſervir de guide. Je me fais un plaiſir de ſuivre avec vous la Nature dans ſes retraites les moins acceſſibles, de porter le flambeau devant vous, de raſſûrer vos pas chancelans. Vous aurez à franchir de rudes montagnes, des

roches escarpées, des abîmes profonds. Mais ne vous rebutez pas; songez quel est le terme d'une route si pénible. Je tâcherai d'en charmer l'ennui par la douceur de mes vers: puissent-ils en avoir assez, pour vous soulager, en diminuant la sécheresse du sujet! Ainsi dans les bois, sous un sombre feuillage le Rossignol remplit les airs de sons mélodieux, tandis que sa compagne échauffe les fruits naissans de leurs amours. Perché sur un arbre, ou voltigeant auprès d'elle, il l'enchante jour & nuit par la tendresse de ses accens. Du fond de son nid elle l'écoute avec transport: les charmes de l'harmonie soutiennent sa constance: elle sent à peine le dégoût de l'assiduité.

Les atomes sont la seconde partie du systême que vous examinez avec moi. Voyons si cette hypothèse est mieux appuyée que celle du vuide: je ne puis le croire, lorsque je vois les contradictions où tombe Epicure. Peu d'accord avec lui-même, il se perce quelquefois de ses propres armes, comme si l'ivresse de l'erreur eût troublé sa raison.

Il veut que les atomes soient innombrables, & qu'ils nagent dans un vuide sans bornes. Deux principes qu'il osoit substituer à la Divinité, devoient l'un & l'autre être infinis. Quelle main auroit pû renfermer dans les limites d'un nombre des corpuscules éternels & nécessaires? D'ailleurs, c'est de leur rencontre, de leurs combinaisons fortuites, que naissent les différens corps dans le systême d'Epicure. Ses atomes sont les élémens de tous les êtres. Or s'ils n'étoient pas innombrables,

ils n'euſſent point été propres à ſe réunir ; jamais le hazard n'en auroit pû former aucun corps. Ils ne rempliroient en ce cas qu'une petite partie de l'étendue ; & dès-lors épars dans les immenſes ſolitudes du vuide, ſans qu'il exiſtât rien qui fût capable de les raſſembler, ils ſeroient envain les matériaux d'un monde, qui ne pouvoit réſulter que de leur aſſemblage. La ſuppoſition d'un eſpace infini entraînoit donc l'infinité des atomes. Toutefois en les y plaçant, il falloit ne les pas gêner : on eût empêché par-là ce mouvement ſi néceſſaire à leur union. Trop entaſſés en effet, & n'étant de plus ébranlés par aucun moteur, ils reſtoient oiſifs à jamais : leur multitude éternellement ſtérile étoit plongée dans une profonde léthargie. Il a donc fallu les ſuppoſer en même-tems innombrables, voiſins les uns des autres, ſans ſe toucher, & mûs par une peſanteur qui leur fût propre, parce que de tous les mouvemens c'eſt celui qui paroît le plus naturel.

Ce ſyſtême eſt plus ingénieux que ſolide : dénué de fondement, il ne peut ſoutenir un examen attentif. Edifice conſtruit avec art, mais qu'un ſouffle peut renverſer, il a le brillant & le faux de ces magnifiques ſpectacles que donne la perſpective. Elle vous offre des ſtatues de marbre ſous de ſuperbes portiques, des tours, des arcs de triomphe : vous voyez une flotte nombreuſe prête à faire voile : des rochers s'élévent du fond de la mer, & ſes rivages recourbés dans le lointain blanchiſſent de l'écume des flots : d'épaiſſes forêts ombragent de vertes collines : vos yeux parcourent l'Empire des

des morts ; ils découvrent les abîmes du Tartare, & le paiſible ſéjour de l'Eliſée. Cherchez au fond du théâtre, cette foule d'objets qui forment à vos regards une ſcêne ſi variée; vous trouvez des peintures groſſiéres ſur de ſimples toiles, & le moindre dérangement détruit toute la machine. Ayez la même idée de l'hypothèſe d'Epicure. C'eſt une chimere éblouiſſante que le jour diſſipe : vous le reconnoîtrez lorſqu'une diſcuſſion ſérieuſe vous aura convaincu que la matiére n'eſt pas composée d'élémens innombrables, exiſtans par eux-mêmes, indiviſibles, immortels; que le mouvement n'eſt point propre à ces prétendus atomes; enfin que celui qu'on leur ſuppoſe ſeroit incapable de les réunir.

II. Rappellez-vous d'abord ce que j'ai dit en examinant la queſtion du vuide; qu'aucun être ne peut exiſter par lui-même, ſans réunir toutes les perfections. Qu'une ſeule lui manque, c'eſt une preuve qu'il reconnoît une cauſe ſupérieure. Un être increé n'a point de bornes : pourroit-il ne pas poſſéder éminemment toutes les qualités que poſſédent des êtres créés ? Vos Dieux qu'Epicure condamne à traîner dans des retraites inconnues une vie molle & languiſſante; ces Dieux formés, comme tous les corps, par un amas fortuit de corpuſcules, n'exiſtent point par eux-mêmes : heureux néanmoins, ſi je vous en crois, ils jouiſſent à jamais, dans leur exil, d'une oiſiveté voluptueuſe : & cet atome qui exiſte par ſoi-même ne peut être heureux ! L'homme par la force de ſon corps, par la

vigueur de son esprit est capable de tout entreprendre ; cependant l'homme n'est pas un être nécessaire : si l'atome subsiste par essence, pourquoi n'a-t-il aucun pouvoir ? Vous avez puisé, dans l'école de vos Maîtres, une fausse idée de la Nature. Une substance qui ne tient son éternelle durée que de ses propres forces, qui existe parce qu'elle ne peut pas ne point exister, quelque nom qu'on lui donne, posséde nécessairement la plénitude de l'être, la plénitude du pouvoir. C'est la Divinité même : vous vous faites, sans y penser, un Dïeu d'un atome. Epicure ne soutient ses atomes innombrables, que parce qu'il les suppose sans auteur : mais s'ils sont sans auteur, pourquoi n'ont-ils d'infini que le nombre ? Pourquoi ne leur donne-t-il pas une connoissance, un pouvoir sans bornes ? Pourquoi ne fait-il pas de chacun d'eux une divinité ? Des corpuscules dont la nature est d'être, méritent mieux cet auguste nom, que des dieux formés par le hazard. Cependant les atomes d'Epicure sont privés de force, de sentiment, d'intelligence : une raison parfaite, une félicité suprême est le partage de ses Dieux. Avare & prodigue, il refuse tout à des substances éternelles ; il accorde tout à des êtres fortuits : quelle contradiction !

Reconnoissez, Quintius, qu'un perfide conducteur abusoit de votre crédulité : rougissez d'avoir prostitué l'attribut essentiel de la nature divine à des objets si méprisables. Avez-vous donc pû croire qu'une mince poussiere, que de viles molécules, aveugle jouet du hazard, existassent par elles-mêmes ? Mais tout ce qui subsiste par sa propre nature, est tellement nécessaire,

qu'on ne peut détacher de ſon idée celle de l'exiſtence: c'eſt ce qu'on ne dira pas des atomes : faut-il vous le prouver? Cet atome qui fait aujourd'hui partie de mon être, pouvoit exiſter ſans moi: mais je pouvois exiſter ſans lui. Il a pû, ſéparé des autres, errer éternellement dans le vuide: il le pourroit encore. Puis donc qu'il eſt inutile à l'univers, ſuppoſons qu'il ne ſoit pas; la Nature ſera-t-elle anéantie? Non, ſans doute. Il n'eſt donc pas néceſſaire que cet atome exiſte, & le vuide ſuffit pour le remplacer. Mais ſi je puis en ſupprimer un ſeul, j'en ſupprimerai deux, je les ſupprimerai tous: tous enſemble ne poſſédent quant à leur eſſence rien de plus, que le moindre d'entre eux conſidéré ſéparément. Les atomes ne forment donc pas un tout exiſtant par ſoi-même, ſi l'exiſtence n'eſt pas un attribut propre à chacun d'eux.

De plus, quiconque admet un vuide ſans bornes, & le regarde comme une ſubſtance éternelle, n'a pas beſoin, pour ſe former l'idée d'un être, que les atomes exiſtent. Il conçoit un infini diſtingué de toute matiere. Ainſi loin de prouver la néceſſité de la matiere, il eſt forcé de convenir qu'elle auroit pû ne pas exiſter. Elle eſt dans ſes principes un être accidentel. Pourquoi donc la croit-il néceſſaire, & même infinie? Elle n'a pas plus droit à ce ſecond titre, qu'au premier. Je vais le prouver, & malgré les ſophiſmes de Lucrece, malgré les nuages que ſon artificieuſe poëſie répand ſur ces objets, faire luire à vos yeux la vérité.

III. Selon vous le nombre des atomes eſt infini;

mais le vuide eſt plus grand que tous les atomes pris enſemble. Comment concevez-vous cet infini borné, qui manque de ſon attribut eſſentiel ? Je le vois ; vous avez cru qu'il étoit poſſible que de deux infinis, l'un fût plus petit que l'autre ; mais de ce que le moindre peut croître, ne s'enſuit-il pas qu'il a des bornes ? & le plus grand ne lui ſert-il pas de limites ? Or l'étendue de la matiere n'égale point celle du vuide, puiſque la matiere, au lieu de remplir le vuide, y nage librement. Les portions de l'eſpace qu'elle n'occupe pas, les intervalles qui ſe trouvent entre ſes parties, ſont pour elle autant de bornes, ſont autant de preuves qu'elle pourroit croître. Si je prétendois que l'océan eſt un baſſin immenſe, pour me réfuter il ſuffiroit de me montrer le rivage. Je réfuterai de même l'infinité de la matiere, en vous montrant des parties de l'eſpace, qu'aucun corps ne remplit. Conſidérez combien ſe nuiſent ces deux êtres que vous croyiez unis par les liens les plus intimes. Voyez ces deux infinis jumeaux s'enlever réciproquement la moitié de l'empire, où vous les faiſiez régner, & le détruire en le partageant. Il faut vous déterminer pour l'un ou pour l'autre ; choiſiſſez : mais ſi vous ſupprimez les atomes, tout retombe dans le néant ; ſi vous rejettez le vuide, les atomes, faute d'eſpace, ne pourront ſe mouvoir.

On peut, direz-vous, tirer deux lignes, toutes deux infinies, mais dont l'une parte du centre de la terre, & l'autre de la ſurface : quoique ſans bornes elles ſeront d'une grandeur différente. Vaine ſubtilité, Quintius. Ces deux lignes ſont égales par le bout qui ſe perd dans

l'infini : mais il eſt un point où chacune d'elles commence, & ce point n'eſt pas le même pour les deux : par-là elles ſont inégales, & conſéquemment bornées. D'ailleurs, votre matiere n'eſt nulle part ſans bornes, puiſqu'elle eſt plongée dans un vuide qui déborde de tous côtés.

L'Auteur de cette hypothèſe ne s'entend pas lui-même, lorſqu'il nous donne pour innombrables des atomes, dont le nombre croîtroit au-delà du double, ſans remplir le vuide. J'en pourrois ajoûter, je ne dis pas cent mille, le vuide ſeroit fini, ſi cent mille atomes de plus ſuffiſoient pour le remplir ; mais des millions de millions. Le globe que nous habitons pourroit devenir plus ſolide, l'air plus denſe ; il pourroit ſe placer un corps dans chaque partie de l'eſpace. Rien n'empêche en effet qu'un point vuide ne ſe rempliſſe. Convenez donc que la matiere pourroit croître à l'infini par la multiplication des atomes. Si elle peut croître, elle eſt finie.

Mais elle peut auſſi décroître, même à l'infini, ſans que l'univers ſoit réduit au néant. Ce qu'elle perd alors, eſt regagné par le vuide ; & dans vos principes, le vuide peut auſſi-bien remplacer les corps, que les corps le remplacent. Supprimez donc un atome, vous le pouvez : voilà cette ſomme que vous prétendiez immenſe, diminuée d'autant : que ſera-ce, ſi vous en ôtez un plus grand nombre ? Ainſi, ſelon vous, l'infini peut croître ou diminuer. Pourſuivez, Poëte téméraire : dites que l'éternité peut durer plus ou moins. Quels paradoxes !

j'ai honte de les réfuter. Il n'eſt point d'addition qui puiſſe augmenter un être infini, point de ſouſtraction qui puiſſe le diminuer.

De plus, comme chaque atome eſt limité, quelque fût le nombre de ces corpuſcules, jamais leur réunion ne formeroit un tout infini. Aucun nombre ne peut l'être, parce que tous ſont des amas d'unités. C'eſt le ſort d'un aſſemblage quelconque, d'avoir de part & d'autre le néant pour bornes : ce qui commence par un, doit avoir un terme. C'eſt donc une abſurdité de prétendre que l'infini ſoit un réſultat de parties, & de ſuppoſer un nombre incapable d'accroiſſement. En effet, ou l'on peut ajoûter à la ſomme totale, & dès-lors elle étoit limitée : ou l'on ne peut l'augmenter ; la puiſſance du nombre eſt en ce cas épuiſée ; il a conſéquemment des bornes : ce qui ſeroit en même-tems être & n'être pas infini. Avouez donc que nul compoſé de nombres n'eſt innombrable, que toute étendue doit pouvoir ſe meſurer.

Nous diſons, il eſt vrai, dans le langage commun, que le nombre eſt infini, parce qu'il peut toujours croître, & qu'il n'eſt point de ſomme à laquelle on ne puiſſe ajoûter. Mais ce langage eſt impropre. Outre que le nombre, comme je l'ai déja prouvé, n'eſt qu'un mode, une ſimple opération de l'eſprit ; n'eſt-ce pas aſſez qu'on puiſſe ajoûter à quelque ſomme que ce ſoit, pour n'en point reconnoître d'infinie ? Puis donc qu'il eſt évident que tout ce qui ſe nombre eſt fini, & qu'on peut nombrer les parties d'un tout quelconque, il en réſulte que

nul assemblage de parties n'est sans limites. Conséquence d'où j'en tire deux autres : l'une que la matiere, amas de corpuscules, a des bornes fixes ; l'autre que tout infini est un, simple, incapable soit d'accroissement, soit de diminution ; parce que ce n'est point un composé de parties dont le nombre puisse croître ou diminuer.

Nouvel argument qui détruit l'infinité de la matiere : elle n'est pas immense. Je ne veux pour le démontrer, que votre distribution des atomes en différentes classes, distinguées par la différence des figures. De cette distribution il suit, même dans vos principes, que l'immensité ne peut être un de leurs attributs. La preuve en est simple. Quiconque suppose un espace immense, ne doit appeller immense que ce qui peut le remplir ; comme on ne donne le nom d'éternel, qu'à ce qui subsiste de tout tems. Il faudra donc qu'une classe d'atomes que vous croirez immense, occupe seule le vuide entier : tout ce qu'elle ne peut atteindre lui servira de bornes. Parlez : est-ce l'espéce des cubes, est-ce celle des cônes, qui seule remplit toute l'étendue ? Mais où seroit la place des globules ? Que deviendroient les pyramides, les cylindres, & tant d'autres espéces ? Leur assignerez-vous des demeures au-delà du vuide ? Aucune de ces classes n'en occupe donc seule l'immensité. Donc, aucune n'est immense, & dès-lors n'est infinie. Elles se bornent toutes réciproquement. Mais ce qui n'occupe qu'une étendue limitée, n'est point un assemblage d'êtres innombrables. Chaque classe ne renferme

donc pas une infinité d'atomes. Or de votre aveu le nombre des classes est fini; vous ne reconnoissez en effet qu'un certain nombre de figures. C'est donc pour vous une nécessité de convenir que la matiere a des bornes, puisque des portions finies à tous égards ne peuvent jamais former un tout infini. Mais la partie de l'espace qui reste vuide, est infinie, comme celle où vous faites nager la matiere. Vous ne pourrez donc le remplir tout entier, sans multiplier les atomes à l'infini par une nouvelle création. Quelle proportion entre l'espace & le volume de matiere que vous y placez! Je contemple un de ces immenses réservoirs que le Germain consacre à Bacchus dans des grottes souterraines : un homme arrive, & croit le remplir, en y versant une mesure de vin!

Mais pourquoi, supposant le nombre des atomes infini, bornez-vous celui des figures qui les distinguent? Je sçais ce qui vous a réduit à soutenir en même-tems deux propositions si contraires. Les êtres dont le monde est peuplé ne forment pas une infinité d'espéces: la fécondité de chaque espéce a même des bornes, & jamais on n'en vit éclore de nouvelle. Il est donc une puissance qui par des loix immuables régle le cours vague, le mouvement indéterminé des élémens de la matiere, & réprime leur aveugle rapidité. Vous sentiez comme nous la justesse d'une telle conclusion, mais sans vouloir reconnoître avec nous que cette puissance est l'Etre intelligent. Il n'a dans votre systême aucune part à la formation de l'univers. Plutôt que de l'admettre, vous

avez pris le parti de diminuer le pouvoir des atomes, & d'en composer un nombre fixe de légions, mais de légions qui ne reconnussent point de chef. Par-là vous vous ménagiez une réponse aux objections que fournit l'état actuel de la Nature. Elle ne produit point de Géans, de Centaures, de monstres tels que Briarée, Gerion, Argus & Scylla : le plus grand des animaux terrestres est l'Eléphant ; les espéces se perpétuent toujours les mêmes : par-tout les enfans naissent semblables à leurs peres. Si vos corpuscules sont innombrables, quelle peut être la raison d'une si stérile uniformité ? Vous avez cru la donner, en répondant que la quantité d'atomes renfermés dans chaque classe est infinie, mais que le nombre des classes est limité.

Vaine défaite : si les atomes sont sans auteur, sans loix, sans Souverain, quelle cause plus puissante que la matiere a réduit à ce petit nombre de classes une multitude infinie d'élémens éternels ? Il faut me l'apprendre, ou convenir que votre réponse est une assertion sans preuve. Au lieu de conformer votre systême aux opérations de la Nature, vous prétendez, je le vois, asservir la Nature à vos idées. Mais tous vos efforts ne vous dégageront pas du labyrinthe. En effet, si chaque classe renfermoit un nombre infini d'atomes, du moins les êtres de chaque espéce seroient innombrables. Les plantes, les animaux, les pierres & les hommes naîtroient en foule & confondus ensemble : toute sorte de terre produiroit toute sorte de fruits. La mer ne suffiroit pas aux poissons, l'air aux oiseaux. Les loix de la propagation

au lieu d'être semblables pour toutes les espéces, varieroient, même dans chacune, à l'infini. L'accroissement de tous les animaux ne seroit plus le fruit tardif du nombre des années : quelques-uns, enfans de la Nature, sortiroient tout-à-coup de ses mains, remplis de vigueur & parfaitement formés ; les atomes qui les composent s'étant réunis d'eux-mêmes en un instant. C'est ainsi que dans votre systême nâquirent les premiers de chaque espéce : & pourquoi ce qui s'est fait autrefois, ne se répéteroit-il pas ? Les fruits s'offriroient avec profusion, sans être portés par des arbres : les bleds croîtroient sans terre & sans semence ; la moisson n'auroit point de tems fixe, & des forêts immenses s'éleveroient du sein de la mer. De nouveaux soleils brilleroient chaque jour : chaque nuit seroit éclairée par de nouvelles constellations. Des cométes sans nombre se feroient remarquer par la variété de leur chevelure ; on les verroit subitement répandre dans les cieux une lueur étrangere, disparoître avec la même vîtesse, & se replonger dans les abîmes du vuide. Le concours d'élémens innombrables doit en effet produire des corps sans nombre ; leur fécondité pourroit-elle avoir des bornes ? L'infini n'en connoît aucunes.

Quelle multitude de combinaisons vous offre le jeu des échecs ! Sur une table divisée toute entiere en quarrés noirs & blancs, se livre à vos yeux une espéce de combat. Des deux côtés les fantassins forment une premiere ligne ; au centre de la seconde est placé le Roi ; des tours s'élévent sur les deux extrémités. Chaque

combattant a ſa marche particuliere : tout ſe mêle, on pénétre dans les rangs ennemis ; le carnage eſt grand de part & d'autre, & la victoire indécife, jufqu'à ce qu'un des deux Rois ſoit forcé de ſe rendre. Mais avant que d'être terminé par cette iſſue, combien de fois le combat ne change-t-il pas, & ne peut-il pas changer de face ! Que de mouvemens divers dans les deux armées ; que de manœuvres, que d'évolutions différentes ! La mer roule moins de flots, les forêts ont moins de feuilles. Que feroit-ce ſi les échecs de part & d'autre étoient innombrables ; pourroit-on ſuppoſer fini le nombre de leurs combinaiſons ?

Vous ne gagnerez rien à répliquer que la Nature avare pour le monde que nous habitons, en a peuplé des millions d'autres avec une libéralité ſans bornes. Quand il feroit vrai que ces mondes exiſtaſſent, comment prouveriez-vous qu'ils feroient remplis des mêmes eſpéces que celui-ci ? Du concours de tant d'atomes, ne pourroit-il réſulter de nouvelles figures, des corps tout différens de ceux que nous connoiſſons, des êtres dont nous n'aurions pas même l'idée ? Les combinaiſons poſſibles de vos corpuſcules ſont infiniment plus nombreuſes que ces corpuſcules eux-mêmes : quel doit être le nombre des corps, qu'une telle diverſité de mêlanges eſt capable de produire ? Qui pourroit arrêter un infini ſi puiſſant ? Livré à ſon inépuiſable fécondité, ſuſceptible de tous les enchaînemens que le hazard peut former, il ne feroit pas quelquefois éclore de nouvelles eſpéces ; il ne changeroit jamais la forme des anciennes ?

Puis donc que dans la production des êtres la Nature est assujettie de tout tems à des régles fixes, que le nombre des espéces est déterminé, leur forme invariable; il faut que la quantité des atomes ne soit pas infinie, qu'ils ayent un frein, qu'ils obéissent à des loix.

Au reste, si deux êtres sont de la même espéce, leur conformité n'est pas uniquement produite, comme vous pourriez le croire, par la ressemblance de leurs parties élémentaires : elle dépend aussi de la combinaison de ces parties, de l'ordre qu'elles gardent entr'elles. Que les mêmes principes soient différemment arrangés ; il en résultera des corps d'une forme toute différente. Cette précieuse argile que les seuls habitans de la Chine & du Japon sçurent long-tems composer, en devenant sous la main du potier aussi blanche que la neige, prend toutes les formes qu'il veut lui donner. C'est tantôt un vase, tantôt la figure d'un Bonze : elle offre à nos yeux les monstrueuses divinités des Isles orientales, leurs animaux divers, & toutes les productions de l'Inde. Cet aliment que la digestion transforme en notre propre substance se convertiroit en celle d'une aigle ou d'un lion, si l'aigle ou le lion s'en étoient nourris. La même rosée fait croître l'herbe des champs, épanouir les fleurs de nos jardins, & mûrir nos moissons. La matiere est le véritable Protée, dont celui de la Fable n'étoit que l'emblême, ce Dieu que des métamorphoses subites déroboient aux regards des mortels. Sanglier terrible, redoutable serpent, rocher immobile, flamme dévorante, il prenoit successivement mille & mille formes, jusqu'à

ce qu'en resserrant par des liens ce corps toujours prêt d'échapper, on le contraignît enfin à se remontrer sous ses véritables traits. S'il étoit donc vrai que le nombre des atomes fût illimité, ces corpuscules, susceptibles dès-lors d'une multitude infinie d'enchaînemens & de liaisons, pourroient, quelque peu variées que fussent leurs différentes figures, produire, je ne dis pas, une seule espéce, mais des espéces sans nombre d'êtres innombrables & diversifiés à l'infini. Vous verriez alors une infinité de classes, & dans chaque classe une infinité d'individus. La terre seroit peuplée d'animaux d'une grandeur énorme, ou d'un aspect effroyable, de Cyclopes, de Harpies, de Gorgones, de tous les monstres que créa l'imagination des Poëtes. Entremêlez avec art des carreaux seulement de deux couleurs; ils produiront une variété de figures presqu'incroyable.

L'homme ne peut rien qu'à force de travail; son art est le fruit lent & pénible de la raison & de l'expérience: les mystères de la composition des corps échappent à ses recherches. Cependant, rival de la Nature, il sçait du mêlange d'un petit nombre de principes qui lui sont connus, former de nouveaux mixtes, & créer, si je l'ose dire, des espéces nouvelles. Il compose à l'aide du feu des parfums précieux & d'excellens spécifiques. Le verre, la poudre, les phosphores sont l'ouvrage de ses mains. Inventeur de la greffe, il fait adopter aux arbres des fruits étrangers: en forçant deux espéces d'animaux à contracter entr'elles des alliances qui dégradent la plus noble, il en fait naître une troisiéme, dont la

production ne sembloit pas entrer dans le plan de la Nature. Et ce que l'homme exécute, ce que peut un foible émule de la Souveraine puissance, le hazard, cet architecte de l'univers, ce créateur de tous les êtres ne le fait pas avec les fonds inépuisables dont il dispose à son gré! Ce hazard n'est donc pas si puissant, ni si riche que vous le supposez. Les atomes ont un frein, ils sont renfermés dans des bornes étroites. Mais il n'est point de bornes, point de loix pour des êtres nécessaires : les atomes n'existent donc pas par eux-mêmes ; ils ont une cause, & cette cause est Dieu même ; c'est en vain qu'Epicure voudroit le nier.

Mais un nombre limité d'atomes semé dans un vuide infini, chercheroit inutilement à se réunir. Si quelques vaisseaux sans Pilote erroient dispersés par les vents sur la vaste étendue des mers, croyez-vous que le hazard parvînt à les rassembler, qu'ils pussent jamais former une flotte & voguer ensemble. Leur distance n'est rien au prix de celle qui séparera dans l'espace une quantité finie d'atomes. Quelle comparaison entre les plaines de l'océan, quoiqu'elles s'étendent d'un pole de la terre à l'autre, & l'immensité d'un vuide sans bornes ? Vos corpuscules épars dans les abymes du vague ne pourront jamais se rallier. Il leur faudroit une éternité pour traverser des espaces infinis. Que les membres de votre monde ont entr'eux peu de liaison!

Je sçais ce que vous prétendez opposer à mes raisons. Si la matiere est bornée de toutes parts, que deviendra, me direz-vous, une fléche tirée du point où

commencent ces bornes ? Votre demande, Quintius, eſt une ſuite de vos préjugés ſur le vuide. Au-delà de la matiere eſt le néant : tirerez-vous une fléche dans le néant? Le néant n'occupe point d'eſpace. Elle s'arrêtera donc, & l'arc aura fait d'inutiles efforts pour la chaſſer hors de limites, qu'il eſt impoſſible de franchir. Point de lieu ſans corps, & ſans lieu point de mouvement. Ainſi faute d'eſpace, n'ayant plus de mouvement propre, votre fléche, comme un oiſeau qui perdroit tout-à-coup ſes aîles, au lieu d'aller en avant, ſuivra le cours de l'éther, qui la forcera de prendre une route vers laquelle ſon vol n'avoit pas été dirigé.

IV. J'AI démontré que les atomes n'exiſtent pas par eux-mêmes, & ne ſont pas innombrables : votre maître ne leur avoit donné ces deux attributs, que pour les ſubſtituer à la Divinité qu'il vouloit bannir de l'univers. C'eſt auſſi dans cette vûe qu'il les ſuppoſe indeſtructibles. Il falloit que des corpuſcules chargés des fonctions de l'Etre ſuprême, portaſſent quelqu'un des traits qui le caractériſent ; que ne pouvant offrir toutes ſes perfections, ils euſſent au moins ſon éternelle durée. Mais comme Epicure ſçavoit qu'un corps ne ſe détruit que par la déſunion des élémens qui le compoſent, pour être en droit de ſoutenir ſes atomes immortels, il en a fait des êtres ſimples, ſolides, indiviſibles.

Tout ſe réduit donc à prouver qu'ils peuvent ſe diviſer : la preuve en eſt facile ; elle réſulte de vos propres idées. Vous croyez ces atomes figurés : un corps figuré

peut-il être ſans parties ? Suppoſez-les quarrés, ovales, triangulaires ; faites-en des globules, des cylindres ou des croiſſans ; que la ſurface des uns ſoit polie, celle des autres inégale, hériſſée, raboteuſe : diſtribuez-leur enfin toutes les figures que vous croirez les plus propres à multiplier, à faciliter leurs liaiſons ; faites-en des tiſſus de toute eſpéce, diſpoſez d'eux à votre gré ; vous en êtes le créateur ; c'eſt vous qui les mettez en œuvre. Mais ne les ſoutenez pas infiniment petits ; ne me dites point que ſimples par leur nature & principes de tous les êtres, ils n'ont eux-mêmes ni principes, ni parties ; & que dès-lors indiſſolubles, ils ſont par conſéquent indeſtructibles. Tout ce qui eſt figuré peut ſe rompre : tant qu'il reſte un angle, une pointe, une courbure, on a toujours quelque choſe à retrancher.

Quelle eſt l'alternative où je vous vois ? ne donnerez-vous aucune figure à vos atomes ? c'eſt leur ôter tout moyen de ſe lier entr'eux, & par-là de former des corps. Les ſuppoſerez-vous capables de s'attacher & de s'unir enſemble? figurés dès-lors, ils ſont, comme tout le reſte, des amas de parties. Ne dites pas que chaque corps a ſa baſe, ſon principe fondamental; & que cette baſe, quoique matérielle, eſt quelque choſe de ſimple, d'éternel, de ſolide & d'inaltérable. Il ne vous eſt plus permis de joindre des attributs qui ſe détruiſent : vous n'êtes pas en droit de ſuppoſer vos atomes indiviſibles en même-tems & diviſibles.

Je vais plus loin : vous ne pourriez ni ſans erreur, ni ſans inconſéquence, dépouiller de toute figure ces corpuſcules

corpuſcules que vous regardez comme les principes des êtres : mais en cet état même ils auroient encore des parties. En effet, vous les ſuppoſeriez toujours propres à s'unir entr'eux. Or deux atomes ne s'uniroient pas tout entiers : ce ſeroit ſe confondre, & n'être plus qu'un ; mille & dix mille en ce cas ne pourroient former la moindre maſſe ; la matiére ſeroit pénétrable ; elle pourroit ſe réduire à un ſeul atome. S'ils ſe joignent, ce n'eſt donc qu'en partie, & dès-lors ils ne ſont pas ſimples. Ainſi la matiére a toujours des parties : l'en dépouiller ce ſeroit détruire ſon eſſence, & la replonger dans le néant. L'eſprit eſt ſimple & vraiment un ; mais pour le corps il ne peut ceſſer d'être étendu : la moindre de ſes portions, en même-tems qu'elle eſt partie d'un tout, eſt un tout diviſible en parties ſans nombre.

Pour former un corps, vous commencez, je le ſuppoſe, par unir enſemble trois atomes. Je vois les collatéraux toucher celui du centre par deux côtés différens. Ajoûtez-en quatre nouveaux qui répondent à quatre autres points ; voilà ſix côtés diſtincts dans l'atome du milieu. Si ce n'eſt pas un cube, ceux qui lui tiennent laiſſent encore des vuides, que d'autres peuvent remplir. Ce corpuſcule a donc autant de parties, que l'on compte autour de lui d'atomes qui le touchent. Ces parties ont un centre commun, compoſé lui-même d'une infinité de particules, toutes diviſibles à l'infini : jamais vous ne trouverez le terme de ces fractions ſans nombre ; & ſi par impoſſible vous y parveniez enfin, vous auriez une ſubſtance qui ne ſeroit pas étendue ; qui n'auroit ni

centre ni parties; une matiére qui ne feroit plus matiére. Des objets fi petits fe dérobent, même à votre imagination; elle ne peut fuivre des fubdivifions qui fe perdent dans l'infini. Mais confidérez quelle étonnante furface une petite lame d'or acquiert fous le marteau; quels prodigieux amas de fumée s'élevent d'une paille humide, où l'on met le feu; combien il faut peu de couleur pour teindre une grande quantité d'eau, peu de fouffre enflammé pour communiquer au vin un goût défagréable. Les corpufcules groffiers font les feuls qui frappent nos fens; & quel qu'en foit le nombre, il n'eft pas comparable à la quantité de ceux que leur petiteffe nous rend imperceptibles.

Deux lignes, dont l'une eft perpendiculaire à l'horifon, & l'autre horifontale, fe touchent en un feul point: que la premiere devienne oblique; fans toucher la feconde en deux points, elle la couvre un peu plus qu'elle ne faifoit, & dans ce plus je vois différens degrés, fuivant l'inclinaifon de cette oblique. Voilà donc un point plus ou moins couvert, felon que l'angle formé par les deux lignes eft plus ou moins obtus. Confidérons-les à préfent comme paralléles, en fuppofant que l'une plus longue d'un feul point que l'autre, ne déborde pas plus à droite qu'à gauche: voilà deux moitiés d'atomes bien diftinctes. Nouvelle preuve: une pyramide a quatre faces qui fe terminent à un feul point; ce point a donc quatre parties. Si le fommet eft un atome, la ligne qui fuit fera compofée de deux, la troifiéme de trois, & ainfi des autres. Un feul atome eft donc pofé fur deux, &

deux le ſont ſur trois, mais ſans les couvrir entiérement, puiſque la ligne inférieure croît toujours proportionnellement juſqu'à la baſe.

Pourquoi trouvez-vous la diagonale d'un quarré incommenſurable avec un de ſes côtés ? Si toutes les lignes de ce quarré ſont formées d'atomes, je ne vois point de raiſon qui vous empêche de déterminer le rapport de la ligne droite avec l'oblique. Leurs parties ſont égales ſelon vous : ainſi la plus grande des deux eſt celle qui renferme plus de parties ; il ne s'agit que de compter le nombre excédent, & ce calcul me paroît aiſé. Cependant vos efforts ſont inutiles ; il faut donc que vous admettiez l'inégalité des atomes. Ce qui produit cette propriété de la diagonale, eſt peut-être auſſi ce qui rend impoſſible la quadrature du cercle : problême fameux dont la ſolution échappera toujours à la ſagacité des Géometres. La Géométrie n'a point de vérité qui ne combatte votre ſyſtême. Un cercle renferme une infinité de cercles concentriques : or le plus voiſin du centre eſt compoſé d'autant de parties, que celui dont l'orbite embraſſe tous les autres. En effet, les circonférences de tous les cercles placés entre deux, plus petites à meſure qu'elles s'approchent du centre, gardent entr'elles une juſte proportion, qui fait exactement quadrer les eſpaces moindres avec les plus grands. C'eſt la grandeur des particules qui décroît ; ce n'eſt pas leur nombre. Que dis-je ? le centre n'eſt pas un point ſimple, unique, indiviſible. La partie de ce point qui regarde un côté de la circonférence, n'eſt

pas celle qui répond au côté opposé; il a donc autant de particules, qu'il s'en trouve dans la circonférence qui l'environne, quoique chacune soit proportionnellement plus petite. Le centre est lui-même un cercle qui contient des cercles sans nombre.

Ne croyez donc pas qu'il y ait jamais un terme où la matiére puisse cesser d'être divisible. Elle l'est à l'infini, comme le poids, le tems, le mouvement. Point de partie de mouvement qui ne soit mouvement, point de portion de tems qui ne soit tems, de poids qui ne soit poids; de même point de partie d'un corps, qui ne soit corps. Nous supposons quelquefois dans une étendue quelconque un point indivisible; c'est qu'alors nous avons besoin d'un centre fixe, & ce point nous en sert. Ainsi le Géométre envisage une ligne sans largeur, une surface sans profondeur, quoiqu'il sçache qu'un corps est par sa nature étendu suivant les trois dimensions, & que sans toutes les trois ensemble, il ne peut être corps.

Vous me direz qu'une sphére posée sur un plan horisontal ne le touche qu'en un point, & que ce point est indivisible. Je sçais qu'on le démontre, mais c'est en supposant une sphére & un plan composés de véritables atomes. La Géométrie séparant, comme elle fait, l'idée de l'étendue de celle du corps, peut admettre de tels corpuscules; ils sont inconnus à la Physique, qui considére sans abstraction la nature même du corps. Ce point de contact est aux yeux du Physicien une partie réelle d'un solide; partie semblable en tout à celles dont j'ai prouvé la divisibilité. Il touche en effet, outre la surface

du plan tous les points contigus de la ſphére dont il eſt une portion. C'eſt donc un tout diviſible à l'infini, quoique de ſes particules on puiſſe ne conſidérer que celle qui touche le plan.

De cette diviſibilité des atomes, il réſulte qu'ils peuvent ſe détruire. Un corps ſe détruit dès qu'il ſe décompoſe, dès que les parties dont il eſt l'aſſemblage ſe ſéparent & ſe déſuniſſent. Et ne me dites pas qu'un atome ne contenant aucun vuide, ſa parfaite ſolidité le rend impénétrable à tout ce qui pourroit en cauſer la diſſolution. Tous ces corps qui périſſent à nos yeux, ne renferment point de vuide. D'ailleurs ſi l'atome n'eſt indiſſoluble, que parce qu'il eſt parfaitement ſolide, ce n'eſt donc pas ſa ſimplicité, c'eſt ſa dureté naturelle, qui le conſerve : mais ce dernier attribut ne peut pas même le défendre contre la mort. En effet, lorſque deux de ces corpuſcules s'uniſſent, les points par leſquels ils ſe touchent ne laiſſent aucun vuide entr'eux ; cependant de votre aveu ils peuvent être ſéparés l'un de l'autre. Les atomes ne ſont donc point indeſtructibles ; & comme tout être qui finit a commencé, vous en devez conclure qu'ils n'exiſtent pas de toute éternité. Tout ce qui peut ſe détruire, eſt un aſſemblage qui n'a pas toujours été, qui ne ſeroit point encore, s'il n'avoit une cauſe quelconque. Puis donc que telle eſt la nature & la deſtinée de vos atomes, reconnoiſſez qu'ils ont un Auteur.

N'allez pas me répondre que ſi la matiére eſt diviſible à l'infini, tous les corps ſont d'une grandeur égale ; que des maſſes compoſées toutes d'une infinité de parties

ne doivent point être différentes ; ce feroit d'un principe inconteſtable tirer une fauſſe conſéquence. Quoiqu'il n'y ait aucun corps qui ne puiſſe décroître de moitié, ces moitiés ne ſont pas égales, mais plus grandes ou plus petites, ſelon la meſure du corps même. La différence qui étoit entre les touts, ſe retrouve toujours entre les parties : une demie toiſe eſt plus grande qu'un demi pied, dans la même proportion que la toiſe étoit plus grande que le pied.

Mais de quel front Epicure oſeroit-il me faire cette objection ? ne range-t-il pas ſous chaque claſſe une infinité d'atomes ? Je lui dirai donc à plus juſte titre : Chacune de vos claſſes contient autant d'atomes, que toutes enſemble ; le nombre qui exprime une ſeule eſpece, égale celui qui les exprime toutes : ainſi le tout n'eſt pas plus grand que ſa partie. Voilà, Quintius, voilà les abſurdités qui dérivent de ſes ſuppoſitions. Quand on veut bien les admettre, a-t-on droit de s'élever ſous de vains prétextes contre des principes dont la certitude eſt démontrée ? Ce n'eſt pas en parties égales, comme le ſeroient vos corpuſcules imaginaires, que les corps ſe diviſent ; c'eſt en parties qui décroiſſent proportionnellement ; & ces molecules, quoique diviſibles à l'infini, n'étant pas actuellement diviſées, forment par leur réunion un tout renfermé dans de certaines bornes. Ainſi la matiére n'eſt infinie dans aucun corps. Déterminez à votre gré un volume égal pour toutes les parties des corps, vous en trouverez peu dans une petite maſſe, & beaucoup dans une grande, quoique vous ne puiſſiez

choisir une portion si petite, qui ne soit elle-même un composé de particules. L'infini n'est donc pas ce qui peut décroître de plus en plus en se divisant; mais ce qui de toutes parts est illimité. L'immense & l'infini ne différent que de nom; ils ont en effet les mêmes propriétés. Or la matiére, telle que nous la définissons, peut décroître à l'infini; mais elle n'est pas immense. Qu'est-elle donc? Un amas d'êtres susceptibles d'une division sans bornes, & dont chacun pris séparément a ses limites. Or je l'ai prouvé, d'un assemblage de portions finies, il ne résultera jamais un tout infini.

Mais il faut, me direz-vous, que tout être soit simple, soit un; c'est ce qu'on ne dira pas de tout ce qui peut se diviser. Donc il y a des atomes, des corpuscules vraiment indivisibles: ils sont les principes de tous les corps; sans eux, aucun corps ne seroit composé de parties proprement dites, parce que nulle partie ne seroit vraiment une: paradoxe insoutenable. Il en est des corps comme des nombres; ils ont l'unité pour principe, ils sont des amas d'unités. Ainsi la matiére peut n'être pas simple elle-même; mais au moins est-elle un amas de parties qui le sont toutes. Il faut donc reconnoître que les élémens qui la composent sont indivisibles.

On ne peut rien de mieux, Quintius: je crois entendre Epicure lui-même, & ce Romain dont les vers artificieux n'ont séduit que trop de Lecteurs. Cependant cet édifice que vous élevez avec tant d'art, un souffle va le détruire. Tout être est un, je le sçais; mais tout être ne l'est pas dans le même sens. Ce titre appartient

véritablement à des ſubſtances ſimples & ſans parties : c'eſt l'attribut de la Divinité, de ce principe intelligent que vous ſerez bientôt forcé d'admettre; c'eſt celui de notre ame, l'image de Dieu même. Mais ne faites pas d'une qualité propre à l'eſprit ſeul, une propriété de la matiére. Vous verrez dans la ſuite combien ces deux ſubſtances différent l'une de l'autre. Il n'eſt pas plus poſſible que le corps ſoit un, qu'il ne l'eſt que l'eſprit ſoit diviſible. Tous les êtres forment deux claſſes diſtinctes. Ceux qui ne ſont point étendus, qui n'ont point de parties, ſimples par leur nature, ſont vraiment uns : dites le contraire de ceux dont l'étendue fait l'eſſence; compoſés de parties, comment ſeroient-ils ſimples, uns, indiviſibles ? Tel eſt l'intervalle immenſe qui ſépare la matiére & l'unité. La matiére n'a donc point de parties que l'on puiſſe appeller proprement une, quoique l'on donne ce nom à tous les corps, parce que les parties dont chacun d'eux eſt l'aſſemblage, forment par leur réunion une maſſe à part. C'eſt dans ce ſens, que je dis une pierre, un homme, une maiſon; que j'appelle une, toute portion de matiére ſéparée des autres, revêtue d'une figure qui la diſtingue.

Cette unité même que nous regardons comme le principe du nombre, n'eſt pas l'unité proprement dite ; notre eſprit la partage ſouvent, il peut la ſubdiviſer à l'infini. Sans cette opération, jamais on ne feroit trois parties égales du nombre *ſept*, ni de celui de *cent*. Mais ce n'eſt pas l'eſprit ſeul qui diviſe la matiére, comme le nombre. Cette diviſion s'opére réellement ſur chacun

de ses points. Toutes les lignes d'une surface quelconque peuvent se partager également : elles ne le pourroient pas, si chacune étoit, comme vous le supposez, une chaîne de points indivisibles. Jamais en ce cas, les lignes formées par un nombre impair, n'auroient deux moitiés égales. De tels points sont par conséquent imaginaires ; & la matiére n'est pas composée d'atomes.

V. C'est une vérité que reconnoissoit cet impie trop fameux dans le siécle passé, qui s'appropriant une partie des dogmes Chinois & des principes absurdes de Straton, a formé de leur mélange avec ses propres erreurs un systême monstrueux : systême que je dois réfuter dans un Poëme, où mon objet n'est pas de combattre le seul Epicure. Créateur d'un Dieu composé de tout ce qui est, Spinosa confond l'architecte avec l'édifice, & divinise l'univers pour en bannir la Divinité. Sous cette forme nouvelle, rappellée des enfers l'irréligion, fiere de ses nouvelles armes, a levé contre le Ciel un front audacieux. De l'amas des êtres cet athée fabrique un Dieu dont le corps est tous les corps, l'ame toutes les ames, & l'éternité toutes les parties du tems. C'est le Dieu Pan des anciens ; non ce Satyre couronné de pin, l'amant de Syrinx, le protecteur des troupeaux & l'effroi des Bergers ; mais cette Divinité qu'on adoroit comme le symbole de l'univers. Selon Spinosa tout est Dieu : Dieu est le seul Etre & tous les Etres à la fois. Mais comme une substance nécessaire est nécessairement infinie, & que l'infinité ne fut jamais l'attribut de tout

ce qui peut ſe nombrer, Spinoſa, ſans s'effrayer du paradoxe, proſcrit hardiment le nombre, & prononce que la matiére n'eſt pas un aſſemblage de parties, mais un tout ſimple, indiviſible, un atome immenſe. L'inſenſé! qui ne rougit pas de ſe confondre, de confondre Dieu même, avec ce que la nature engendre de plus vil; qui ſourd à la voix du ſentiment, ne voulut reconnoître en lui rien de propre, lors même qu'il ne pouvoit ſe cacher qu'il ſçavoit ce que d'autres ignoroient; lors même qu'il s'affligeoit, pendant que d'autres étoient dans la joie. Etrange Divinité qu'un être diviſible à l'infini! Il n'eſt pas diviſé ce corps immenſe, s'écrie Spinoſa, quoique ſes membres apparens changent entr'eux de ſituation; en effet ce qui diviſe & ce qui paroît diviſé, n'eſt qu'un. Quoi, Spinoſa, cette épée qui porte un coup mortel & ce malheureux qui le reçoit, ſont le même être? Vous ne diſtinguez pas le loup d'avec le paſteur, le fils d'avec ſon pere, les vivans d'avec les morts?

Le même être peut ſucceſſivement ſe revêtir de modifications différentes; mais il n'en peut avoir en même-tems de contraires. Un corps ſimple n'eſt pas à la fois rond & quarré; s'il eſt en partie quarré, rond en partie, dès-lors il n'eſt plus *un*, on ne doit plus le regarder comme ſimple, comme indiviſible. Je ſçais qu'une ſeule eſpéce comprend pluſieurs individus; mais ſoutenir *un*, ſoutenir atome un être qui renferme tous les êtres; un amas de ſubſtances, non-ſeulement diſtinctes & ſéparées, mais oppoſées ſous tant de faces, dont l'une exclut par

ſa nature les qualités eſſentielles à l'autre; enfin, admettre un tout ſans parties, c'eſt ce qu'on ne peut faire ſans abſurdité.

Il n'eſt pas moins abſurde, répond Spinoſa, d'admettre deux ſubſtances, dont l'une ait des bornes étroites, & l'autre n'en connoiſſe aucune. Dès qu'on les diſtingue, qu'on leur attribue ſéparément l'exiſtence, la ſeconde ne mérite pas les titres d'immenſe & d'infinie qu'on lui donne, puiſqu'elle ne poſſéde point la plénitude de l'être, dont la premiere lui dérobe une partie. Ce raiſonnement feroit juſte, ſi je prétendois qu'elles ſubſiſtent toutes deux par elles-mêmes : l'univers alors partageroit la ſouveraine puiſſance avec la Divinité; il feroit Dieu, quoique Dieu d'un moindre rang. Mais ſi la ſubſtance bornée, doit, comme je le ſoutiens, à la ſubſtance infinie tout ce qu'elle eſt; momentanée, dépendante, créée de rien, & toujours prête à rentrer dans le néant, peut-elle borner un être qui ſubſiſte par ſes propres forces, & dont l'exiſtence eſt néceſſaire? ſon union n'ajoûteroit rien à cet être; ſéparée de lui, elle ne le prive de rien : elle eſt à ſon égard, non la partie d'un tout, mais l'effet d'une cauſe. Diſtinction qui ſeule renverſe les nouveaux remparts de l'artificieuſe impiété.

VI. Je reviens à vous, Epicure. Les atomes ont des parties : vous êtes forcé d'en convenir; mais ces différentes parties quel lien a pû les unir enſemble? Quelle puiſſance en exclud le vuide? Pour compoſer un corps, vous raſſemblez des atomes; il faut de même pour

former un atome, en joindre les élémens. Et comme ces élémens ont chacun leur figure particuliere, cette multiplicité de figures les forcera de laisser entr'eux un grand nombre d'intervalles. Il n'en résultera donc rien de solide : vos atomes seront divisibles, & dès-lors périssables. En effet, tout être qui se divise est sujet à changer de forme, par conséquent à se décomposer ; & se décomposer c'est périr. Il n'est point de liaison par elle-même durable, sur-tout si le mouvement est, comme vous le prétendez, essentiel à la matiére : le mouvement est la source de la mutabilité. Si tant de parties dont chacune est un corps, se trouvent arrangées de façon qu'il ne reste point de vuide entr'elles, & que de leur enchaînement naisse un atome solide, ou du moins qui le paroisse, cet art merveilleux décele une main sçavante : il annonce un ouvrier intelligent dont l'objet fut de donner la même base à tous les corps, & qui pour remplir cet objet, a sçu rassembler ces élémens épars, choisir entre les combinaisons sans nombre dont ils étoient susceptibles, & former de leurs tissus faits à son gré des molecules indissolubles.

En effet, de toutes les parties dont l'amas compose un atome quarré, il n'en est aucune qui dût par sa nature être nécessairement placée dans cet assemblage : elle seroit aussi bien entrée dans tout autre, elle y eût indifféremment occupé telle ou telle place ; en un mot elle pouvoit être une portion quelconque d'un atome, quel qu'il fût. Pourquoi donc est-elle attachée précisément à celui-ci ? Pourquoi dans ce tout dont

elle fait partie, répond-elle à ce point, plûtôt qu'à cet autre ? m'en donnerez-vous une raison plausible ? vous ne le pouvez sans admettre une intelligence, qui distribuant à son gré telles parties à tel atome, ait fabriqué selon ses desseins les élémens des corps, & fait l'univers ce qu'il est. Tel un peintre en mosaïque, lorsqu'il veut du mélange de pierres colorées, former des tableaux ineffaçables, choisit avec soin celles dont la couleur ou la figure lui semblent propres à représenter les images qu'il doit rendre : il les arrange, les enfonce légerement dans une matiére préparée pour les recevoir, & les serre entre ses mains, pour en faire un tout solide & durable.

Les atomes ne différent donc en rien des corps. Ce sont des amas de parties : ils sont par conséquent formés comme tous les corps, par un assemblage d'atomes, composés eux-mêmes de particules. Vous n'en trouverez aucun de vraiment simple, aucun qui ne soit le résultat d'atomes plus petits, qui n'ait un principe, qui ne porte l'empreinte de l'art. Voyez une troupe d'enfans ramasser en se jouant de la neige, en faire les uns des pelottons qu'ils se jettent entr'eux, les autres une masse, qui bientôt entre leurs mains acquiert de la consistence. Ils la roulent sur la terre à plusieurs reprises : elle grossit par ces frottemens réitérés ; ce n'est plus un monceau ; c'est une montagne : ils figurent à leur gré cet amas informe ; il devient un temple, une forteresse, un colosse. C'est ainsi que par la réunion des atomes le tems & le mouvement produisent tous les corps. Ainsi

ſe forment les atomes eux-mêmes & leurs différentes parties. Ces parties s'accumulent inſenſiblement : il en réſulte une maſſe terminée par un périmétre quelconque, qui la figure, en même-tems qu'il en borne l'étendue.

Enfin les atomes ont ſelon vous des figures, qui propres à chacun d'eux les diſtinguent en différentes claſſes: & vous en dites, ſans doute, autant des parties dont j'ai prouvé qu'ils étoient l'aſſemblage. Mais pourquoi cette propriété ? pourquoi cette différence ? Quelle main les a ſçû façonner; a creuſé les uns, aiguiſé les autres ? Quelle lime en les frottant leur a donné cette ſurface unie ? D'où naît en un mot une ſi grande variété dans leur forme ? Ce n'eſt pas ſans quelque cauſe qu'ils ſont différens, ou ſemblables.

On doit, me répondez-vous, les regarder comme tels de toute éternité par leur nature; ce ſont des corps primitifs, qui ne tiennent leur forme que d'eux-mêmes; & qui, vû l'infinité de leur nombre, ne peuvent être tous d'un même genre, avoir tous la même figure. Non, Quintius; des corps compoſés de corpuſcules plus anciens qu'eux, ne ſont point des êtres primitifs; c'eſt le cas où ſe trouvent vos atomes; je l'ai fait voir en démontrant qu'ils ont des parties. Or les reconnoître compoſés, c'eſt convenir qu'ils ont été créés. Donc s'ils poſſédent toutes les qualités que vous leur attribuez, ils les doivent à une cauſe quelconque. C'eſt le hazard, ou Dieu qui les a faits. Mais le hazard n'a rien produit, ne peut rien produire. Ces élémens des corps ont par

conféquent Dieu pour principe; la Divinité fe montre à vos yeux; rendez hommage à la fageffe toute-puiffante d'un Créateur.

Les atomes ne pourroient avoir pour attribut effentiel, que ce qui feroit propre à la matiére. Par conféquent fi les corps ont par eux-mêmes une figure déterminée, cette figure étoit néceffaire, étoit la feule dont ils pûffent fe revêtir. Un atome eft quarré parce qu'il n'a pû être rond. Mais rien n'empêche qu'un atome ne foit rond : vous en fuppofêz une infinité de cette forme. Ne regardez donc aucune figure, comme effentielle au corps; il eft également fufceptible de toutes. Si fa nature étoit d'être quarré, rien ne feroit rond : rien ne feroit quarré, fi la rondeur appartenoit à l'effence de la matiére. Cependant combien ne comptez-vous pas d'atomes ronds; combien de quarrés ? Ainfi prétendre que ces corpufcules font de toute éternité par eux-mêmes ronds ou quarrés, ou revêtus de quelqu'autre figure, ce feroit tomber dans une inconféquence groffiére; ce feroit en montrant des François & des Ethiopiens, des Géants & des Pygmées, foutenir que les hommes font par eux-mêmes blancs ou noirs, grands ou petits.

Vous connoiffez, fans doute, la nature des modifications. Elles ne font point partie de l'effence des êtres : ils peuvent fubfifter fans elles, comme avec elles. Donnez à la cire telle forme qu'il vous plaira, c'eft toujours de la cire. Vous voyez un morceau de glace; c'eft de l'eau : cette neige qui blanchit nos campagnes, c'eft de l'eau : du fond d'un vafe mis fur le feu s'éleve dans

les airs une fumée brûlante ; c'eſt encore de l'eau : vous découvrez ce fluide ſous mille formes différentes. Si telle ou telle modification étoit propre à la nature d'un corps, rien ne feroit capable de l'en dépouiller, & nulle autre ne pourroit la remplacer. Mais ſi la ſeule tranſpoſition des parties d'un corps, ſi l'accroiſſement ou la diminution de leur nombre fait diſparoître ces qualités, elles ne ſont donc pas néceſſaires. Or vous voyez que le frottement ſuffit pour changer la figure des corps. Donc toute modification, toute figure eſt accidentelle à la matiére.

Le Philoſophe dont vous adoptez les erreurs avoit parfaitement compris cette vérité ; il en convient même quelquefois, forcé ſans doute par l'évidence. Pourquoi donc s'oublie-t-il au point d'attribuer à ſes atomes des grandeurs & des figures éternelles, ſans égard à ce qu'il ſçait de la nature des modifications ? Que penſer d'une telle inconſéquence ? vous voyez quelle tache honteuſe c'eſt pour votre maître, & quelle confiance méritent les diſcours d'un homme ſi peu d'accord avec lui-même. S'agit-il des atomes ? De ſimples modifications, à l'entendre, ſont des propriétés : ce ne ſont plus que des accidens, lorſqu'il parle des corps mixtes. Mais la différence des noms ne change rien au fonds des choſes. N'ai-je pas démontré que les atomes étoient mixtes, comme tous les corps ? on ne peut conſéquemment reconnoître rien d'eſſentiel aux atomes, qui ne le ſoit en même-tems à tous les mixtes, qui ne ſoit tellement propre à la matiére, qu'elle ne puiſſe exiſter ſans cet attribut,

attribut. Toute qualité qu'elle peut perdre, ſans ceſſer d'être, n'appartient pas à ſa nature : c'eſt une modification, un accident. Le corps ne peut ſubſiſter, ſans être figuré, parce qu'il eſt fini : donc une figure quelconque eſt eſſentielle au corps. Mais il peut ſubſiſter ſans telle figure en particulier. Donc cette figure particuliere ne tient pas à ſon eſſence; elle n'eſt qu'accidentelle. De même il occupe néceſſairement une place quelconque; mais il peut être, ſans remplir telle ou telle place. C'eſt aſſez qu'il ſoit quelque part.

Epicure n'a donné qu'un foible eſſor à ſon génie, en diſtribuant, comme il fait, ſi peu de figures à ſes atomes. Avec une imagination auſſi féconde, pourquoi n'en ſuppoſoit-il pas davantage? Pourquoi rejette-t-il avec dédain l'*homœomerie* d'Anaxagore? Cette fiction moins hardie que la ſienne, sembloit très-propre à ſeconder ſes vues. Dans ce ſyſtême, le cahos eſt un amas informe d'élémens déja tout formés, & dont chacun a ſa ſtructure & ſon organiſation. Mis en mouvement, ils ſe débrouillent. Ceux d'une eſpéce vont chercher dans la foule les parcelles homogénes, les démêlent & s'uniſſent avec elles, ſans jamais s'attacher à d'autres. Toutes les parties d'un œil, toutes celles d'une fleur ſe joignent enſemble; l'argent s'incorpore avec l'argent; les particules de feu s'allient toutes entr'elles. C'étoit pour Epicure une grande avance, qu'un fonds ainſi compoſé. Mais Epicure étoit trop ennemi de la Divinité, pour adopter une hypothéſe qui paroît en ſuppoſer l'exiſtence. Il ſentit qu'on ne regarderoit

jamais comme increés des corps qui porteroient évidemment l'empreinte d'un ſi grand travail, & dont la fabrique annonceroit une cauſe intelligente. Ainſi retranchant à ſes atomes tout ce qui pouvoit indiquer trop d'art & de deſſein, il les produiſit ſous des dehors plus ſimples, revêtus des figures les moins compoſées; & s'en rapporta pleinement au hazard de tout ce que pourroit faire éclore le concours de ces corpuſcules ainſi figurés. Mais pour être ſi ſobre & ſi réſervé dans ſes fictions, il n'en débite pas moins une abſurdité. C'eſt une inconſéquence auſſi grande de donner à des atômes qu'on ſuppoſe exiſtans par eux-mêmes, une figure à peine ébauchée, que de les revêtir de la forme la plus parfaite. La main de l'ouvrier eſt auſſi néceſſaire pour fabriquer les inſtrumens groſſiers du labourage, qu'elle le fut pour forger ou ce bouclier d'Achille, ſur lequel Vulcain avoit ſculpté les pénibles travaux de la guerre, & les douces occupations de la paix, ou cette fameuſe Egide trempée dans les eaux du Stix, & qui repréſentoit entre deux Sphinx, l'effroyable tête de Meduſe environnée de ſerpens.

VII. Regardez donc comme un principe certain, que toute modification eſt accidentelle & deſtructible. Or la matiere, & par ce nom vous entendrez à votre choix la maſſe totale ou ſes différentes parties, la matiere n'a jamais pû ſubſiſter ſans modifications. Ce n'eſt pas que par ſa nature elle exige telle ou telle modification en particulier. Si elle en poſſédoit ainſi quelqu'une, rien ne l'en dépouilleroit; mais il lui faut une modification

quelconque. Parmi les différentes qualités de cette efpéce dont elle peut fe revêtir, il en eft qui la modifient dès fon origine, & qu'elle conferve toujours; il en eft de paffagéres, qu'on peut aifément lui faire perdre & lui rendre avec la même facilité. Les unes ne lui appartiennent pas plus que les autres : elle n'en poffede aucune par effence ; conféquemment elle les a toutes reçues. Et comme en effet la matiere ne peut un feul moment fubfifter informe, j'en conclus qu'elle n'eft pas par elle-même, & que la caufe de fes modifications eft auffi celle de fon exiftence. L'éternité n'eft point l'attribut d'un être variable par fa nature; cet être a néceffairement pour principe, celui qui préfide à fes changemens. La matiere fufceptible de tant de modifications différentes, & dès-lors fujette à des viciffitudes fans nombre, n'eft donc pas éternelle; & par une feconde conféquence, elle doit avoir été tirée du néant. Elle ne s'eft pas donné l'être, & toutefois elle exifte. Il eft donc pour elle un premier inftant, où la main d'un Créateur la fit fortir du néant.

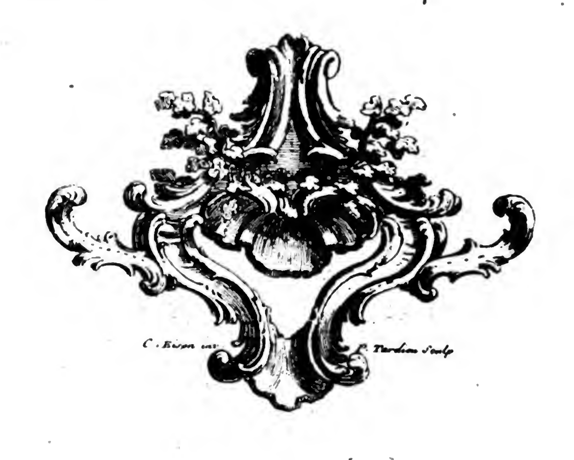
Mais ce Créateur de la matiere n'eft pas lui-même une fubftance matérielle. S'il étoit, comme tous les corps, un compofé de parties que le tems & le mouvement euffent raffemblées, le mouvement l'auroit précédé. Cet affemblage fuppoferoit d'ailleurs la préexiftence d'une caufe qui en eût à fon gré, mû, figuré, difpofé les différentes portions. Ce ne feroit pas alors l'auteur de la matiere, mais cet être plus ancien, qu'il faudroit regarder comme éternel, comme exiftant

par lui-même. Or de votre aveu le principe des corps a néceſſairement ces deux attributs : reconnoiſſez donc auſſi qu'il eſt incorporel. Le Créateur, l'arbitre ſouverain de la matiere, Dieu, n'eſt pas une portion de matiere ; il n'a point de corps.

Vous me direz que rien ne peut être fait de rien : c'étoit le principe d'Epicure ; c'eſt celui de Lucrece : fidéle écho de ſon maître, il ne ceſſe de le répéter. Mais qu'entendent-ils par-là l'un & l'autre ? Que la terre, les aſtres, l'océan ſont des amas de particules réunies ; que tous les végétaux naiſſent de ſemences propres à chaque eſpéce ; que tous les animaux doivent le jour à des peres formés avant eux ? J'en tombe d'accord. Ce n'eſt pas là le point de la queſtion : il s'agit d'examiner d'où la totalité des êtres, d'où cette matiere dont les corps particuliers ſont tous des portions, eſt tirée. J'ai prouvé qu'elle ne ſubſiſtoit pas par elle-même ; donc elle n'éxiſte point de toute éternité ; donc elle eſt produite par un être préexiſtant & d'un ordre ſupérieur. Et quand nous la diſons faite de rien, c'eſt parce qu'elle a réellement été faite.

Pourquoi vous obſtinez-vous à chercher le principe des êtres dans les êtres mêmes, la ſimplicité dans des corps, une forme invariable dans des mixtes qui ſe décompoſent ſans ceſſe, un point indiviſible & primitif dans un aſſemblage où rien n'eſt ſimple. Il exiſte ſans doute un être néceſſaire, éternel, immenſe, ſimple, immuable, infini, cauſe de tous les êtres. Mais quel eſt-il, ſi ce n'eſt Dieu ? Cherchez en lui l'origine de l'univers.

Nous marchons, Quintius, dans une route difficile & rebutante ; nous traverſons d'arides déſerts, où les yeux ne rencontrent que des buiſſons. Je vous en ai prévenu ; je ne vous ai point caché les déſagrémens de la carriere que vous deviez parcourir. Arrêtons-nous ici pour prendre quelque repos. Le repos eſt un plaiſir : en interrompant une marche pénible, il redonne pour la continuer les forces néceſſaires.



# SOMMAIRE
## DU LIVRE QUATRIE'ME.

*CE Livre traite du Mouvement, & le but de l'Auteur est de substituer à la fausse théorie qu'en donne Epicure des principes tirés d'une plus saine Physique.*

I. *Après avoir décrit le chimérique triomphe de Lucrece sur la Religion, & fait une courte récapitulation des erreurs déja réfutées, il explique l'hypothése épicurienne sur le mouvement des atomes. Elle se réduit à deux points.* 1erement *Epicure donne pour cause à la chute de ses corpuscules dans le vuide, une pesanteur qu'il soutient leur être naturelle.* 2ement, *comme ils ne pourroient se mêler ensemble, s'ils tomboient en lignes paralléles, ce Philosophe imagine une déclinaison, qui leur faisant décrire des lignes obliques, les met à portée de s'entrechoquer & de s'unir. L'Auteur combat séparément ces deux propositions, en commençant par la derniere.*

II. *Il démontre que cette déclinaison est en mêmetems chimérique, incompatible avec la pesanteur, & contraire au but qu'Epicure s'est proposé. Il réfute*

l'argument que ce Philosophe a prétendu tirer de la liberté de l'homme, pour établir cette espéce de mouvement, & prouve que le systême épicurien, en paroissant abandonner l'univers au hazard, le soumet à l'empire de la fatalité. Cette hypothése de la déclinaison des atomes étoit une correction faite par Epicure à l'ancien systême : Gassendi crut en devoir faire une autre. Pour produire entre les atomes de fréquentes liaisons, il supposa la vîtesse de ces corpuscules inégale. L'Auteur fait voir le peu de solidité de cette opinion. Il attaque ensuite cette pesanteur même qu'Epicure croit essentielle aux atomes, & prouve 1erement, que si elle étoit le mobile des atomes & le principe de la formation des corps, l'univers ne seroit pas tel que nous le voyons; 2ement, qu'il lui étoit impossible d'agir dans le vuide; 3ement, enfin que loin d'être inhérente aux corps, elle n'est qu'une simple modification produite par une cause étrangere.

III. Cette cause qui précipite les corps sans qu'ils ayent par eux-mêmes aucun poids, est, suivant l'Auteur, l'action de la matiere subtile sur chacun d'eux. Il expose à ce sujet le systême des tourbillons qu'il adopte à quelques changemens près, & selon cette hypothése il explique un grand nombre de phénomenes, entre autres la pesanteur spécifique des corps, la

*suspension du mercure dans un tube, l'élévation des liqueurs dans le syphon, celle des vapeurs dans l'air, de la séve dans les végétaux, & les révolutions des Planétes autour du Soleil.*

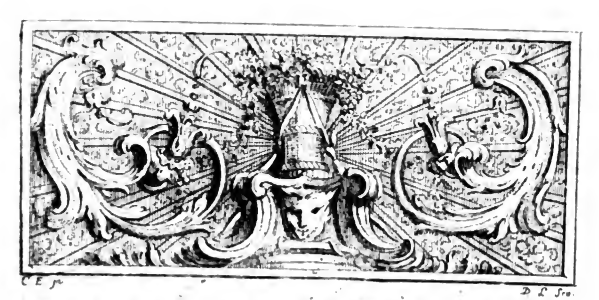
IV. *Après avoir établi que la pesanteur est l'effet de l'impulsion, l'Auteur combat le principe Neutonien de la gravitation réciproque, & suivant une méthode employée déja contre le vuide, il oppose à ce principe deux genres de preuves, les unes métaphysiques, les autres physiques. Il fait voir qu'on doit attribuer à l'impulsion tous les phénomenes cités par les Neutoniens comme des exemples de l'attraction, & termine ce morceau par un éloge de Descartes, dont il compare la doctrine avec celle du Philosophe Anglois.*

V. *Le Poëte ne se contente pas d'avoir détruit le mouvement attribué par Epicure à ses atomes; il en attaque toutes les conséquences. Ce Philosophe suppose que les corpuscules qui ne sont pas d'une figure propre à s'unir entre eux, rejaillissent après le choc. L'Auteur montre 1erement que si cette réflexion étoit véritable, il n'y auroit point de fluides dans le monde épicurien: 2ement, qu'elle est fausse, parce que la nature des atomes d'une part, & de l'autre celle du milieu dans lequel ils sont supposés se mouvoir, est incompatible avec*

*l'élasticité, seule capable de produire la réflexion des corps.*

VI. *Spinosa suppose, comme Epicure, le mouvement éternel & nécessaire : mais au lieu d'en faire, comme l'ancien Philosophe, une qualité propre aux différentes parties de la matiere considerées séparément; il l'attribue à la masse entiere, au tout que forment par leur assemblage les êtres particuliers. La réfutation de cette hypothèse termine le quatriéme Livre de l'Anti-Lucrece. L'Auteur prouve que le mouvement & le repos sont de simples modes; que le corps indifférent par lui-même à l'un ou à l'autre, a besoin d'être déterminé par une cause supérieure, & que cette cause doit être une substance immatérielle.*





# L'ANTI-LUCRECE.

## *LIVRE QUATRIE'ME.*

I. UN Voyageur qui par des chemins rudes & tortueux veut atteindre le fommet d'une montagne, las au milieu de fa route, s'affied fur un rocher, reprend haleine & fe repofe. Il contemple ces roches efcarpées, ces hauteurs inacceffibles dont fa conftance vient de triompher, & porte des regards fatisfaits fur toutes les traces de fes pas. Un moment après il fe léve, il part, & ne fongeant qu'à gagner la cime, il pourfuit fa marche avec plus de courage. Comme lui, nous approchons du terme de notre courfe : animés comme lui par l'efpérance, volons à ce terme, & franchiffons avec une nouvelle ardeur l'intervalle qui nous en fépare.

A mefure que nous avançons, la lumiere naiffante diffipe infenfiblement les ténébres, & ce Poëte dont les brillans fophifmes vous avoient ébloui, ne vous paroît plus le même. Avec quelle pompe cet ennemi

de la Divinité, fier d'une victoire chimérique, étaloit-il ſes atomes imaginaires! avec quel faſte célébroit-il la gloire du vuide ! Déja vainqueur orgueilleux, la tête ceinte d'une double couronne, pour avoir arraché l'univers à l'empire des Dieux, & ſéduit les hommes par les charmes d'une artificieuſe poëſie, Lucrece portoit au temple d'Epicure des trophées immortels. La Religion ſuivoit, triſte & chargée de chaînes; victime prête à tomber ſous le couteau ſacrilége d'une troupe profane: autour d'elle marchoient en verſant des larmes quelques amis de la Vertu. Une jeuneſſe folâtre faiſoit par des danſes & des ris mocqueurs éclater les tranſports d'une joie criminelle, & ſemoit du myrte & des roſes ſur les pas de ſon chef. Des Nymphes portoient dans des corbeilles les préſens de Bacchus & les fleurs conſacrées à la Déeſſe de Cythere. Pour vous déſormais éclairé par la raiſon, vous ſçavez que toute cette pompe n'eſt qu'un vain phantôme : vous avez vû, Quintius, avec une ſurpriſe mêlée de honte & de mépris ces fragiles trophées diſparoître comme l'ombre, & l'illuſion n'a pû réſiſter à la vérité.

Comment ce ſyſtême ſi bizarre, ſi contraire au vrai, s'eſt-il accrédité parmi les hommes ? Quels preſtiges ont couvert leurs eſprits de ténébres aſſez ſombres pour éteindre la lumiére naturelle, pour éclipſer même le flambeau de la vérité ? Quel enchanteur a pû leur faire abandonner des temples élevés par leurs ancêtres ? La voix d'Orphée eut moins d'empire ſur les lions de la Thrace : les accords d'Arion n'attirérent pas avec la

même force les Dauphins du fond de la mer : les pierres ne furent pas plus ſenſibles aux cadences de la lyre harmonieuſe qui bâtit les murs de Thebes. Cet enchanteur eſt le plaiſir. Ses perfides attraits ſéduiſent les ſens, & rendent le menſonge aimable.

Accordez-moi, dit Epicure, un eſpace pénétrable à tous les corps ; immenſe, & qui toutefois ait des parties ſupérieures & des parties inférieures ; qui exiſte par ſoi-même, du reſte ſemblable au néant. Accordez-moi une quantité de matiere, infinie comme le vuide, mais qui ne puiſſe le remplir ; des atomes en même-tems homogênes & différens ; ſimples, quoique diſtingués par toutes ſortes de figures, étendus ſans être diviſibles, ayant des parties & ſans parties. Ajoûtez qu'un tout n'eſt pas plus grand qu'une portion de lui-même ; donnez-moi des modifications qui ne ſoient pas accidentelles : je vais créer le monde ſans le ſecours d'une Divinité. Peut-être le pourriez-vous : mais vous paſſer ces monſtrueuſes contradictions, ce ſeroit le comble de l'extravagance.

Au reſte, ce n'eſt pas aſſez de la matiere pour former des corps : il faut de plus que le mouvement uniſſe les atomes. Quelle idée aurez-vous de Lucrece, ſi ſur ce point comme ſur les autres, avec toute ſa préſomption, il ne débite que des chiméres. Développons cette fauſſe théorie du mouvement. Quoique très-facile à réfuter, c'eſt néanmoins la principale partie du ſyſtême d'Epicure. Ici nous le voyons embraſſer par choix une erreur groſſiere. Il vouloit trouver dans les atomes mêmes le

principe naturel de leur mouvement; il ſentoit d'ailleurs que pour faciliter dans le vuide la rencontre de ces corpuſcules, & multiplier leurs liaiſons, ce mouvement devoit être auſſi diverſifié que leur forme. Long-tems indécis, après un mur examen, il crut avoir trouvé le dénoument : la peſanteur lui parut ſeule capable de remplir toutes ſes vûes : il en fit une propriété de la matiere, un attribut inſéparable des corps, une partie de leur eſſence.

Mais lorſque Démocrite expliquoit autrefois la même doctrine, enſeignée d'abord par Leucippe, ſi Moſchus de Sidon n'en eſt pas le véritable auteur, on dût lui répondre qu'un pareil mouvement, loin d'occaſionner le choc & la réflexion des atomes, ne ſeroit pas même propre à les mêler enſemble. Ils ſuivroient éternellement des lignes paralléles, ſans que jamais les premiers attendiſſent ceux qui tomberoient au ſecond rang; & dès-lors il leur ſeroit impoſſible de s'unir. Démocrite qui rioit de tout, avoit peut-être ri de cette objection; mais il ne l'avoit pas réfutée: que pouvoit-il en effet oppoſer à l'évidence? Tous les corps qu'entraîne leur peſanteur décrivent une perpendiculaire, à moins que quelque obſtacle ne combatte cette direction; mais quels ſont les obſtacles dans un vuide que l'on ſuppoſe parfait? Lorſque la pluie traverſe une atmoſphere tranquille, la goutte d'eau qui tombe la premiere n'arrête pas celles qui ſont au-deſſus; elle ne peut ni les choquer ni les refléchir: vous ne voyez point les particules collatérales, qui deſcendent en même-tems des nuages,

ſe frapper ou ſe joindre les unes aux autres. Epicure avoit trop de pénétration pour ne pas ſentir cette difficulté : il prétendit la réſoudre en prononçant que ſes atomes déclinent de la perpendiculaire, & qu'ils deſcendent ſelon des lignes obliques. Par cette déclinaiſon il crut mettre le hazard à portée de tout exécuter ; & ſe flattant que tout iroit ſelon ſes deſirs, plus ingénieux que Démocrite, il livra ſes corpuſcules ainſi détournés à la peſanteur qu'il ſuppoſoit leur être naturelle.

II. Je ne prétens pas lui reprocher un défaut dont il convient de bonne foi, & qu'il s'efforce même de corriger : il n'eſt pas reſponſable de l'erreur d'autrui. Je me bornerai donc à combattre la ſuppoſition par laquelle il a voulu réformer l'ancien ſyſtême, & je ferai voir qu'elle eſt non-ſeulement fauſſe, mais inutile. En effet, ou les atomes déclinant tous enſemble, ſuivent d'un pas égal la même direction, & les lignes qu'ils décrivent ſont paralléles : en ce cas Epicure ne gagne rien : il retombe dans l'embarras même qu'il croyoit éviter, puiſque ces corpuſcules iront toujours ſéparément, comme dans l'hypothèſe de Démocrite, & ne ſe toucheront jamais : ou pluſieurs deſcendent obliquement, tandis que d'autres tombent en ligne perpendiculaire, & pour lors la diverſité qui régne entre leur forme ſe retrouve dans leur direction. Chacun aura ſon département, & les atomes ſeront partagés en deux claſſes. Mais leur nature eſt ſemblable, ils ſont tous ſans auteur ; vous regardez leur chûte comme l'effet d'un

mouvement qui leur eſt propre ; comment cette chûte peut-elle n'être pas la même ? Des corps homogénes, également mobiles par eſſence, & qui ne ſont ébranlés par aucun moteur, ne doivent pas ſe mouvoir d'une maniere différente.

Si les chiméres que vous débitez, Epicure, étoient préſentées par la Religion, avec quel mépris les receveriez-vous ? Vous l'accuſez fauſſement de nous rendre malheureux ; vous l'accuſeriez ſans injuſtice d'être la ſource de nos erreurs. Eſt-ce ainſi que vous variez à votre gré l'eſſence de vos atomes ? Mais que dis-je ? vous oſâtes donner pluſieurs figures à des élémens indiviſibles ; pourquoi n'auriez-vous pas auſſi diverſifié leurs mouvemens ? Vous pouviez même être plus libéral à leur égard. Il vous étoit auſſi facile, auſſi permis de les ſuppoſer tournans ſur leur axe, de leur faire tracer des ſpirales, des volutes, des ellipſes, décrire en un mot toutes les courbes, toutes les figures poſſibles, d'en former des réſeaux, des tiſſus de toute eſpéce, que de les incliner un peu. La nature dont vous arrachez l'empire à la Divinité, reſpecte vos ordres, obéit, eſclave ſoumiſe, à vos moindres deſirs. Vous voulez donner des loix à l'univers ; mais vous ne ſçavez pas les donner. Uſurpateur de la ſouveraineté, connoiſſez mieux quels en ſont les droits. Vous uſez à peine ſur ce point de la puiſſance ſuprême. Tout-puiſſant devez-vous craindre de paſſer les bornes de votre pouvoir ? Vos atomes, l'objet le plus cher de vos ſoins, ont reçu de vous des figures avec épargne : vous leur accordez le

mouvement

mouvement avec une épargne encore plus grande. Vous aviez cependant besoin de le varier à l'infini. Pour mettre ces corpuscules à portée de s'entrechoquer, & par-là, de s'unir, il leur falloit une multitude de directions toutes différentes & même contraires, dont le hazard pût se servir à son gré. Qu'est-ce que vos atomes en effet, sans cette contrarieté de mouvement, seule capable de les mêler entr'eux ? C'est une armée nombreuse composée de divers bataillons, & prête à combattre. Mais une armée, quelle que soit sa disposition, sa force, son ardeur, ne peut livrer de combat, si dans sa marche elle ne rencontre point d'ennemis. Un ruisseau qui ne trouve point d'obstacles à son cours, ne peut s'arrêter.

Vous me direz qu'il n'étoit pas en votre pouvoir de diversifier ainsi le mouvement ; que des corpuscules dont la nature est semblable, & qui tombent d'eux-mêmes dans le vuide, ne pouvoient pas y prendre d'eux-mêmes des chemins opposés. Non sans doute, ils ne le pouvoient pas ; mais pourquoi ont-ils pû suivre les uns la perpendiculaire, les autres une route oblique ? Je ne vois pas moins de raison, si vous n'en reconnoissez d'autre que votre volonté, pour imprimer à vos atomes un mouvement varié, que pour donner une légere pente à leur cours. Cette fiction, sans être plus absurde, eût mieux secondé vos projets : elle vous facilitoit la création de l'univers. Ne voyez-vous pas d'ailleurs, que votre systême renferme des contrariétés grossiéres. L'erreur est aveugle ; elle se tend des piéges sans les appercevoir. Vous soutenez que les atomes ne doivent qu'à la

pesanteur le mouvement qui leur fait traverser l'empire immense du vuide : vous avouez en même-tems qu'un corps suit la perpendiculaire, à moins que les corps placés au-dessous ne le forcent de s'en écarter : toutefois, qui le croiroit ? oubliant vos propres principes, vous donnez une pente à des atomes dont la chûte n'est point causée par une impulsion étrangere ; qui tombent sans rencontrer d'obstacles ! Et vous trouvez des adorateurs, Philosophe inconséquent ! Vous avez des disciples qui vous regardent comme l'oracle de la Nature & l'interpréte de la vérité ! Où tendent ces troupes confuses de corpuscules ? D'où naît cette différence dans leur direction ? est-ce l'effet de leur choix ? est-ce le vuide qui les détourne, ou quelque vent échappé des cavernes d'Eole ? Les attributs dont il répugne qu'un être existant par lui-même soit privé, sont les seuls qui fassent partie de son essence : je l'ai démontré, lorsqu'il s'agissoit de la figure des atomes. Par conséquent si vous faites décrire à quelques-uns d'entr'eux une perpendiculaire, ils doivent tous prendre la même route : si vous en détournez quelques-uns, il faut les détourner tous. Puis donc que chaque atome peut, selon vous, suivre indifféremment l'une & l'autre direction, vous avouez qu'aucune des deux ne lui est essentielle. Regarder l'une ou l'autre comme nécessaire, c'est une erreur : soutenir qu'elles le sont toutes deux, c'est une absurdité.

D'ailleurs nous disons qu'un corps se meut obliquement, lorsque le point dont il part n'est pas vis-à-vis de nous ; quoique dans le vrai ce corps décrive une ligne

droite. Je regarde le côté d'un quarré : tout ce qui vient à moi ſur des lignes paralléles à ce côté me paroît droit : qu'un corps enfile la diagonale, il va droit ; cependant, comme je ne ſuis plus vis-à-vis, je dirai qu'il marche ſur une ligne oblique. Tout change ſi mon œil ſe porte à l'extrémité de la diagonale. Elle devient droite pour lors ; & les côtés du quarré ceſſent de l'être à leur tour. Ainſi le plan de l'écliptique & celui de l'équateur ſont réciproquement inclinés l'un à l'autre. Toute la différence donc entre ces lignes obliques auxquelles vous vous félicitez d'avoir eû recours, & les lignes droites, c'eſt qu'elles ne ſont pas conſidérées du même point. Mais dans l'abîme d'un vuide ſans bornes, dans des eſpaces immenſes, montrez-moi le point d'où deſcendent les atomes, montrez-moi leur terme : de quel côté, ſous quel regard pourrons-nous dire que leur chûte eſt oblique plutôt que droite, qu'elle eſt droite plutôt qu'oblique ? Que votre ſyſtême eſt mal concerté ! Vous lui donnez pour fondemens des principes qui le détruiſent.

Les atomes, direz-vous, partent de points infiniment éloignés, & ſont précipités par la peſanteur vers le centre de la terre. Vous regardez donc l'infini comme un cercle dont la terre eſt le centre. J'ai fait voir combien cette idée eſt fauſſe, combien même elle eſt abſurde : mais ſoit ; elle ne favoriſe en rien vos prétentions. En effet, de toutes les lignes qu'on peut tirer de la circonférence au centre, la plus courte eſt, ſans contredit, la perpendiculaire : une ligne qui ſeroit oblique

s'en éloigneroit abſolument. Si donc vous ſuppoſez divergens des atomes, qui traverſent depuis une éternité des eſpaces immenſes, vous leur faites décrire, au lieu d'un rayon, la corde d'un arc. Rebelles à la peſanteur, écartés par leur déclinaiſon de la route qui conduit au centre, ils iront ſe perdre au loin ſans retour. Etrange contrariété ! vous les éloignez du terme où vous leur commandez de tendre : c'eſt par vous qu'eſt combattue l'exécution de vos ordres. Eſt-ce ainſi que vous corrigez l'erreur de Démocrite ? vous couvrez une faute par une faute plus grande, & vous vous trompez deux fois inutilement.

Les preuves que vous tirez de la liberté de l'homme pour établir ce mouvement chimérique ſont encore plus abſurdes.. Raiſonnement d'une nouvelle eſpéce ! L'homme eſt libre, dites-vous ; il fait ce qu'il veut : ce qu'il ne veut pas, c'eſt volontairement qu'il le rejette : donc les atomes ſuivent une ligne oblique ; point de liberté ſans cette divergence. Mais cette divergence eſt une chimere ; je l'ai démontré : ſi je vous en paſſois la ſuppoſition, jamais la liberté ne lui devroit l'origine. Suppoſons donc que les atomes ſe meuvent obliquement ; que doit-il en réſulter ? L'homme, dites-vous, ſera libre. Quel lien unit ces deux propoſitions ? Je ne vois rien qui me perſuade que l'une ſoit la ſuite de l'autre : que dis-je ? je vois le contraire. Si c'eſt par un effet de leur nature, par leur propre force & ſans cauſe, que les atomes s'éloignent de la perpendiculaire, ils s'en éloignent par une néceſſité abſolue ; & dès-lors plus de

liberté. S'ils prennent par choix une route oblique, s'ils jouiſſent en la ſuivant d'une parfaite indépendance qui ſe communique aux corps formés par leur concours, en ce cas l'homme n'aura pas ſeul ce noble attribut, qui néanmoins, de votre aveu même, eſt l'appanage de l'eſprit. Au lieu de ſuivre la pente de ſon lit, l'eau malgré ſon poids, s'arrêtera ſuſpendue tout-à-coup ſur le penchant d'une colline. Le feu ſe jouera quelquefois innocemment ſur le chaume, & ne conſumera que les bois qui lui ſeront odieux. Cette pierre depuis pluſieurs ſiécles immobile au faîte d'une tour ſe précipitera d'elle-même en bas, ſi par hazard elle s'ennuye d'être placée ſi haut. Si le Soleil veut, le Soleil ne ſe levera pas; la Lune ne diſſipera les ombres de la nuit, que quand elle voudra bien favoriſer les mortels. Tout ce que vous voyez dans le monde, ne le regardez plus comme l'effet du hazard, du mouvement & de l'eſſence des êtres. Tout dépend de leur volonté, de leur caprice, s'il eſt vrai que la Nature libérale ſans choix ait prodigué ſans diſtinction l'excellente qualité que poſſédent les hommes; ſi la liberté n'eſt pas un privilége de notre eſpéce.

Mais lorſque vous l'accordez indifféremment à tous les corps, ennemi de la gloire des hommes, pourquoi prétendez-vous les en priver? Si je conçois bien les principes de votre affreuſe doctrine, quelque choſe que faſſe un homme, quoiqu'il ſe croye le maître de ne pas faire ce qu'il fait, cette action s'opére par la ſeule force de la matiére, & par des mouvemens qu'il ne con-

noît pas même, loin d'en diſpoſer. Tout ce qui nous arrive ne peut pas ne point arriver, parce que, quelle que ſoit la direction des atomes, ces corpuſcules, unique cauſe de nos mouvemens, comme de ceux des aſtres & de tous les corps terreſtres, ne ſont pas libres dans leur cours. Par conſéquent l'inévitable deſtin eſt l'arbitre de notre ſort; ce deſtin créateur de l'univers, à qui les Poëtes accordoient autant de puiſſance ſur les Dieux & ſur Jupiter même, que Jupiter & les Dieux en avoient ſur les foibles mortels. Cette fatalité vous eſt en horreur, & toutefois vous l'établiſſez, en ſoutenant qu'une aveugle déclinaiſon de la matiére a tout produit; en donnant pour cauſe de tout des atomes précipités par une peſanteur qui leur eſt propre.

L'empire du deſtin ne ſe bornera pas même à l'homme ſeul; il n'y aura point d'êtres, point d'événemens qui ne lui ſoient aſſujettis: ce qui détruit le hazard, votre Divinité ſouveraine, le pere des Dieux, le maître des humains. Que lui reſte-t-il, ſi tout eſt néceſſaire? & tout doit l'être, dans vos principes, puiſqu'en effet ces atomes que vous prétendez ſe mouvoir d'eux-mêmes, ne ſe meuvent pas librement. Envain vous repréſentez-vous leur union, comme le fruit imprévû d'une rencontre ſoudaine, d'un concours fortuit, dans lequel ils s'entrechoquent avec des forces égales. Ces corpuſcules ont en eux-mêmes une cauſe ſecrete de leurs liaiſons. Tout ce qui leur arrive dans leur chûte, ne peut pas ne point être, parce qu'un atome qui tombe en tel tems, avec tel degré de viteſſe, doit rencontrer préciſément

à tel point celui qui defcend dans le même tems, avec un degré de vîteffe égal ; & que la féparation de part & d'autre eft, felon leur forme, impoffible, ou néceffaire. Or tout réfultat eft de la même nature que les élémens qui le compofent : ainfi par une conféquence évidente de votre principe, la deftinée régne fouverainement fur tous les êtres ; le hazard eft banni de l'univers, & l'homme n'a point de liberté, s'il n'eft qu'un compofé d'atomes. Mais la volonté n'eft pas efclave. Reine d'elle-même & connoiffant fes propres droits, elle brave les loix tyranniques du deftin. Un tel attribut n'annonce-t-il pas que l'être qui le poffède eft diftingué de la matiére & fupérieur à vos atomes ? J'infifterai davantage fur ce point,en examinant la nature de l'ame. Il me fuffit à préfent de vous avoir démontré, que le mouvement attribué par Epicure à fes corpufcules eft incapable de produire aucun corps, parce que, quelles que puiffent être les lignes qu'il leur fait décrire, qu'elles foient obliques ou perpendiculaires, paralléles ou divergentes, jamais il ne réunira ces élémens. Leur déclinaifon même établie ne rendroit donc pas votre fyftême meilleur.

Il eft, direz-vous, un moyen de faire naître entr'eux une multitude d'enchaînemens diverfifiés à l'infini : c'eft de fuppofer avec Gaffendi, leur vîteffe inégale. Cette feule hypothèfe réforme le fyftême de Démocrite & d'Epicure : elle doit produire parmi les atomes des liaifons fréquentes & nombreufes. La feule inégalité du mouvement peut faire en effet, qu'un atome dont la vîteffe

eſt ſupérieure, atteigne celui qui le précédoit & lui donne des liens; que ceux-ci ſoient entraînés par d'autres ou les entraînent. Pourquoi cette heureuſe idée ne s'offrit-elle pas d'abord à Démocrite ? Epicure n'eût pas été contraint de varier, par une ſuppoſition qui lui fait peu d'honneur, la marche de ſes atomes, d'imaginer une divergence contraire à la nature du mouvement qu'il leur attribuoit. Voyez des chiens animés par le ſon des cors de chaſſe & par les cris des piqueurs, ſuivre dans les détours d'une forêt immenſe les traces d'un Cerf qui ne peut ſe dérober à la fineſſe de leur odorat : avec la même ardeur, ils n'ont pas tous la même vîteſſe : quelques-uns plus légers devancent les autres, terraſſent l'animal & le déchirent; le reſte de la meute s'avance à pas inégaux. Que du haut des airs un Milan fonde ſur une Colombe; envain elle fuit en s'abattant vers la terre : plus vîte qu'elle, il atteint cette proie timide, la ſaiſit & l'enleve. Ainſi quelques atomes, quoique devancés par d'autres, peuvent, dites-vous, les joindre, parce qu'ils ont plus de vîteſſe, & s'unir avec eux.

La ſolution imaginée par Gaſſendi n'eſt qu'une défaite. Quel ſecours peut en tirer Epicure, qui ſoutient que les atomes ſont des êtres néceſſaires, qu'ils ſe meuvent par eux-mêmes, & différent uniquement par leur forme. Qu'un ſeul d'entre eux tombe avec plus de vîteſſe ou de lenteur que les autres, on ne pourra plus dire que leur nature eſt ſemblable. D'où vient cette nouvelle différence ? Quelle main a donné des aîles à

ceux dont la chûte eſt plus rapide ? Je puis, dites-vous, les ſuppoſer plus ou moins peſans. Vous les aviez ainſi ſuppoſé revêtus de différentes figures ; hypothèſe inſoutenable ſi les atomes exiſtent par eux-mêmes : & ce que vous ajoûtez ici ne choque pas moins la raiſon. En effet, la peſanteur de tous les corps doit être proportionelle à leur maſſe. La maſſe des atomes n'eſt donc pas la même, ſi leur peſanteur eſt inégale : & comme ils ſont compoſés de parties, l'atome plus peſant en a reçu davantage ; elles ſont moins nombreuſes dans l'atome plus léger. La Nature avare pour les uns de ce qu'elle prodiguoit aux autres, leur aura fait un partage inégal de la matiere. Si vos corpuſcules ont une cauſe, je conviendrai qu'ils ſont ſuſceptibles de cette varieté : nous la trouvons dans tous les corps qui s'offrent à nos yeux. Mais elle répugne, s'ils ſont ſans auteur.

Je vais plus loin : ſi les atomes tomboient dans le vuide, quand on ſuppoſeroit leur peſanteur inégale, ils arriveroient tous au même point dans le même inſtant. Enfermez une pierre & une plume dans un tube, & pompez l'air intérieur : vous verrez la pierre & la plume deſcendre en même-tems d'un pas égal. La différence de leur vîteſſe dans l'air libre eſt cauſée par l'air même qu'elles ſont obligées de fendre, & qui fait une réſiſtance plus forte & plus longue à la chûte de la plume, qu'à celle de la pierre. Mais dans le vuide rien ne peut s'oppoſer à la deſcente des corps ; il ne ceſſe point d'être pénétrable, tant que les atomes y tombent déſunis. D'ailleurs, s'ils parcourent de toute éternité des eſpaces

immenſes, ils doivent tous deſcendre à la fois & ſur la même ligne. Quelle cauſe pourroit arrêter dans le vuide ceux qui tomberoient les derniers. Le lieu qu'ils quittent eſt peut-être plus éloigné que celui dont les premiers ſont partis. Ils ont peut-être été précipités plus tard du haut de l'eſpace. Mais qui peut ſans indignation voir appliquer à un eſpace immenſe, à une durée infinie des meſures qui ne conviennent qu'à des êtres finis, & qui marquent leurs bornes? Qui peut entendre parler de lieux voiſins ou diſtans du centre? ce centre, qui peut le concevoir? Nouveau Dedale, vous errez dans un labyrinthe, ouvrage de vos mains: il eſt impraticable pour vous-même; ſes routes n'ont point d'iſſue. Vous dites, & c'eſt avec raiſon, qu'un eſpace illimité n'a point de centre. Cependant pour former des maſſes telles que la terre, vous dirigez la chûte de vos atomes vers un centre où ils ſe réuniſſent: le vuide a un centre, & n'en a point: accordez-vous, s'il eſt poſſible, avec vous-même.

D'ailleurs, que j'adopte pour un moment vos idées ſur la figure, la peſanteur, la maſſe & la vîteſſe des atomes; que je ſuppoſe avec vous qu'ils tendent tous les uns après les autres vers un point commun, centre de leur mouvement, & ſiége de leur repos: ces corpuſcules ainſi modifiés, ainſi dirigés, ne formeroient pas le monde tel que nous le voyons. En effet, où placerez-vous ce point de réunion? Dans le milieu de la terre, ſans doute: elle eſt, ſelon vous, le centre & pour ainſi dire, le noyau de l'univers; c'eſt autour d'elle que

s'affaiſſe & s'accumule tout ce qu'il y a de plus maſſif & de plus groſſier dans la matiere. Du haut de l'eſpace tous les atomes accourent donc de toutes parts vers ce point unique : ceux ſur-tout dont la ſurface eſt hériſſée, rude, raboteuſe ; ſorte d'élémens qui dans votre ſyſtême forment par leur union les métaux, les pierres & le ſable. Les globules, autre eſpéce dont l'aſſemblage compoſe les fluides, s'y rendent pareillement en foule ; & ce concours ne peut jamais finir, parce que la cauſe du mouvement qui les y pouſſe agit ſans ceſſe ſur eux, & que leur multitude eſt immenſe. Ils s'accumulent donc éternellement les uns ſur les autres, précipités par les efforts continuels de la peſanteur. La terre auroit dû s'accroître à l'infini par cet amas prodigieux, & porter ſa circonférence au-delà des aſtres. Pourquoi s'eſt-elle renfermée dans des bornes étroites ? Pourquoi a-t-elle ſouffert que le ſoleil & les globes céleſtes ayent été, loin d'elle, formés comme elle le fut ? Tous ces corps ſuppoſent de grands amas d'élémens. Pourquoi la Lune eſt-elle un aſſemblage d'atomes ſemblables à ceux qui compoſent la terre ? Pourquoi Saturne avec ſon brillant cortége, Jupiter & ſa nombreuſe cour, Mars, Mercure & les Cométes, ces aſtres qui ſe montrent rarement à nos regards, ſont-ils le fruit de la liaiſon de pareils corpuſcules ? L'univers a donc autant de centres que l'on y compte d'étoiles. Quel partage a ſouffert cette force attractive, pour être commune à tant de points dans l'immenſité du vuide ? Que de chiméres vous forgez à plaiſir ! Point de peſanteur, où il n'y a point de centre ;

point de centre ſans tourbillon ; & le tourbillon lui-même ſuppoſe un fluide. Par conſéquent, ſi la peſanteur étoit le principe de la chûte des atomes, ils devroient pour former différens amas, être diſtribués dans pluſieurs tourbillons, & tendre dès-lors vers pluſieurs centres : diſtribution impoſſible dans le vuide.

En effet, la peſanteur des atomes & leur direction vers un centre exigent la préexiſtence d'un fluide, dont toutes les parties ſans ceſſe agitées, ſe meuvent en tout ſens. Mais comme dans votre ſyſtême toute ſubſtance eſt un compoſé d'atomes, la formation d'aucun corps n'a dû précéder le mouvement de ces corpuſcules. Autrement ils ne ſeroient plus les principes de tous les êtres. Par conſéquent, ſuppoſé qu'ils tombent dans le vuide, ils ne peuvent ni trouver, ni même chercher un centre. D'ailleurs, j'ai fait voir en parlant de l'infini, que dans un eſpace ſans bornes il n'eſt point de terme d'où les atomes puiſſent partir, point de terme où ils puiſſent arriver ; que l'on n'y diſtingue ni parties ſupérieures, ni parties inférieures. De ce principe, que je rappelle ici, pour ne vous pas laiſſer perdre de vûe des vérités déja démontrées, il réſulte que la peſanteur eſt bannie du vuide, & que les atomes, quelle que ſoit leur nature, ne peuvent ni s'élever ni deſcendre. En conſéquence ils doivent renoncer à la peſanteur : mais ſans elle point de mouvement : elle eſt la ſeule force motrice que vous reconnoiſſiez dans l'univers. Concluez que les atomes ſont dans l'impoſſibilité de ſe mouvoir, ou que du moins s'ils ſe meuvent ils ne ſe

réuniront jamais. Que penſez-vous à préſent du ſyſtême de Lucrece ? Ses principes ſont démontrés faux ; & quand ils ſeroient véritables, les conſéquences qu'il en tire ne pourroient ſubſiſter.

Séduits par le charme des objets que nous préſente un impoſteur, nous lui prodiguons ſouvent avec une aveugle facilité nos applaudiſſemens. D'habiles joüeurs de gobelets font briller aux yeux du peuple une multitude de preſtiges & de fauſſes merveilles. La ſoupleſſe & l'agilité de leurs doigts en impoſent aux regards les plus attentifs : des geſtes éblouiſſans & rapides, beaucoup de paroles, leur baguette, tout conſpire à cacher leur fraude : une pierre entre leurs mains devient un oiſeau. Le ſpectateur ignorant s'étonne & les admire : il en fera peu de cas, s'il vient à connoître le fonds de leur art. Ainſi le Poëte trompeur qui ſçut faſciner vos yeux doit être l'objet de vos mépris lorſque vous aurez pleinement démêlé ſes artifices. En effet, vous ne ſçavez pas encore ce que c'eſt que la peſanteur. Perſuadé qu'elle eſt une propriété de la matiere, vous la ſuppoſez inhérente à tous les corps ; & par une fauſſe conſéquence de ce faux principe, ce que vous croyez appercevoir dans les mixtes, vous l'appliquez à leurs élémens. Je vois, dites-vous, la plûpart des corps ſe précipiter vers la terre : placés ſur la ſurface, ils tendent ſans ceſſe vers le centre, & font pour y parvenir des efforts continuels. Donc tous les corps peſent par eux-mêmes ; ils ſont entraînés vers un centre par un poids qui leur eſt propre. Ainſi raiſonne quiconque déſére

plus au témoignage des yeux qu'aux lumieres de l'esprit. Mais si les sens sont la seule régle de vos décisions, à la vûe de quelques corps qui s'élévent dans l'air, la légereté devroit aussi vous paroître un attribut de la matiere. Le feu n'est-il pas léger selon vous? N'en dites-vous pas autant de ces phantômes, qui détachés des corps, si l'on en croit Epicure, voltigent continuellement autour de nous, & peignent pendant le jour à nos yeux, pendant la nuit à notre imagination, la figure & la couleur des objets, dont ils sont, pour ainsi dire, l'écorce & la forme? Vous regardez sans doute aussi comme légers ces amas insensibles d'atomes odorans qu'exhalent les aromates, les parfums, la myrrhe & ces sucs précieux qui coulent des arbres, dans les plaines de l'heureuse Arabie. Enfin, ce qui s'éléve & descend à la fois doit, selon vos principes, être à la fois pesant & léger. Telle est par conséquent la lumiere que le Soleil prodigue à toutes les parties de ce vaste tourbillon; telle est la lueur que répandent au sein de la nuit ces météores, qui le représentent quelquefois à nos yeux; telle est enfin celle des flambeaux, qui semblent ramener le jour dans nos demeures. Les rayons du Soleil sont, à vous entendre, un écoulement insensible & continuel de sa substance même: ce sont des ruisseaux de flamme qui coulent d'une source inépuisable. Vous ne doutez pas que cette force, dont la puissante activité leur fait traverser avec tant de vîtesse des espaces immenses, ne leur soit naturelle. Si le mouvement n'a d'autre cause qu'une pesanteur inhérente à la matiere, c'est donc la

peſanteur qui porte les rayons juſqu'à nous. Conſidérez néanmoins combien leur mouvement eſt contraire à celui qu'elle devroit produire : la peſanteur pouſſe les corps de la circonférence au centre, & la lumiere tend du centre à la circonférence. Mais ceſſez de regarder aucun corps comme peſant ou léger par ſoi-même. L'expérience & la raiſon démontrent de concert, que ces deux qualités ne ſont ni l'une ni l'autre propres à la matiere.

Mobile par ſa nature, elle ne peut ſe donner elle-même le mouvement. Indiférente à remplir telle ou telle partie de l'eſpace, de quelque côté qu'on la pouſſe, elle s'y porte. Elle ne deſire pas plus le mouvement que le repos : toujours propre à ces deux états, elle ne préfére jamais l'un à l'autre. En effet, tout ce qui, ſans ceſſer d'être le même, peut ou reſter immobile, ou recevoir tous les mouvemens & ſuivre toutes les directions poſſibles, n'a pas le droit de ſe choiſir une modification plutôt que l'autre, mais conſerve celle qu'il a reçue. La faculté de ſe mouvoir ſuppoſe un certain degré de diſcernement & de raiſon : qualité que vous n'accordez pas ſans doute à des portions de matiere, à des corpuſcules aveugles & ſans intelligence. Ainſi le mouvement des corps annonce une cauſe motrice : ſans quelque cauſe, aucun être ne peut ſortir de ſon premier état. Quelle eſt celle de la chûte des atomes dans le vuide ? rien ne trouble leur repos ; ils n'ont point de corps autour d'eux qui les ébranle, point de corps au-deſſus d'eux qui les preſſe. Quelque part qu'ils ſe trouvent, &

quelle qu'y puiſſe être leur ſituation, il faut néceſſairement qu'ils reſtent & dans la même place & dans le même état.

III. Mais tout eſt plein dans l'univers; & c'eſt à ce plein que nous devons attribuer la chûte des corps. En effet, notre atmoſphère eſt pénétrée d'un fluide beaucoup plus ſubtil, qui mû ſans ceſſe & toujours diviſible, eſt en quelque ſorte l'air de l'air même.

Soyez à jamais célébrée, merveilleuſe ſubſtance, chef-d'œuvre, inſtrument d'une induſtrie ſouveraine. Inviſible comme la main qui vous employe, vous échappez aux ſens, & ne vous montrez qu'à l'eſprit. Vous êtes la partie la plus déliée des élémens, la fleur de la matiere, le ſang répandu dans toutes les veines de ce corps immenſe. Produite autrefois par le mouvement, c'eſt vous qui le faites naître aujourd'hui. Diſtribuée dans toutes les parties du vaſte univers, vous en êtes la vie, vous en êtes l'ame. Sans vous la Nature n'auroit aucune beauté. Les portions de notre globe ſe ſéparant les unes des autres, iroient ſe perdre au loin dans les airs. C'eſt vous qui par une force invincible les comprimez, les enchaînez de toutes parts; & lorſque les corps placés ſur la terre s'élévent en quittant ſa ſurface, vous les rabattez auſſi-tôt, vous les rendez à leur centre. Ils vous doivent leur poids: vous êtes la cauſe de la peſanteur.

La matiere éthérée forme en effet un rapide tourbillon autour de la terre. Par la force d'une continuelle impulſion

impulſion elle ébranle cette lourde maſſe, l'entraîne dans ſon cours, & tandis qu'elle l'oblige à tourner à la fois autour du Soleil & ſur ſon axe, aſſujétie comme nous, à ces deux révolutions, elle tourne en même-tems que notre globe.

Ce n'eſt pas toutefois à ce mouvement, que j'attribue la peſanteur. S'il en étoit la cauſe, tous les corps tomberoient parallelement les uns aux autres, parce que le tourbillon terreſtre a le même axe que la terre, & qu'il en preſſe tous les cercles par des cercles paralleles. Ainſi dans les tropiques la chûte des corps, au lieu d'être dirigée vers le centre du globe, tendroit vers celui des tropiques : à quelque point qu'ils tombaſſent, ce point feroit partie d'une ligne, qui formeroit avec l'axe un angle droit. Or le contraire arrive, nous le ſçavons : la peſanteur a donc un autre principe.

Nous entrons, Quintius, dans le ſanctuaire de la Nature ; notre œil ſonde des profondeurs peut-être impénétrables. Cette tendance au centre, commune à tous les corps, eſt un phénomene dont la cauſe ſe dérobe à nos recherches. Eſſayons de la démêler : ſi mon explication ne vous paroît pas convaincante, vous conviendrez au moins que la matiere à qui j'attribue cet effet, eſt capable d'agir avec plus d'art, eſt infiniment plus ſure dans ſes opérations, que vos atomes.

Concevez d'abord que cet océan de matiere ſubtile qui circule autour de la terre, ſe diviſe en une infinité de pyramides, dont les baſes ſe terminent à la circonférence, & les ſommets ſe réuniſſent au centre du

tourbillon. Elles sont toutes dans un équilibre parfait, parce que la quantité de matiere étant égale dans toutes, toutes ont une force centrifuge égale. Si l'une d'entre elles devient plus foible, les autres prennent aussi-tôt le dessus & l'abaissent, jusqu'à ce que l'égalité des forces ait rétabli l'équilibre. Or dès qu'un corps grave entre dans une de ces pyramides, autant il a de masse, autant il lui fait perdre de sa force centrifuge. L'arrangement & la forme des particules dont ce corps est composé l'empêchent de fuir le centre avec la même rapidité que la matiere céleste. Ainsi la pyramide, où cette masse grossiere est placée, s'abaisse : les pyramides voisines refluent sur elle & la poussent en bas, parce qu'elles ont plus de force centrifuge. Celle-ci, contrainte de s'abattre, presse vivement le corps, en précipite la chûte par des coups redoublés, & le pousse vers son sommet, dont la pointe touche le centre de la terre.

Si la partie du fluide éthéré qui tourbillone autour de la terre, n'éprouvoit pas une égale pression dans tous ses points, elle s'écouleroit par l'endroit où cette pression seroit moindre, & porteroit notre globe dans un des tourbillons voisins. Mais comme elle est également pressée de toutes parts, elle prend la forme d'une sphere, ou du moins une forme approchante. Or toutes les fois qu'un volume sphérique est ainsi comprimé dans tous les points de sa circonférence, l'impression de la force qui agit de tous côtés sur ce spheroïde, se porte toute entiere au centre par tous les rayons. La chûte d'un

corps grave eſt donc néceſſairement dirigée vers le centre de la terre, qui eſt celui de la preſſion. C'eſt vers ce point que la pyramide dans laquelle il ſe trouve, pouſſée par les autres, le chaſſe & le précipite à ſon tour.

Ainſi lorſqu'une pierre fend d'un vol rapide les flots de l'air, le fluide étheré fait effort contre elle de toute ſa hauteur. Il répond par un coup ſi rude au coup qu'elle lui porte, qu'il la rejette vers la terre. Votre bras en lançant cette maſſe l'avoit forcée de s'élever: elle retombe, non par une peſanteur, ou par un mouvement qui ſoit propre à ſa nature, non par cet amour chimérique d'un centre, qu'imaginent quelques Philoſophes; mais parce qu'elle obéit à l'impreſſion de la matiere céleſte qui la repouſſe avec force.

Pour avoir une juſte idée de la peſanteur, telle que je l'explique, jettez les yeux ſur l'eau: ce fluide vous en offre une image ſenſible. Il fait effort contre le fond du vaſe qui le contient, & ſe diviſe en colonnes égales qui ſe ſoutiennent toutes dans un parfait équilibre: ce qui rend ſa ſurface parfaitement unie. Faites enfoncer du liége dans l'eau; jettez-y du bois; le bois remonte à peine en nageant avec effort; le liége ſe reléve ſur le champ. C'eſt que l'eau eſt pouſſée vers le fond avec plus de force, que l'un ou l'autre de ces corps. Dès qu'ils y ſont plongés, l'équilibre ceſſe, & la colonne dans laquelle ils ſe trouvent perd de ſa force, autant que la peſanteur du volume d'eau déplacé ſurpaſſe celle ou du liége ou du bois. Les colonnes voiſines l'emportent

par conféquent fur elle, la forcent de céder & la foulévent : celle-ci monte en pouffant ces corps qui l'affoibliffent, & les rejette enfin dans l'air.

De-là vient qu'un folide plongé dans l'eau perd toujours autant de fon poids, que pefe un pareil volume du fluide, parce qu'il eft foutenu à proportion. C'eft ce qu'éprouvent les matelots, foit en levant l'anchre, foit en retirant du fond de la mer la charge d'un vaiffeau fubmergé. La maffe foulevée par l'eau monte d'abord facilement : mais auffi-tôt qu'elle eft arrivée dans l'air, qui lui rend toute fa pefanteur, le poids s'en fait fentir, & toute la troupe hors d'haleine redouble fes efforts, pour faire à force de bras tourner le cabeftan.

Ce que je viens de dire peut s'appliquer au tourbillon qui environne la terre. Tout s'y paffe de même : il ne s'agit que d'en regarder la circonférence comme le fond, & d'y fubftituer des pyramides aux colonnes. Vous verrez les corps par la même raifon qu'ils s'élévent dans l'eau, tomber dans l'éther, & le même ébranlement les pouffer dans l'un de ces fluides vers le ciel, dans l'autre les précipiter vers la terre.

Je n'y vois qu'une différence ; c'eft que quelques corps fe plongent dans l'eau fans retour, & reftent attachés au fond, parce qu'ils pefent plus qu'un pareil volume de ce liquide : au lieu que la matiere fubtile ayant plus de force centrifuge que tous les corps terreftres, aucun d'eux ne peut par quelqu'effort que ce foit s'élever à la circonférence du tourbillon. Chaffés vers la furface de la terre, ils retombent tous, & leur vîteffe

croît à meſure qu'ils en approchent. Car la matiere céleſte preſſe vivement leur chûte. Ses coups ſe ſuccédent avec rapidité : elle les chaſſe en fuyant, & les pourſuit ſans relâche.

Qu'un corps ſoit ſuſpendu, il gravite plus ou moins, ſelon qu'il renferme plus ou moins de particules éthérées. Cette différence de peſanteur dans les corps terreſtres n'eſt donc pas, comme vous le penſiez, l'effet de petits vuides ſemés entre leurs parties, & dont le nombre plus ou moins grand, rende ces corps plus ou moins rares. Elle vient de la proportion qui s'y trouve entre la matiere propre & la matiere céleſte : tout ce qu'ils ont de l'une les pouſſe vers le centre de la terre: tout ce qu'ils contiennent de l'autre les fait tendre vers le ciel. Auſſi voyons-nous les feuilles, la paille & les plumes voltiger long-tems avant leur chûte. A peine ces corps ſont-ils repouſſés avec aſſez de force, pour être en état de fendre l'air au-deſſus duquel ils nagent, foible joüet du ſouffle le plus léger. Mais les corps denſes n'ont que des pores très-étroits. Ils renferment peu de cavités intérieures, & par conſéquent ils donnent à l'éther plus de priſe ſur eux. L'éther contraint de lutter contre leur réſiſtance, recueille pour en triompher toutes ſes forces, les preſſe avec vigueur, & les terraſſe enfin par la continuité de ſon impulſion. De-là vient qu'une maſſe d'or eſt plus peſante qu'une pareille maſſe de fer, que le fer peſe plus que la pierre, la pierre plus que les os, les os plus que la plûpart des liqueurs, & qu'enfin les différentes liqueurs différent entre elles pour le poids.

L'action de la matiere subtile sur les corps est donc la véritable cause de leur pesanteur spécifique. Cette matiere par une continuelle pression retient toutes les parties de la terre accumulées autour de leur centre, & par la supériorité de sa force centrifuge pousse vers ce centre tous les corps. Elle applique l'atmosphère contre la superficie de notre globe, & le fait tourner sur lui-même, suspendu dans ce fluide. En comprimant l'air, elle lui donne assez de poids pour contenir dans leur lit les eaux de l'océan, malgré la courbure de cet immense bassin.

De-là vient que toutes les parties du globe tendent à se réunir en un seul point, & que si quelqu'une s'écarte, elle est repoussée sur le champ avec plus ou moins de force, selon sa densité. Deux corps voisins, dont chacun éprouve une pression différente, se balancent réciproquement; & l'un monte pendant que l'autre s'abaisse; non que le premier soit léger par soi-même, ou que le second ait une pesanteur qui lui soit propre, mais parce que la force qui les pousse vers le centre est inégale. Ces deux corps sont comme les branches d'une balance, qui se soutiennent à la même hauteur, tant qu'on n'ajoûte rien au poids de l'une ou de l'autre. Si vous surchargez le bassin de la droite, il descend aussitôt; & tirant la chaîne qui le retient, il fait monter à proportion l'autre bassin : ces deux mouvemens contraires ont la même cause. Quelle que soit la pesanteur d'un corps, il devient léger dans le voisinage d'un autre plus pesant. Le poids plus fort détruit le moindre. Vous

ſçavez combien peſe le bois, avec quelle impétuoſité ſe renverſe un chêne que déracine un vent furieux, ou qui tombe ſous les coups de la coignée. Jettez cependant ce tronc dans une riviere ; à peine eſt-il enfoncé, qu'il ſe reléve & ſurnage. C'eſt que le bois eſt plus peſant que l'air, mais qu'il l'eſt moins que l'eau.

En effet, l'air eſt léger, ſi vous le comparez à preſque tous les corps : conſideré en lui-même, il eſt peſant. Avec quelle force ſa preſſion ſecondée par le jeu de la pompe ne tire-t-elle pas l'eau du fond d'un puits ? Le mercure même, dont la peſanteur ne le céde qu'à celle de l'or, eſt ſoutenu par l'air. Vous voyez ce métal fluide, lorſqu'on le verſe dans un barométre, ne s'abaiſſer qu'avec lenteur, & balancer, pour ainſi dire, à deſcendre. Il reſte même en grande partie ſuſpendu malgré ſon poids ; & plus ou moins élevé dans la principale branche, par la régularité de ſes variations, il annonce celle des vents, l'approche de la pluie & le retour d'un tems plus ſerein. C'eſt que l'air extérieur comprime la petite branche du barométre, & que le haut de la grande exactement fermé ne renferme point d'air qui puiſſe abaiſſer le mercure. Je plonge un ſyphon dans une liqueur : à peine en ai-je tiré l'air, que la liqueur s'éléve & gagne le haut de la premiere branche : elle tombe enſuite dans la branche parallèle, remonte & redeſcend tour à tour dans les autres, parcourt enfin tous les plis & les replis de ce *méandre* tortueux. La preſſion de l'air ſur la liqueur eſt la cauſe d'un mouvement en apparence ſi composé, mais ſimple en effet. Faites

tremper dans un vase à demi plein d'eau, l'extrémité d'un morceau d'étoffe; l'eau devenue légere le mouille tout entier, & se filtrant au travers, gagne le bord du vase, d'où elle distille enfin goute à goute.

L'air est donc pesant ou léger, à proportion de la pesanteur ou de la légereté des corps qui le touchent; & quoique l'impression de la matiere ètherée se fasse moins sentir à ce fluide qu'à tout autre, cependant l'eau réduite en vapeurs prend le dessus & le force de descendre. C'est ainsi que monte insensiblement vers le ciel, cette humide fumée, qu'on voit le soir & le matin sortir en abondance du fond des prairies, des lacs, des fleuves, & surtout du sein de la mer. L'eau plus raréfiée donne en cet état moins de prise que l'air, aux coups de la matiere subtile: elle le déplace donc, & s'élevant au-dessus, elle gagne par degrés la région supérieure, où ses particules désunies nagent en liberté. Le barométre nous avertit alors que la pesanteur de l'air est augmentée, parce que ce fluide pressant le mercure avec plus de force, l'abaisse dans une des branches de l'instrument, & le fait monter à proportion dans l'autre. Mais la chaleur du Soleil en se fortifiant, continue de raréfier les particules aqueuses. Il s'en éléve sans cesse de la surface de la terre; & comme elles s'arrêtent toutes à la même hauteur, parce que le froid qui régne au-dessus les empêche de monter davantage, bientôt leur multitude est si grande, qu'elles ne peuvent demeurer plus long-tems séparées. Elles se réunissent donc, & forment des molécules plus denses qu'un pareil volume

d'air. Leur poids les fait alors retomber : l'air remonte en même-tems qu'elles defcendent ; mais l'abaiffement du mercure dans la principale branche du barométre précéde toujours la chûte de la pluie, parce que l'action de l'air extérieur fur la branche oppofée n'eft plus la même. Si l'eau s'éléve quelquefois au-deffus de l'air, le mercure peut acquérir la même légereté. Les particules de ce métal divifées par le feu deviennent plus déliées que celles de l'air, & fe fubtilifent même, au point que leur évaporation échappe à nos regards.

C'eft à cette action de la chaleur fur les fluides, que les végétaux doivent leur accroiffement. Lorfqu'au retour du printems les campagnes défigurées par l'hyver fe changent en agréables jardins, & que les forêts font prêtes à fe revêtir d'un tendre feuillage, la féve monte de l'extrêmité des racines dans la tige des arbres qui commencent à revivre. En effet, cet amas de fucs que la rigueur du froid avoit épaiffis dans le fein de la terre, n'eft pas plutôt mis en mouvement par les rayons du Soleil, qu'il s'en détache des exhalaifons de fels & de fouffres diffous dans l'eau qui leur fert de véhicule. Ces vapeurs humectent intérieurement la terre & la rendent féconde. La féve ainfi volatilifée s'éléve en particules imperceptibles, & rencontrant les canaux par lefquels la plante reçoit fa nourriture, elle entre dans ces fibres éparfes, & les remplit de fucs bienfaifans. De petites valvules femées dans ces vaiffeaux capillaires s'ouvrent pour lui donner un libre paffage, & mettent en fe fermant un obftacle infurmontable à fon retour.

Cependant la chaleur dénoue les germes des branches nouvelles, que l'année précédente avoit insensiblement formés. Déja les sucs préparés à l'abri de l'écorce se font jour au travers, & l'extrêmité luisante des boutons laisse entrevoir les feuilles & les fleurs entrelassées dans un ordre merveilleux. Pour les pousser au-dehors dans les premiers jours, c'est peut-être assez de la séve que renferme l'intérieur de l'arbre ; reste précieux de l'automne, qu'ont épargné les frimats. Mais sans le secours de sucs plus récens, ces productions ébauchées ne peuvent se conserver & croître dans la suite. En même-tems donc, & de la même maniere que la liqueur contenue dans la tige en gagne le haut, il en survient une nouvelle qui s'éléve du sein de la terre. Ainsi les tuyaux de l'arbre sont arrosés sans interruption par un fluide dont toutes les parties se touchent & se soulévent. A mesure que la saison s'avance, il devient plus abondant, & sa fermentation augmente. En effet, les pluies du printems se joignent à celles de l'hyver, & déja le Soleil élevé sur l'horison fait sentir toute la force de ses traits. Ils échauffent la surface de la terre, & répandent dans l'air une chaleur tempérée. Ainsi la séve inonde alors les racines qui s'allongent & s'étendent de toutes parts. Ses ruisseaux forment en se réunissant un fleuve qui pénétre dans l'intérieur du tronc, arrose le bois sous l'écorce encore tendre, remplit tous les canaux d'une rosée féconde, & porte dans les réservoirs de la moëlle des alimens qui l'entretiennent. Il dépose les sucs qu'il charrie, se charge de ceux qu'il rencontre, se mêle

avec l'ancien *ferment* , circule & s'insinue par tout , ajoûtant par tout de nouvelles parties , de nouvelles couches aux anciennes. Bien-tôt il croît au point que l'intérieur de la tige ne peut plus le contenir. Alors il entre dans toutes les cavités où résident les radicules des branches, fait éclore des rameaux souvent doubles, quelquefois triples , porte enfin une liqueur nourrissante dans les cellules où sont renfermés les fruits naissants , & les graines qui doivent les reproduire un jour. Les fruits grossissent , lorsque cette fleur passagere qui les annonce est tombée : ils reçoivent insensiblement la forme & le goût qui leur est propre , & les feuilles en se développant couvrent les fruits de leur ombrage. Ainsi par la seule élévation d'une liqueur chargée de sucs nourriciers , & sortie du sein d'une terre féconde, on a vû naître d'abord, se former ensuite peu à peu , croître enfin dans toutes ses parties , cet arbre , qui placé sur la cime d'une montagne frappe tous les yeux par sa hauteur , & qui portant sa tête touffue dans la région des vents, épuise par une forêt de racines la terre qui le nourrit.

Considerez de même avec quelle impétuosité s'élancent vers le ciel des eaux conduites du faîte d'une colline dans un jardin. L'ouverture des tuyaux leur donne à peine un libre cours, & déja s'éléve à vos yeux une gerbe liquide: Repoussée par l'air, elle retombe sur elle-même, se divise en mille cristaux, & forme une pluie argentine , qui frappe avec un doux murmure la surface transparente du bassin. Ces eaux s'élévent par l'effet de

la même impulſion qui les précipite de leur ſource, & la ſeule pente du conduit, de peſantes qu'elles étoient, les a rendu légeres. C'eſt auſſi ce qu'éprouve une pierre, jettée par un coup de vent du ſommet d'une montagne, dont le pied touche celui d'une autre ſituée vis-à-vis. Cette pierre roulant avec toute l'impétuoſité que lui donnent & ſon poids, & la violence du coup qu'elle a reçu, frappe en un inſtant le bas du vallon. Mais au lieu d'y reſter immobile, devenue légere à proportion de ſa peſanteur, elle rebondit avec force, & remonte ſur la hauteur oppoſée: elle s'y ſoutient juſqu'à ce que ſon mouvement s'épuiſe. Luttant pour lors en vain contre la pente eſcarpée du côteau dont la roideur accélere ſa chûte, elle retombe pour ne plus ſe relever.

Obſervez enfin ce qui ſe paſſe dans le ciel. Nous voyons des planétes, corps ſolides & ſemblables à la terre, nager dans un eſpace où rien en apparence ne les ſoutient, & décrire conſtamment des ellipſes, comme ſi de telles maſſes, contre les loix de la Nature, étoient ſans peſanteur. C'eſt qu'en effet chacun de ces globes eſt, comme la terre, environné d'un tourbillon, & par conſéquent ne peut demeurer immobile. Ils roulent dans les orbites où les a placé l'Auteur de l'univers, ſans jamais changer une route, ſur laquelle ils n'ont à craindre ni la rencontre, ni le choc de corps étrangers. Le Soleil eſt le centre de leurs révolutions, & la partie de l'éther qui coule au-deſſus d'eux ne ceſſe de les pouſſer vers ce centre avec toute la force que lui

donne la rapidité de ſon mouvement. Mais comme la portion du même fluide qui ſe trouve entr'eux & le ſoleil, les ſoutient, & que d'ailleurs ils ont acquis un certain degré de force centrifuge par la continuité de leur rotation, l'équilibre que produiſent ces efforts contraires conſerve à chaque orbite un diamétre toujours le même. Méchaniſme admirable qu'Epicure n'a point apperçu, *diſons* mieux, qu'il ne voulut pas appercevoir ; il craignoit d'y reconnoître des traces trop viſibles de la Divinité. Mais ſi ce combat entre des forces égales retient les différens globes dans leurs orbites, & ſemble leur ôter toute peſanteur, il ne produit pas le même effet ſur les corps, qui placés dans le tourbillon particulier de chaque planéte, roulent avec elle autour du centre de ſon mouvement. Le fluide qui les environne s'oppoſe à leur fuite, les repouſſe, & par ſa preſſion les empêche de s'éloigner du globe auquel ils appartiennent. Ainſi que ces corps ſoient détachés de la maſſe par quelque force étrangere, ils ſont ſur le champ contraints de s'y rejoindre : ce qui fait que cette maſſe conſerve toujours la même groſſeur.

C'eſt donc un principe enſeigné par la raiſon & démontré par l'expérience, qu'aucun corps ne peſe par lui-même ; quoiqu'on attribue un poids réel à la plûpart, comme ſi la peſanteur étoit propre à la matiere.

Combien de qualités en effet, attachées par le vulgaire à la nature des corps, & traitées d'attributs eſſentiels, qui ne ſont peut-être que de ſimples accidens, de pures modifications produites par une cauſe étrangere ?

Vous croyez l'eau fluide d'elle-même & par essence : voyez-en de glacée. C'est, me direz-vous, le froid qui la convertit en glace. Elle ne coule, vous répondrai-je, que parce qu'elle est rendue liquide par la chaleur. Que le Scythe soit notre juge, le Scythe qui né sous un climat rigoureux marche pendant près de dix mois sur le sol d'une mer glacée : ou prenons pour arbitre l'habitant à peine connu des terres magellaniques. L'eau, répondront-ils l'un & l'autre, est un cristal fusible, une pierre transparente que la moindre fermentation peut dissoudre ; mais qui naturellement dure, ne devient fluide que par un effet de la chaleur. Ils en ont la même idée que nous avons des gommes, de la poix, de la cire; elle est enfin à leurs yeux ce qu'elle seroit aux vôtres, si le Soleil disparoissoit pendant trois ans, & que les fleuves, les lacs, les fontaines, les mers fussent plongés dans une nuit continuelle. Chacun juge de la nature d'une chose, par ce qu'il en apperçoit communément, & regarde comme propres à cette substance les dehors sous lesquels il a coutume de la voir. Or des deux états dont l'eau se montre susceptible, aucun ne lui est propre. Elle coule agitée par des particules de feu : l'évaporation de ces particules la convertit en glace. Ainsi le même corps est tantôt un solide & tantôt une liqueur. Quoi de plus dur que le fer ? cependant une masse de fer est mise en fusion par le feu. Quoi de plus volatil que le feu ? Il resteroit néanmoins captif & sans action dans l'intérieur d'un caillou, il y seroit éternellement ignoré, si les coups de l'acier n'ouvroient la prison qui

le renferme. Libre alors il s'élance, saisit des parcelles du métal, les liquefie & les pousse au loin sous la forme d'étincelles. En un mot il n'est point de corps fluides qui ne puissent cesser de l'être, point de corps durs qui ne puissent être mis en fusion. De même toutes les masses que vous croyez pesantes peuvent devenir légeres. Nulle pesanteur réelle dans les corps ; nulle tendance propre vers le centre : tout ce qu'ils semblent avoir de poids est produit par l'impulsion, est l'effet d'une pression étrangere. Mais dans le vuide rien ne peut frapper & précipiter vos atomes. J'en conclus que des corpuscules qui ne gravitent point par eux-mêmes, n'étant ébranlés par aucun moteur, doivent rester à jamais immobiles.

IV. PLEINE de confiance en ses calculs, l'Ecole Newtonienne a proscrit l'impulsion & livré l'univers aux prestiges de la magie. Le Soleil attire les Planetes, & réciproquement est attiré par ces astres. Sa grosseur & l'avantage qu'il a d'être leur centre lui donnent sur eux une grande supériorité. Cependant il ne peut les entraîner, parce qu'ils ont, à suivre la ligne droite, une tendance que le Moteur suprême leur a donnée dès l'origine, & que d'ailleurs agissant les uns sur les autres par une attraction mutuelle, tous font effort pour s'éloigner du centre. Du combat de ces forces contraires résulte un mouvement composé, qui leur fait décrire des ellipses conformes à la régle de Kepler. Ce systême est ingénieux ; les calculs en sont justes ; ils déterminent les

orbites des Planetes, & s'accordent avec leurs révolutions : mais le principe qui lui sert de fondement nous paroît une chimere.

Je demande d'abord aux Newtoniens ce qu'ils entendent par ce terme d'attraction. C'est, me répondent-ils, une force par laquelle un corps en repos agit sur un corps éloigné, l'ébranle & le contraint à se rapprocher, quoiqu'il n'y ait point de milieu qui établisse une communication entr'eux. Ainsi l'attraction est une vertu occulte & réciproque. J'ai démontré que le corps indifférent par sa nature ; soit au repos, soit au mouvement, ne peut se mouvoir, s'il n'est gouverné par une intelligence, qui veuille le faire passer de l'un de ces états à l'autre ; qui de plus ait la faculté de choisir parmi ce nombre infini de lignes que peut décrire un corps, la ligne qu'elle lui fera suivre à l'exclusion des autres ; qui puisse enfin se déterminer entre la lenteur & la vîtesse. Un être qui pense est seul capable de tant de choix, & tous sont des préliminaires essentiels à la production du mouvement. Le corps ne pense point : il est donc par lui-même immobile.

Mais supposé que l'intelligence ait imprimé le mouvement, il ne passera point d'un corps à l'autre, s'ils ne sont joints par une continuité de matiere solide ou fluide par laquelle se communique une impression que le contact peut seul transmettre. Rien n'est mû sans être poussé : rien n'est poussé sans qu'on le touche. Il faudroit donc que deux corps qui s'attireroient réciproquement, se tinssent par des liens mutuels. C'est ainsi que des coursiers

courſiers fougueux emportent un char & volent dans la carriere. Ainſi ſur la mer le mât fait avancer le vaiſſeau ; les antennes font mouvoir le mât, & les voiles communiquent aux antennes le mouvement qu'elles reçoivent du vent qui les enfle.

D'ailleurs ne donner à des corps dénués d'intelligence d'autre principe de leur mouvement qu'une attraction réciproque, c'eſt reconnoître qu'un corps ne peut ſe mouvoir par ſes propres forces, & qu'incapable du moindre effort, il reſteroit ſans ceſſe dans le même état, s'il n'en étoit tiré par une eſpéce de violence. Mais d'où viendra cette violence ? d'un corps pareillement ſans force, parce qu'il eſt pareillement ſans intelligence ? Aucun être ne peut communiquer ce qu'il n'a point. Ces deux corps ſeront par conſéquent plongés dans un éternel repos.

A des raiſonnemens ſi ſimples & ſi vrais, que répondent les Newtoniens ? L'attraction, diſent-ils, eſt une propriété de la matiere, une loi fondamentale de la Nature. C'eſt donc une loi de la nature, une propriété de la matiere, que l'impoſſible ſe faſſe. Principe admirable, régle digne de Philoſophes qui ſe donnent pour les réformateurs de la Phyſique ! Le repos devient la cauſe du mouvement, l'indigence eſt la mere des richeſſes. Que les Méchaniciens ſe taiſent aujourd'hui ; qu'ils ne cherchent plus dans les vents, dans les eaux, dans la ſuſpenſion des poids, dans les bras des hommes, dans la vigueur des animaux un ſecours capable d'augmenter les forces de l'impulſion. Ils s'épuiſent à multiplier les

moyens de faire paſſer le mouvement d'un corps dans les autres : ils employent les leviers, les roues, les cordes, les poulies, les reſſorts; ils s'attachent à diminuer, à combattre le frottement. Artiſtes ignorans & groſſiers, ils avoient crû juſqu'à préſent, & nous le croyions avec eux, que leurs opérations imitoient celles de la nature : c'eſt, diſions-nous, par le même méchaniſme, qui diſtribue le ſang à toutes les parties du corps, que les vaiſſeaux voguent ſur la mer, que le laboureur trace des ſillons, que la meule briſe les grains, que les édifices s'élévent, que l'eau monte dans les airs. Qu'ils ceſſent de nous vanter d'inutiles travaux. Sans ce pénible appareil, ſans cette foule d'inſtrumens & de machines, l'attraction toute puiſſante produit dans le vuide toutes les merveilles de l'univers ; & quoique néant elle eſt la cauſe de tout.

Il n'eſt point, dit-on, de phénomene qui ne s'accorde avec l'attraction. Je le veux croire : mais quels ſont ceux qui ne s'accordent pas avec l'impulſion ? De ces deux forces nous ne concevons pas la premiere : la ſeconde ſe manifeſte de tous côtés à nos regards : la terre, les mers, l'atmoſphere qui nous environne offrent par-tout une chaîne de mouvemens produits par le contact. La Nature ſeroit-elle donc inconſtante & bizarre ? Agiroit-elle loin de nous autrement qu'elle n'agit dans notre ſphere ? Employeroit-elle pour le même effet deux cauſes oppoſées, lorſqu'une ſeule ſuffit ?

Nous avons auſſi ſous les yeux, réplique un Newtonien, des exemples d'attraction. Deux gouttes d'huile,

qui ne ſont ſéparées que par un petit intervalle, ſe mêlent ſur le champ. Deux plaques de verre inclinées l'une à l'autre, ſont-elles plongées dans l'huile par les extrémités qui ne ſe touchent pas, on voit cette liqueur monter auſſi-tôt vers celles qui ſe touchent. L'eau demeure ſuſpendue dans un tube capillaire. Le fer, malgré ſa peſanteur, eſt enlevé par l'aiman; des paillettes d'or ou de cuivre le ſont par un corps électrique. L'électricité même eſt tranſmiſe par un fil, à de très-grandes diſtances. La féve pourroit-elle au retour du printems monter dans la tige des arbres; pourroit-elle, malgré les efforts de la peſanteur & contre les droits du centre, ſe porter aux extrémités des branches, pour s'y changer en fleurs, en feuilles, en fruits propres à chaque eſpéce, ſi les racines, ſi les fibres ne l'attiroient ſecretement du ſein de la terre? C'eſt par la même raiſon, que l'eau ſe filtre au travers d'un morceau de drap, dont le bout eſt plongé dans le vaſe qui la contient.

En nous oppoſant tous ces faits, on établit pour principe le point conteſté: on les ſoutient produits par l'attraction. Leur cauſe eſt toute différente. Chaque corps a ſon atmoſphère: elle eſt compoſée des particules inſenſibles que l'évaporation en détache, & qu'elle répand plus ou moins dans l'air, qui les arrête & les repouſſe à proportion qu'il eſt lui-même comprimé. Si ces parcelles rencontrent en voltigeant quelque corpuſcule qui n'ait pas aſſez de maſſe pour leur réſiſter, elles s'en ſaiſiſſent, & par la ſeule force de l'impulſion le précipitent vers le centre de leur mouvement. Par-là

j'expliquerai la fuſpenſion d'un fluide dans des tuyaux capillaires. Celle des gouttes de pluye aux feuilles des arbres eſt un effet de la même cauſe : c'eſt par la preſſion d'une atmoſphère environnante, que ces perles liquides ſe défendent contre la peſanteur. Pourquoi voyez-vous l'huile qui ſe trouve entre deux plaques de verre, gagner, quoiqu'avec lenteur, le ſommet de l'angle qu'elles forment en ſe joignant ? C'eſt que la partie de ſa ſurface compriſe entre ces deux verres, eſt beaucoup moins comprimée que les autres. Deux gouttes d'huile ſe jettent l'une à l'autre des chaînes qui les réuniſſent : c'eſt que l'écoulement de leurs particules chaſſe l'air de l'eſpace qui les ſéparoit, & donne par-là plus de force à la colonne ſupérieure, dont la preſſion tend à les rapprocher. L'aiman offre encore des preuves ſenſibles de l'impulſion : ſeule, elle peut rendre raiſon de la puiſſance que cette pierre minérale exerce ſur le fer. Préſentez-lui de la limaille ; vous voyez ces molécules mues tout à coup s'agiter en tourbillon , & former des cercles dont l'aiman eſt le centre. Cette agitation ne prouve-t-elle pas l'exiſtence d'un fluide magnétique ? ne rend-elle pas viſibles, & le cours de ce fluide, & les deux poles ſur leſquels il tourne ? Une maſſe de fer, trois fois plus lourde, paroît s'appliquer d'elle-même à votre aiman, & malgré ſon poids y reſte ſuſpendue. C'eſt l'atmoſphère magnétique qui retient cette maſſe, en l'environnant. Les autres phénoménes que vous alléguez ne vous ſont pas plus favorables ; je les ai d'avance expliqués. Votre ſyſtême n'eſt donc qu'une ingénieuſe chimère.

Je ne ſuis point auteur d'un ſyſtême, s'écrie Newton. J'avoue qu'il n'eſt point auteur : il n'a fait que lier enſemble d'anciennes hypothèſes. Il tient d'Ariſtote cette qualité occulte qu'il regarde comme le mobile univerſel, & ces aveugles ſentimens qu'il prête aux corps : il doit le vuide à Epicure. De ces fictions empruntées des Grecs, il a ſçu, par une eſpéce de prodige, former un tout qui lui appartient : & c'eſt en leur faveur qu'il ſe déclare l'ennemi de Deſcartes ; d'un Philoſophe qui vouloit que tout obéît aux loix de la méchanique, que tout fût l'effet d'une impulſion produite par une Intelligence. Deſcartes a laiſſé quelque choſe à réformer ; j'en conviens ſans peine : un même homme n'a pas le droit de tout voir : le tems nous inſtruit ; un ſiécle corrige celui qui le précéde, & d'exactes recherches produiſent de nouvelles découvertes. Le ſoleil a ſes taches ; il eſt quelquefois éclipſé par la lune, ſouvent couvert par de ſombres nuages ; en eſt-il moins le pere du jour ? n'eſt-il pas toujours le ſoleil ? Les partiſans de Newton affectent de mépriſer Deſcartes ; & le ſyſtême qu'ils ſubſtituent à ſes principes, a pour baſe une chimère. Ce défaut de la nouvelle hypothèſe n'eſt pas racheté par la ſublime Géométrie que l'Auteur y répand avec profuſion. La Géométrie ſçait en effet décrire la maniere dont agiſſent des corps, mais ſes recherches ne s'étendent pas juſqu'à leur nature. L'algébre en partant d'une ſuppoſition abſurde, peut donner des calculs auſſi juſtes, que ſi l'hypothèſe étoit véritable. Mais la Phyſique, ſans ſe borner aux effets, remonte à leurs

caufes : elle nous fait contempler les phénoménes dans leur fource. Ne féparons point ces deux fciences ; elles font fœurs : toutes deux doivent de concert unir leurs travaux & leurs lumieres. Réunies, elles embraffent la nature entiere : l'une fans l'autre eft infuffifante. Quelques Philofophes ont prétendu que le mouvement des aftres eft l'effet du hazard, ou d'un amour que ces corps ont les uns pour les autres. La crédule antiquité leur donna pour conducteurs des Dieux qui en régloient le cours felon des traités faits entr'eux. Ptolemée accumulant à grands frais fphères fur fphères, embarraffoit le Ciel par une multitude d'épicycles. Je pourrois adopter quelqu'une de ces chimères ; je pourrois même en imaginer de plus bizarres, & calculer avec jufteffe d'après de fi fauffes fuppofitions. Telle étoit la face de la Phyfique, lorfqu'ennemi des obfcures fictions, Defcartes vint y répandre le jour, & chaffa les phantômes qui en ufurpoient l'empire. Génie fublime, il fit en même-tems refleurir la Géométrie ; & c'eft en la prenant pour guide, qu'il s'eft ouvert une route au fanctuaire augufte de la Vérité. Il a prétendu que le Ciel eft rempli de tourbillons toujours agités, qui tendent à s'éloigner de leur centre, & repouffent les planetes vers le Soleil, fans que les planetes puiffent obéir à cette impreffion, parce qu'elles font elles-mêmes emportées par le cours rapide d'un fleuve centrifuge. Cette hypothèfe ne renferme rien que ne confirment les propriétés du mouvement circulaire connues par l'expérience, qui ne foit conforme aux loix de l'équilibre, que l'on ne puiffe

aiſément concevoir; rien en un mot qui répugne. Dirai-je la même choſe de vous, illuſtre Newton, quand vous établiſſez pour principe une force chimérique dans un vuide imaginaire? Calculez, meſurez, réformez ce qui mérite de l'être. Qui le peut mieux que vous? Découvrez de nouvelles vérités: vous ſerez applaudi, nous vous comblerons avec joie de juſtes éloges. Examinez quelle eſt la nature des globules de l'éther; s'ils peuvent, en ſuivant la régle de Kepler, décrire une ellipſe autour du Soleil, & former des tourbillons particuliers dans le tourbillon général. Nous vous écoutons avec étonnement, avec tranſport. Mais n'entreprenez pas de faire revivre la magie. Dieu ſeul peut imprimer le mouvement à la matiere. Incapable de ſe mouvoir par elle-même, elle obéit aux loix de l'intelligence.

V. Rassemblons à préſent ſous un même point de vûe, Quintius, toutes les erreurs que je crois avoir juſqu'ici réfutées: ce précis mettra dans un nouveau jour la fauſſeté des principes adoptés par Lucrece. Epicure imagine des atomes dont l'exiſtence eſt impoſſible: il les ſoutient innombrables, & ſuppoſé qu'ils exiſtaſſent, leur nombre auroit néceſſairement des bornes: il les revêt de propriétés chimériques; il leur donne enfin un mouvement qui répugne à leur nature, telle qu'il la repréſente. Que répondez-vous, éloquent Lucrece? Je vois vos corpuſcules immobiles dans le vuide. Que d'élémens! mais qu'ils ſont oiſifs & ſtériles! Quelle létargie

les retient dans l'inaction ? Les espaces sont ouverts. Le vuide ne fait point d'obstacle. Vous y retrouvez ce sommeil, cette *inertie* de la matiere, que vous regardiez comme une suite du plein. Mais si les charmes de la Poësie purent autrefois attirer les arbres du sommet des montagnes, s'ils forçoient la Lune à descendre du Ciel, vous pourrez faire tomber vos atomes sans le secours de la pesanteur. Ordonnez-leur de se mouvoir, pour en former le soleil, les astres & le globe terrestre, l'atmosphère & l'océan, les forêts & les montagnes, les plantes & les animaux. Mais vous commandez en vain. Vos atomes sont immobiles & le seront éternellement.

Alcide combattant l'hydre de Lerne, opposoit à cet assemblage de monstres sa redoutable massue. Mais à peine abbatoit-il une tête, que du sang même il en sortoit une autre, armée de dents menaçantes. La victoire fut long-tems incertaine : cette massue si souvent meurtriere, ne portoit que des coups inutiles. Le Heros intrépide s'arma d'un nouveau courage contre cet ennemi toujours renaissant. Il porta le feu dans ses playes fécondes, & détruisit enfin ce monstre qui sembloit se survivre à lui-même. Ainsi quoique l'irréligion ne cesse de provoquer au combat l'Etre suprême, & de soulever contre lui de nouveaux serpens, le céleste flambeau de la raison suffira pour la réduire en cendres.

J'ai fait voir l'impossibilité du mouvement de vos corpuscules. Je vais prouver qu'en le supposant véritable, il ne produiroit pas ce que vous en attendez. Epicure

ſoutient que des atomes qui dans leur chûte en frappent d'autres, avec leſquels ils ne peuvent s'unir, rebondiſſent auſſi-tôt & ſe relevent. Si ce principe étoit vrai, on auroit droit d'en conclure que rien de fluide n'a pû ſe former dans l'univers. En effet, c'eſt de globules dont la ſurface eſt parfaitement polie, que vous compoſez toute eſpéce de liqueur : & ce n'eſt pas ſans quelque fondement. La fluidité d'un tout, eſt une ſuite de la mobilité de ſes parties ; il devient ſolide dès qu'elles ont perdu le mouvement qui les agitoit, & cette agitation, elles ne peuvent la conſerver, ſi elles ne ſont coulantes, liſſes, arrondies. Mais auſſi pour que ces molécules forment une maſſe, il faut qu'elles ſe tiennent, qu'elles roulent enſemble, unies par des liens mutuels. Sans cette union, jamais il n'en réſultera de corps ſemblable à la matiere ſubtile, à cet air que nous reſpirons, à l'océan ; tel enfin que ces amas d'eaux, épars ſur la ſurface & dans l'intérieur de notre globe. Or comment cette multitude de globules, diſperſés dans l'immenſité du vuide, ont-ils pû ſe joindre & former ces divers aſſemblages ? Ils ne ſont pas armés de pointes & de crochets : ils n'ont aucun de ces liens réciproques que vous donnez à ceux des atomes, dont l'union produiſit les corps rudes, ou les corps denſes. La ſurface des globules eſt unie : par quelque point qu'on veuille les ſaiſir, ils s'échappent : ils n'ont de priſe ſur rien, & n'en donnent aucune ſur eux. Telle eſt la propriété de cette eſpéce de figure. Par conſéquent tout globule qui tomboit ſur un autre, a dû rejaillir après le coup, & regagner

les régions supérieures du vuide. Ainsi nulle alliance entre les atomes de cette classe; plus ils se ressemblent, moins ils sont propres à s'incorporer, & dès-lors point de fluide dans l'univers. Vous me direz que si les globules ne s'unissent pas d'abord, la pesanteur qui leur est naturelle les fait retomber après le choc, les dirige vers un centre commun, & parvient à les rassembler. Mais cette réponse déja réfutée tant de fois est une défaite, que vous n'êtes plus le maître de m'opposer. Nous n'examinons pas ici le corps dans son état actuel; nous considérons les principes dont il est le résultat, & le mouvement qui dans l'origine a dû les réunir. J'ai prouvé que la pesanteur est bannie du vuide; & je prouve ici que dans l'hypothèse épicurienne, il n'est point de mouvement qui puisse lier entr'eux les globules, parce que si par eux-mêmes & sans moteur, ils errent dans un vuide immense, ils doivent, aussi-tôt qu'ils se touchent, se repousser de part & d'autre.

Mais cette réflection des atomes dans le vuide est une chimére. Epicure ne l'a soutenue, que par une de ces méprises où l'ont jetté l'ignorance & la méthode de soumettre tout au rapport des sens : méthode indigne d'un Philosophe, & qui le précipite d'erreur en erreur. Une balle de paume qu'un bras vigoureux pousse avec une raquette bien tendue, est refléchie par la muraille qu'elle frappe avec roideur, & se relève dès qu'elle a touché la terre. Pourquoi ? c'est que le mur & le pavé résistent, n'ayant reçu qu'une très-petite partie du mouvement; qu'ils applatissent un peu la balle qu'un

tiſſu flexible rend élaſtique, & la repouſſent par la ſolidité de leur maſſe. Que cette balle tombe dans les filets, elle ne rebondira point, parce qu'ils abſorbent le mouvement. Une balle de plomb ne rejaillit pas non plus lorſqu'elle frappe une pierre : elle s'applatit , parce qu'elle eſt trop molle ; & la force du coup,en ébranlant ſes particules,en change la ſituation. Par la raiſon oppoſée une balle de fer ſe refléchit à peine : elle eſt trop roide & trop dure. Ainſi pour qu'un corps éprouve cette répulſion qui le force à retourner ſur ſes pas, ou, ſi l'angle d'incidence eſt oblique, à rejaillir obliquement en ſens contraire, il doit être en même-tems dur & flexible. C'eſt ce mêlange dans ſa compoſition, qui le rend propre à s'amollir un peu dans le choc.

De ces principes inconteſtables il réſulte que vos corpuſcules ne peuvent revenir ſur eux-mêmes. En ſuppoſant avec vous que dans le vuide un atome pût atteindre & frapper l'atome qui le devance, comment celui-ci réſiſteroit-il à ce choc ? Il n'a ſur le premier aucun avantage : leur force eſt égale, leur maſſe ſemblable, la route qu'ils ſuivent eſt la même. S'il étoit en repos, il céderoit ſans réſiſtance ; à plus forte raiſon, puiſqu'il tombe déja, n'en peut-il oppoſer aucune. Qu'arrivera-t-il donc ſuivant les loix du mouvement ? Ou ces deux atomes ſeront propres à ſe lier enſemble, & dès-lors ils ne feront plus qu'un même corps ; ou faute de pouvoir s'unir, ils continueront après le choc de tomber ſéparément. Telle on voit la grêle ſe précipiter du ſein des nuages, & frapper les campagnes.

De plus, il n'eſt pas ici queſtion de force élaſtique qui repouſſe un de ces atomes, & puiſſe en changer la direction. Vous leur donnez à tous une roideur inflexible, une parfaite dureté. Suppoſé donc qu'ils ſe touchent, ils ſeront incapables de ſe refléchir. Mais dans l'hypothèſe de Deſcartes la répulſion des corps & les autres effets de l'élaſticité s'expliquent aiſément. Un balon rebondit en touchant la terre : une branche d'arbre courbée par force ſe reléve auſſi-tôt qu'on la rend à elle-même : une lame d'acier que vous pliez en cercles concentriques, lutte contre cet état de contrainte, & dès qu'elle ſera libre elle reprendra bruſquement ſa forme ordinaire. Lorſque le Sauvage Indien décoche une fléche, la corde ſe déplie, & l'arc, en ſe redreſſant, la force encore à s'étendre. Pour chaſſer une balle de l'arquebuſe à vent, il faut comprimer l'air & lui permettre enſuite de ſe débander. Enfin la poudre, cette compoſition terrible & qui devroit toujours étonner les hommes, ſi les hommes ſçavoient être étonnés de ce qui frappe communément leurs yeux, la poudre prend feu tout à coup; & dès que l'étincelle a dégagé les particules d'air qu'elle renfermoit, ce mêlange de charbon de nitre & de ſouffre, plus puiſſant que la foudre, briſe les rochers, renverſe les remparts. Quelle eſt la cauſe de tous ces Phénoménes ? L'action du fluide étheré ſur les différens corps qui nous les offrent. Cette matiere dans laquelle ils nagent les pénétre dès qu'ils commencent à ſe dilater, entre dans leurs pores, agite leurs parties, & leur communique par cette agitation une

prodigieufe rapidité. Mais vous n'admettez point de matiere fubtile dans le vuide. Ainfi dans le vuide point de force élaftique qui puiffe obliger les atomes à retourner fur leurs pas.

En prouvant, comme j'ai fait, que fans la pefanteur vos corpufcules font à jamais plongés dans un repos létargique, & que même avec le fecours de cette qualité, qui leur manque, ils feroient incapables de rien produire, je crois avoir fappé les fondemens du fyftême de Lucrece. Plus de mouvement effentiel à la matiere, plus de liaifons fortuites d'atomes: ces chiméres font détruites; & votre Poëte fe montre auffi peu Philofophe, lorfqu'il prétend mettre en jeu les principes des corps, que lorfqu'il entreprit de leur donner l'être. Qu'il fe retire donc muet & confus, jufqu'à ce que je le rappelle au combat. Mais l'irréligion ne fe croit pas vaincue par la défaite d'un de fes partifans. L'artificieufe volupté lui fait reprendre les armes fous les aufpices d'un nouveau défenfeur: chaffée d'un fort, elle va fe réfugier dans un autre; comme un guerrier qui voit fes remparts détruits, fes foffés comblés & l'ennemi dans l'intérieur des murailles, s'enferme dans la citadelle, en fortifie les dehors, &, de-là, porte aux affiégeans fes derniers coups. Mais quelqu'azile que choififfe l'ennemi de la Divinité, je l'y pourfuivrai fans relâche, & je renverferai fes nouveaux retranchemens.

VI. Xenophanes & Spinofa cherchent le principe du mouvement, non pas, comme Epicure, dans les

parties de la matiere ſéparées les unes des autres, mais dans la ſomme de ces parties, dans la maſſe que forme leur aſſemblage. Renoncer pour ce ſyſtême à celui de votre maître, ce ſeroit, Quintius, changer d'erreur. Il eſt abſurde, & tout concourt à le détruire. Je vous l'ai dit pluſieurs fois; le corps ne peut être mû que par l'impulſion: également propre à ſuivre toutes les directions imaginables, il ne peut par lui-même en choiſir une ſeule. Concluez de-là que s'il n'eſt mis en mouvement par une cauſe quelconque, il doit reſter immobile à jamais.

Je conviens, direz-vous, que chaque corps a beſoin d'être pouſſé pour ſe mouvoir: mais peut-être faut-il ſuppoſer dans l'univers une propagation éternelle du mouvement. Tranſmis d'une portion de matiere à l'autre, il peut circuler dans ce vaſte tout, & s'y perpétuer de façon, qu'il n'ait jamais commencé, que jamais il ne finiſſe. Avec quelle facilité, Quintius, vous dérobez-vous à la lumiere! avec quelle promptitude oubliez-vous mes principes! Vous ne pouvez admettre ces impulſions ſucceſſives & continuelles, ſans concevoir que chaque corps a reçu le coup qu'il porte. Ainſi le mouvement doit par eſſence être tranſmis: il eſt produit par un moteur, comme un fils eſt iſſu d'un pere. Puis donc qu'il ſe trouve dans la matiere, il a dû lui être imprimé par quelque cauſe, & cette cauſe n'eſt pas un corps brut & groſſier, parce qu'un corps brut & groſſier ne peut faire de choix. Suppoſerez-vous une portion de matiere détachée de la maſſe, & qui ſupérieure aux autres,

puiſſe leur communiquer une impreſſion qu'elle n'aura pas reçue ? Mais, je le répéte, point de mouvement qui ne ſoit tranſmis, qui n'ait un auteur. Pourquoi celui que vous attribuez à cette partie de matiere n'en auroit-il pas ? De quelque attribut que vous la prétendiez revêtir, ce ſera toujours un corps dénué de raiſon, ſemblable en tout à ceux qui de votre propre aveu, ne peuvent ſe mouvoir par eux-mêmes. Toute partie de matiere eſt matiere ; donc aucune ne peut s'élever au-delà des forces d'une ſubſtance matérielle ; aucune n'a droit d'imprimer le mouvement, ſi elle ne l'a reçue de l'Etre qui peut ſeul le produire : Etre d'un ordre ſupérieur, incorporel & doué d'intelligence.

Nous voyons le ſoleil tourner ſur ſon axe d'occident en orient : ſuſceptible par ſa nature de toute autre direction, eſt-ce par choix qu'il ſe détermine en faveur de celle-ci ? eſt-ce une loi de la matiere qui l'aſſujettit à la ſuivre ? Si vous croyez le ſoleil capable de choix, la ſuperſtition grecque ſe félicitera de trouver encore un partiſan. Si vous alléguez une loi de la matiere, il faut en conſéquence que tous les corps qui ſont mus tendent toujours vers l'orient, jamais vers le nord ou le midi. Mais le mouvement, vous le voyez comme moi, ſe porte vers toutes les parties du monde. La matiere n'eſt donc pas en droit de lui preſcrire une direction. Et comme il ne peut ſubſiſter ſans en avoir une quelconque, concevez qu'il a pour véritable auteur l'être qui le modifie.

D'ailleurs, on ne doit regarder comme éternel aucun

composé de parties, qu'une production successive remplace les unes par les autres. La nature d'un tout ne différe point de celle de ses portions : il n'en est en effet que le résultat. Ainsi pour que le mouvement fût éternel, comme vous le pensez, il faudroit que tout ce qui se meut dans l'univers, se mût de toute éternité. Mais combien de corps voyons-nous sortir du repos : chaque jour, chaque instant fait éclore une multitude de mouvemens passagers. Le Genre humain peut se renouveller sans cesse par une suite de générations : cependant vous croyez qu'il a commencé ; pourquoi ? c'est précisément parce qu'il a besoin d'être ainsi renouvellé ; que tout pere est fils d'un pere, reconnoît quelqu'un plus ancien que lui, & dès-lors n'a pas existé de tout tems. Les semences sont produites par les arbres ; les arbres proviennent des semences : aucune espéce de végétaux n'est donc éternelle. Le jour & la nuit ont aussi commencé, puisqu'ils se succédent. En effet, qui des deux auroit donné naissance à l'autre ? Enfin, ne regardez pas le tems comme éternel : c'est, j'en ai déja fait la remarque, un amas de parties qui naissent & se détruisent. Le printems, l'été, l'automne, l'hyver se suivent dans un ordre invariable, & leur retour, en formant l'année, démontre que l'univers & le tems n'ont pas toujours été. Entre des parties qui se succédent, il n'en est point qui ne vienne après une autre. Aucune saison n'est donc éternelle : il n'y en auroit point eu, si la volonté d'un Arbitre souverain n'avoit réglé le rang de ces différentes parties, dont aucune n'étoit nécessairement la premiere.

Pourquoi,

Pourquoi, me direz-vous, les corps n'auroient-ils pas reçu de la Nature le droit de se mouvoir ? Que le mouvement soit un de leurs attributs essentiels, dès-lors il n'en faut plus chercher la cause hors d'eux-mêmes ; ils n'ont plus besoin d'impulsion. Ce raisonnement, Quintius, vous l'avez déja fait sur la figure de vos atomes : vous prétendiez que leur forme n'étoit pas l'ouvrage d'une intelligence ; vous voudriez à présent qu'ils pussent se passer d'un moteur. Ainsi ma réponse est la même : je n'employerai contre une supposition déja réfutée, que les armes qui l'ont détruite. Si l'on doit reconnoître un mouvement essentiel aux corps & propre à la matiere, je demande lequel c'est ; quelle en est la quantité, la direction ; s'il est lent, ou rapide ; si la ligne qu'il fait décrire au corps est droite, ou circulaire. Toutes les espéces de mouvemens ne peuvent en effet se trouver ensemble. Il faut choisir ; mais décider pour une espéce, c'est proscrire toutes les autres : car rien ne peut remplacer ce qui tient à la substance d'un être. Cependant il n'est aucune espéce de mouvement dont le corps ne soit susceptible. Pourquoi donc indifférent par lui-même à toutes, en aura-t-il par lui-même une plutôt que les autres ? D'ailleurs, si tel ou tel mouvement fait partie de son essence, il ne peut le varier : tout attribut est immuable. Or nous voyons le mouvement varier à l'infini : il n'est donc point essentiel à la matiere.

Je sçais ce que vous allez me répondre. De ce qu'un corps est toujours figuré, quoiqu'aucune figure en

particulier ne lui ſoit propre, vous conclurez ſans doute que ſans être fixé par ſa nature à telle ou telle façon de ſe mouvoir, il a toujours un mouvement quelconque : mouvement que peuvent modifier des cauſes étrangéres. Une roue tourne, direz-vous, en tout ſens ſur ſon axe, lorſqu'elle eſt libre ; mais quelquefois elle n'y peut tourner qu'en un certain ſens ; lorſque, par exemple, elle eſt obligée de ſuivre le cours de l'eau. Vous ne voyez donc pas, Quintius, où conduit cette réponſe. Si elle eſt juſte, plus de repos pour les corps ; ils ne peuvent ſubſiſter ſans mouvement, comme ils ne le peuvent ſans figure. Paradoxe que vous n'oſeriez ſoutenir. Un corps eſt néceſſairement figuré, puiſqu'il a des bornes : mais il ne ſe meut pas néceſſairement ; il peut reſter immobile, ſans ceſſer d'être corps. Qu'il ſe meuve, ou qu'il ſoit en repos, c'eſt toujours la même portion de matiere, c'eſt toujours un compoſé des mêmes parties. Ne penſiez-vous pas que vos atomes s'arrêteroient dans le centre où les précipitoit cette peſanteur dont Epicure faiſoit un de leurs attributs ? Vous avez donc conçu qu'ils ſeroient alors en repos, que leur mouvement n'étoit pas éternel ; & néanmoins vous ne les croyez pas anéantis.

J'ajoûterai que des corps également preſſés de toutes parts ne peuvent ſe mouvoir. Si vous redoutiez le plein, c'eſt qu'une profonde léthargie devoit, ſelon vous, en être la ſuite ; mais cette immobilité n'entraînoit pas la deſtruction de la matiere. Enfin, ſi deux corps, avec une maſſe & des forces égales ſe frappent

en ſens contraire, le repos ſuccéde de part & d'autre à leur choc. Puis donc que les corps ſe meuvent ſouvent, mais ne ſe meuvent pas toujours, concluons que ni le mouvement, ni le repos ne leur ſont eſſentiels : & dès-lors regardons ces deux états, comme de ſimples modifications qui ne changent rien à la nature de l'être corporel. Un homme eſt toujours homme, ſoit qu'il repoſe couché ſur le gazon, ſoit qu'il preſſe les flancs poudreux d'un courſier plus vîte que les vents. Ce zéphir dont le ſouffle agite à peine les feuilles, & cet aquilon qui ravage les forêts, qui couvre l'océan des débris de nos vaiſſeaux, ſont le même air plus ou moins agité. Suivez * l'Anio dans ſon cours. D'abord paiſible, il coule avec lenteur depuis les montagnes des Sabins, juſqu'au pied du Château de ** Tibur. Là, tout-à-coup la terre ſe dérobe ſous lui : ſon lit ceſſe de le ſoutenir ; il tombe avec un horrible fracas dans un abîme, d'où ſes flots écumeux forment, en rejailliſſant, un nuage peint des brillantes couleurs de l'Iris. Précipités dans de nouveaux gouffres, ils s'y briſent contre des rochers, roulent avec furie dans un labyrinthe tortueux de cavernes inacceſſibles à la lumiere, & font retentir le vallon de leurs mugiſſemens. Ce fleuve reparoît enſuite : on le voit ſur le penchant d'une riante colline ſe diviſer en cent ruiſſeaux. A peine a-t-il touché le vallon que ſes eaux diſperſées ſe raſſemblent, & d'un pas tranquille reprennent leur cours à travers les campagnes du Latium. Ces mouvemens oppoſés ne le changent pas ; il

* Le Teverone. ** Tivoli.

eſt toujours le même, & quand il ſe précipite avec l'impétuoſité d'un torrent, & quand il rejaillit: toujours le même lorſqu'il ſe perd dans les cavernes qui l'engloutiſſent; lorſque ſes eaux en ſortent par différentes iſſues; lorſqu'enfin elles coulent avec un doux murmure entre des bords plus paiſibles. Un corps en repos conſerve ſa ſituation, il en change lorſqu'il ſe meut; voilà toute la différence. Si ce changement eſt conſidérable en peu de tems, le mouvement ſera prompt; ce changement eſt-il petit en beaucoup de tems, le corps ſe meut avec lenteur. Sa marche reçoit encore d'autres qualifications, qui dépendent ou de la route qu'il prend, ou de la figure qu'il décrit en changeant de place. Ainſi une ſituation conſtamment la même, c'eſt le repos; un changement continué de ſituation, c'eſt le mouvement.

Mais que cette ſituation varie, ou ne varie pas, elle eſt, comme la figure, un ſimple mode, une de ces qualités accidentelles que les corps peuvent acquérir & perdre tour à tour. Deux ſortes de figures dont la matiere eſt également ſuſceptible. L'une eſt terminée par des lignes droites, l'autre par des courbes. De même deux ſortes de poſitions, l'une fixe, l'autre changeante. Toutes deux conviennent également au corps. Incapable de ſe donner la premiere, à l'excluſion de la ſeconde, de modifier, ou de quitter celle des deux dans laquelle il ſe trouve, il y reſte tant qu'il n'en eſt pas tiré par une force étrangere. Le corps ne peut ſubſiſter ſans une figure déterminée; mais il n'en exige aucune par préférence: il ne peut non plus ſe paſſer d'une ſituation

quelconque ; mais qu'il la conſerve, ou qu'il en change, c'eſt toujours le même corps. Puis donc que le mouvement eſt une des deux eſpéces de ſituations, & que comme tel il n'appartient point à l'eſſence des corps, n'en cherchons pas en eux le principe. Il eſt étranger à la matiere ; elle en ſeroit éternellement privée ſans l'action d'un Etre ſupérieur.

*Fin du premier Tome.*

---

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Traduction de l'Anti-Lucréce*, &c. Il y a peu d'ouvrages qui méritent autant de paroître en notre Langue, que le Poëme de M. le Cardinal de Polignac. Mais pour ſe charger de l'entrepriſe, & plus encore pour y réuſſir, il falloit avoir le courage & les talens du traducteur ; la traduction eſt élégante & fidèle, & je crois qu'elle répondra parfaitement à l'attente du Public. Le Diſcours préliminaire me paroît tout-à-fait digne d'être lû. Ce morceau fait honneur à l'eſprit & aux ſentimens de M. de Bougainville. A Paris, le 19 Novembre 1748.

FOUCHER.

## PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Anti-Lucretius*, & la *Traduction Françoise par M. de Bougainville*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons